



ROBIN
HOBB

LE FOU

ET

L'ASSASSIN

INTÉGRALE III



Abeille, la fille de Fitz, a été enlevée par les Serviteurs. Les membres de cette société secrète utilisent leurs rêves pour mettre en œuvre des prophéties qui les rendront plus riches et plus puissants. Mais Abeille est-elle aussi cruciale à leur destin qu'ils le pensent? Si ses ravisseurs imaginaient leur mission facilement accomplie, c'était sans compter la rage déployée par la digne fille du seigneur de Flétribois pour leur échapper.

Fitz et le Fou, qui la croient perdue à jamais, décident de se lancer dans une mission de vengeance qui doit les emmener dans l'île lointaine où vivent les Serviteurs – lieu que le Fou a d'abord appelé foyer avant d'y subir les pires sévices. Il a pourtant juré de ne jamais revenir à cet enfer duquel il s'est échappé. Mais malgré toutes ses blessures, il n'est pas sans défense. Et si Fitz n'est plus l'assassin sans faille de sa jeunesse, il vaut mieux ne pas le trouver en travers de son chemin. Leur but est simple: tout faire pour que plus un seul Serviteur ne survive.

Robin Hobb, dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié les séries: L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer), L'Assassin royal (La Citadelle des Ombres), Le Soldat chamane et Les Cités des Anciens, ainsi qu'un recueil, L'Héritage et autres nouvelles, et Le Prince bâtard chez Pygmalion.

Traduit de l'anglais par Arnaud, Dominique
et François Mousnier-Lompré.

LE FOU ET L'ASSASSIN

Intégrale 3

DU MÊME AUTEUR

LE FOU ET L'ASSASSIN

1. Le Fou et l'Assassin
2. La Fille de l'Assassin
3. En quête de vengeance
4. Le Retour de l'Assassin
5. Sur les Rives de l'Art
6. Le Destin de l'Assassin

Ces ouvrages sont regroupés en trois volumes :

L'intégrale 1, L'intégrale 2 et L'intégrale 3.
Le Prince bâtard, prélude à L'Assassin royal

L'ASSASSIN ROYAL

1. L'Apprenti assassin
2. L'Assassin du roi
3. La Nef du crépuscule
4. Le Poison de la vengeance
5. La Voie magique
6. La Reine solitaire
7. Le Prophète blanc
8. La Secte maudite
9. Les Secrets de Castelcerf
10. Serments et deuils
11. Le Dragon des glaces
12. L'Homme noir
13. Adieux et retrouvailles

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les quatre volumes de

LA CITADELLE DES OMBRES.

LES AVENTURIERS DE LA MER

1. Le Vaisseau magique
2. Le Navire aux esclaves
3. La Conquête de la liberté
4. Brumes et tempêtes
5. Prisons d'eau et de bois
6. L'Éveil des eaux dormantes
7. Le Seigneur des trois règnes
8. Ombres et Flammes
9. Les Marches du trône

Tous ces ouvrages ont été regroupés dans les trois volumes de

L'ARCHE DES OMBRES.

LE SOLDAT CHAMANE

1. La Déchirure
2. Le Cavalier rêveur
3. Le Fils rejeté
4. La Magie de la peur
5. Le Choix du soldat
6. Le Renégat
7. Danse de terreur
8. Racines

Tous ces ouvrages ont été regroupés en trois volumes,

L'intégrale 1, L'intégrale 2 et L'intégrale 3.

LES CITÉS DES ANCIENS

1. Dragons et serpents
2. Les Eaux acides
3. La Fureur du fleuve
4. La Décrué
5. Les Gardiens des souvenirs
6. Les Pillards
7. Le Vol des dragons
8. Le Puits d'Argent

ROBIN HOBB

LE FOU
ET L'ASSASSIN

Intégrale 3

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Arnaud Mousnier-Lompré,
Dominique Mousnier-Lompré et François Mousnier-Lompré.*

Pygmalion 

Titre original : *ASSASSIN'S FATE*

Sont rassemblés dans cette *Intégrale 3* les deux textes suivants :
Sur les Rives de l'art et *Le Destin de l'Assassin*.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

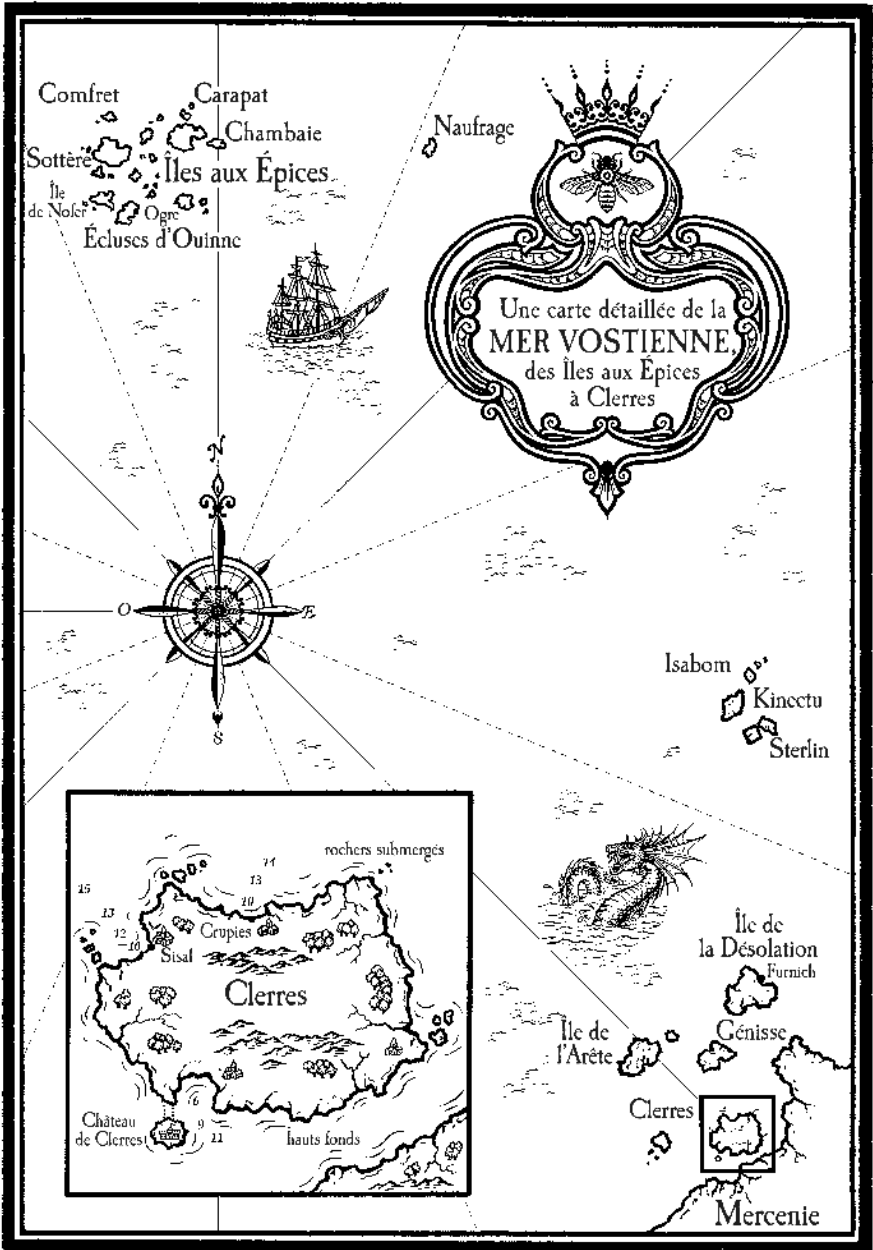
© 2017, Robin Hobb

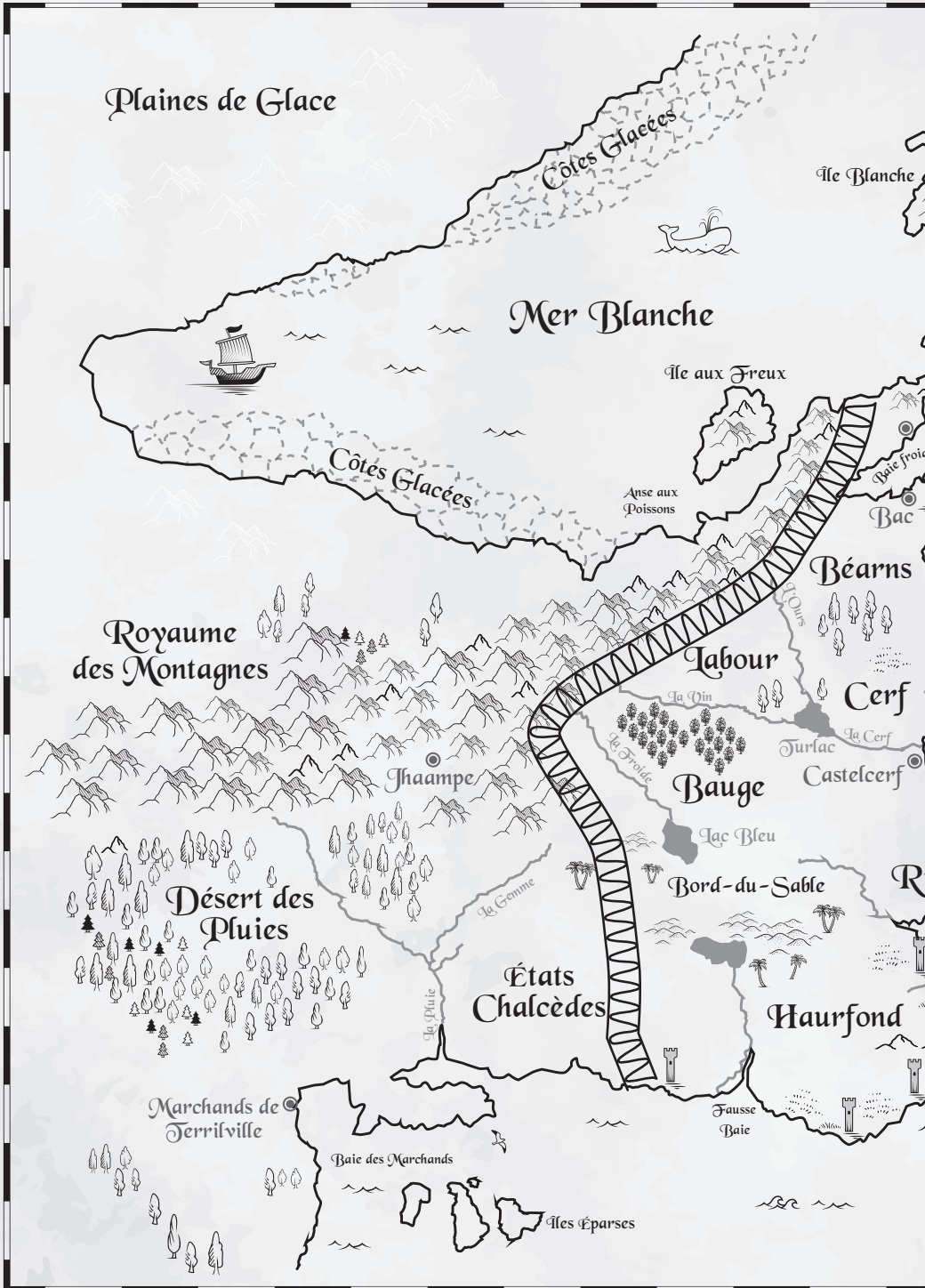
© 2017, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française

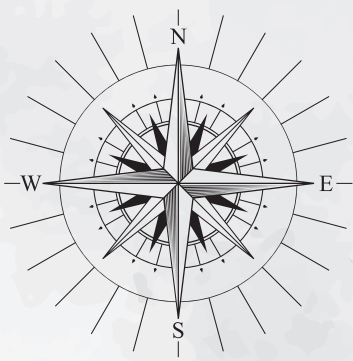
© 2018, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française

© 2020, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition

ISBN : 978-2-7564-2885-7







PROLOGUE

Des enfants forment un cercle, main dans la main ; une fillette se tient au centre, toute seule ; un bandeau l'aveugle, mais il y a des yeux peints sur le tissu, noirs, fixes et bordés de rouge. Elle tourne en rond, les bras écartés, et les autres parcourent un cercle plus large autour d'elle en dansant et en chantant.

*« Tant que le cercle tient
Les avenir sont tous là.
Pour qu'il vole en éclats
Il faut un cœur d'airain. »*

Le jeu paraît amusant. Chaque enfant du grand cercle crie une phrase ou un bout de mélodie ; je n'entends pas ce qu'ils disent, au contraire de la fillette aux yeux bandés, qui se met à leur répondre, la voix emportée par le vent qui se lève lentement : « Mettez le feu à tout. » « Les dragons choient partout. » « La mer s'élèvera. » « Les cieux ont des joyaux l'éclat. » « Deux qui ne font qu'un seul. » « Quatre à l'espoir défunt. » « Un qui est fait de deux. » « Dis à ton règne adieu ! » « Oubliez toute vie ! » « Personne ne survit ! »

À ce dernier cri, une explosion de vent jaillit de la fillette ; elle part en petits morceaux qui volent en tous sens tandis que

les rafales s'emparent des enfants qui hurlent et les éparpillent au loin. Tout devient obscur hormis un cercle blanc ; au centre repose le bandeau avec ses yeux noirs qui ne cillent pas.

Journal des rêves d'Abeille Loinvoyant

PIQÛRES D'ABEILLE

La salle de la carte d'Aslevjal montrait un territoire qui comprenait la majorité des Six-Duchés, une partie du royaume des Montagnes, une vaste fraction de Chalcède et des terres de part et d'autre du fleuve du désert des Pluies. Je pense qu'il s'agit du domaine sur lequel régnaient jadis les Anciens. Je n'ai pas eu l'occasion d'examiner personnellement la salle cartographique qui se trouve au milieu de la cité abandonnée connue aujourd'hui sous le nom de Kelsingra, mais, à mon avis, elle doit lui ressembler beaucoup.

La carte d'Aslevjal portait des points qui correspondaient aux pierres dressées des Six-Duchés ; on peut supposer que les marques similaires en différents lieux des Montagnes, du désert des Pluies et même de Chalcède indiquent des monolithes qui sont en réalité des portails d'Art. On ignore l'état de la plupart de ces piliers, et certains artisans conseillent de ne pas les emprunter tant que personne n'est allé sur place les inspecter ; en ce qui concerne les pierres des Six-Duchés et des Montagnes, il est prudent non seulement d'envoyer des coursiers artisans vérifier chaque site mais d'obliger chaque duc à veiller à ce que ces piliers restent debout. Les coursiers doivent également noter le contenu et l'état des runes de chaque face.

Dans quelques cas, nous avons découvert des piliers qui ne correspondent à aucune marque de la carte d'Aslevjal ; nous ignorons s'ils ont été dressés après la création de la carte ou s'il s'agit de pierres qui ne fonctionnent plus, et nous devons les aborder avec circonspection, comme tout ce qui concerne la magie Ancienne. Nous ne pouvons nous prétendre maîtres d'elle tant que nous ne sommes pas capables de reproduire les objets qu'ils fabriquaient.

Des portails d'Art, par Umbre Tombétoile

Je m'enfuis. Je relevai le bas de mon épais manteau de fourrure blanche et m'enfuis ; j'avais déjà trop chaud, et le vêtement qui traînait derrière moi se prenait dans les branches et les souches. J'entendis Dwalia crier « Rattrape-la, mais rattrape-la ! » puis le Chalcédien pousser un beuglement ; il se mit à galoper en tous sens, éperdu, et, à un moment, il passa si près de moi que je dus m'écarter.

Je réfléchis plus vite que je ne courais, et je me rappelai avoir été entraînée dans un pilier d'Art par mes ravisseurs, et même avoir mordu le Chalcédien pour l'obliger à lâcher Évite ; mais, moi, il m'avait retenue, et il avait pénétré avec nous dans les ténèbres du monolithe. Je n'avais pas revu Évite ni la Servante qui avait fermé notre procession ; peut-être ne nous avaient-elles pas suivis. J'espérais qu'Évite réussirait à échapper à l'autre femme – à moins qu'elle n'y fût déjà parvenue. J'avais le souvenir de l'hiver cervien qui nous tenaillait alors que nous fuyions, mais nous nous trouvions désormais ailleurs et je n'éprouvais plus qu'une légère sensation de froid. De la neige, il ne subsistait que de longs doigts d'un blanc sale au plus épais de l'ombre des arbres ; dans la forêt flottait une odeur de printemps commençant, mais les feuilles restaient invisibles. Comment passe-t-on d'un coup d'un lieu où règne l'hiver à un autre où pointe le printemps ? Cela ne tenait pas debout, mais je n'avais pas le temps de me pencher sur la question, car une autre, plus pressante, me sollicitait : comment se cacher dans une forêt dépourvue de feuillages ?

Je ne pouvais espérer distancer les poursuivants ; il me fallait donc me dissimuler.

Mon manteau de fourrure était une plaie : impossible de m'arrêter pour m'en dépêtrer, mes mains raidies par le froid étaient aussi maladroites que des nageoires de poisson, mais impossible aussi d'échapper à la vue de mes ravisseurs dans cette énorme masse de poils blancs. Je m'enfuis donc, sachant que je ne pouvais leur échapper, mais trop effrayée pour me laisser capturer de nouveau.

Choisis un site où les affronter, là où ils ne pourront pas t'acculer, mais pas te prendre à revers non plus ; trouve-toi une arme, un bâton, une pierre, n'importe quoi, et, si tu ne peux pas t'enfuir, fais-leur payer ta capture aussi cher que possible.

Oui, père Loup. Je prononçai son nom dans ma tête pour me donner du courage, et je me rappelai que j'étais l'enfant d'un loup, même si j'avais des dents et des griffes pitoyables. Je me battrais.

Mais j'étais déjà épuisée. Comment ferais-je ?

Je ne comprenais pas la réaction que j'avais au passage dans la pierre ; pourquoi me sentais-je si faible et si fatiguée ? Je n'avais qu'une envie : m'écrouler par terre et ne plus bouger. Je n'aspirais qu'à dormir, mais je n'osais pas ; mes poursuivants échangeaient des cris, le doigt tendu vers moi ; il était temps de cesser de fuir et de faire front. Je choisis un bouquet de trois arbres aux troncs si serrés que je pourrais me frayer un chemin entre eux mais que mes ennemis ne sauraient en faire autant. Au bruit, trois individus au moins couraient derrière moi dans les buissons. Combien étaient-ils en tout ? Je tâchai de reprendre mon calme et de réfléchir. Dwalia, le chef, la femme qui me souriait avec tant de chaleur tout en m'arrachant à chez moi et qui m'avait entraînée dans le pilier d'Art ; Vindeliar, l'homme-enfant capable d'obliger les gens à oublier ce qu'ils venaient de vivre, était passé lui aussi dans la pierre ; Kerf, le mercenaire chalcédien, avait l'esprit si confus après notre trajet d'Art qu'il ne représentait plus aucun danger, ou bien qu'il risquait de tuer le premier venu. Qui d'autre y avait-il ? Alaria, qui obéissait aveuglément aux ordres de

Dwalia, tout comme Reppin qui m'avait cruellement écrasé la main au sortir du pilier. C'était un groupe bien plus réduit qu'au début, mais j'étais tout de même seule contre cinq.

Je m'accroupis derrière un des arbres, retirai mes bras de mes manches, puis me tortillai et me haussai jusqu'à enfin m'extraire de l'épais manteau de fourrure ; cela fait, je le ramassai et le projetai aussi loin de moi que possible, ce qui ne représentait pas une grande distance. Devais-je reprendre ma fuite ? Non, c'était impossible : la nausée nouait mon estomac, et j'avais un point de côté. Je n'irais pas plus loin.

Une arme. Il n'y avait rien près de moi hormis une branche morte dont l'extrémité la plus grosse ne dépassait pas le diamètre de mon poignet et s'ouvrait en une fourche à trois dents – piètre défense, plus râteau que gourdin. Je m'en saisis puis m'adossai à un des troncs en espérant contre tout espoir que mes poursuivants remarqueraient le manteau et continueraient leur route sans me voir ; alors je rebrousserais chemin et chercherais une meilleure cachette.

Ils approchaient. Dwalia criait, le souffle court : « Je sais que tu as peur, mais ne te sauve pas ! Sans nous tu vas mourir de faim, ou bien tu vas te faire dévorer par un ours. Tu as besoin de nous. Reviens, Abeille ! Personne ne te grondera. » Puis elle tourna sa colère contre ses acolytes, et toute duplicité disparut de ses propos : « Mais où est-elle donc ? Alaria, debout, espèce d'imbécile ! Nous sommes tous patraques, mais sans elle nous ne pouvons pas retourner chez nous ! » Puis elle laissa sa rage éclater. « Abeille ! Cesse tes bêtises ! Viens ici tout de suite ! Plus vite, Vindeliar ! Si j'arrive à courir, toi aussi ! Trouve-la, embrume-la ! »

Dissimulée derrière l'arbre, tâchant de faire le moins de bruit possible en respirant malgré ma terreur, je sentis l'esprit de Vindeliar me chercher. Je fis un puissant effort pour renforcer mes murailles mentales, comme me l'avait appris mon père, serrai les dents et me mordis la lèvre pour l'empêcher d'entrer. Il me projetait des souvenirs de plats chauds et savoureux, de soupe brûlante et de pain frais et odorant ; tous ces mets me faisaient envie, mais, si je le laissais m'y faire

penser, cela pouvait lui fournir une voie d'accès. Non. *Viande crue. Viande gelée sur les os à arracher avec les dents du fond. Souris avec leur fourrure et leur petit crâne croquant. Un repas de loup.*

Un repas de loup... C'était étrangement appétissant. J'agrippai mon bâton à deux mains en attendant la suite. Fallait-il rester cachée en espérant qu'ils ne me verraient pas, ou surgir et porter le premier coup ?

Ce choix me fut refusé. Je vis Alaria passer d'un pas trébuchant à quelques arbres de moi ; elle fit halte, regarda d'un air stupide la fourrure blanche sur la neige, puis, alors qu'elle se retournait pour appeler les autres, elle m'aperçut. « Elle est là ! Je l'ai trouvée ! » Elle tendit vers moi un index tremblant. Je me campai, les pieds à la verticale des épaules comme si j'allais jouer à me battre au couteau avec mon père ; elle écarquilla les yeux puis s'effondra sur elle-même au milieu de son propre manteau blanc et ne chercha pas à se relever. « Je l'ai trouvée ! » lança-t-elle à nouveau d'une voix défaillante en me désignant d'une main molle.

J'entendis des pas sur ma gauche. « Attention ! » fit Alaria, mais trop tard : je frappai aussi fort que je pus avec ma branche, touchai Dwalia en plein visage puis reculai jusqu'entre les arbres. Je m'adosai à un tronc et repris ma posture de combat, gourdin levé. Dwalia poussait de grands cris, mais je me retins de chercher à voir si je l'avais blessée ; avec un peu de chance, je lui avais peut-être crevé un œil. Mais Vindeliar se dirigeait vers moi d'un pas lourd avec son habituel sourire rayonnant de benêt. « Te voilà, frère ! Tu n'as plus rien à craindre. Nous t'avons retrouvé.

— N'avance pas ou je te fais du mal ! » répliquai-je. Je n'en avais nulle envie : c'était l'instrument de l'ennemi, mais, de lui-même, il ne nourrissait sûrement nulle malice – ce qui ne l'empêcherait pas de me molester mentalement.

« Frè-ère », fit-il d'un ton attristé, avec un doux reproche. Je pris conscience qu'il irradiait la douceur et l'affection, l'amitié et le réconfort.

Non. Rien de tout cela n'était vraiment lui. « N'approche pas ! » dis-je.

Le Chalcédien arriva, la démarche pesante, en hululant, et je n'eusse su dire s'il heurta le petit homme de façon volontaire ou fortuite ; en voulant s'écarter, Vindeliar trébucha et tomba à plat ventre avec une exclamation plaintive alors que Dwalia apparaissait derrière les arbres. Ses mains se tendirent vers moi comme des serres, et dans un rictus elle dénuda ses dents rouges de sang, comme si elle voulait me happer dans sa gueule. Je ramenai mon arme en arrière en la tenant à deux mains, avec l'intention de faire sauter la tête de la femme de ses épaules ; mais le bois cassa, et l'extrémité déchiquetée traça une ligne de sang sur son visage. Elle se jeta sur moi, et je sentis ses ongles mordre ma chair à travers mes vêtements élimés ; je m'arrachai littéralement à sa poigne, dans laquelle resta un bout de ma manche, et je me faufilai entre les troncs.

Reppin m'attendait de l'autre côté. Dans ses yeux gris poison, la haine céda la place à une joie inepte, et elle bondit vers moi. Je m'écartai et la laissai faire connaissance avec l'arbre la tête la première ; elle le heurta, mais elle était plus vive que je ne le croyais, et, du pied, elle m'accrocha la cheville. Je fis un bond en l'air et me dégageai, mais je trébuchai en retombant sur le sol inégal. Alaria s'était relevée, et elle se précipita sur moi avec un hurlement sauvage ; je m'écroulai sous son poids, et, avant que j'eusse le temps de me dégager, je sentis une botte m'écraser la cheville. Je geignis, puis criai quand la pression s'accrut ; j'avais l'impression que mes os se tor-daient et qu'ils allaient se briser. Je repoussai Alaria, mais ce fut alors Reppin qui me décocha un violent coup de pied dans les côtes, sans libérer ma cheville pour autant.

Le choc me coupa le souffle, et, à ma grande fureur, les larmes me montèrent aux yeux. Je me convulsai un instant puis m'agrippai à sa jambe en m'efforçant de dégager ma cheville, mais la femme me saisit les cheveux et me secoua brutalement la tête ; des mèches s'arrachèrent de mon cuir chevelu et je ne parvins plus à accommoder.

« Frappe-la », dit Dwalia. Sa voix tremblait d'une intense émotion ; colère ? Douleur ? « Avec ça. »

Je commis l'erreur de relever le visage, et le premier coup que Reppin me porta avec mon bâton rompu m'érafla la joue puis la mâchoire, et m'écrasa l'oreille contre le crâne. J'entendis simultanément un tintement aigu et mon propre cri ; j'étais à la fois sidérée, outrée, vexée, et incapable de réagir à cause de la souffrance. Je voulus m'éloigner à quatre pattes, mais Reppin tenait encore une épaisse mèche de mes cheveux ; le bâton s'abattit à nouveau, cette fois sur mes omoplates, alors que j'essayais de me dégager. Je n'avais pas assez de chair sur les os, et mon corsage n'offrait nulle protection : la douleur du coup fut aussitôt suivie par la brûlure de la peau éraflée. Je poussai un hurlement et me retournai pour tenter de lui agripper les poignets et de décrocher ses doigts de ma tignasse ; mais elle s'appuya davantage sur ma cheville, que seul le matelas d'humus empêcha de se casser. Avec un cri perçant, j'essayai de la repousser.

Le bout de bois tomba encore, plus bas sur mon dos, et je compris soudain comment mes côtes se rattachaient à ma colonne vertébrale et au double pilastre de muscles qui la flanquait, car tous crièrent sous la sensation anormale.

Tout s'était passé très vite, mais chaque impact était comme un événement unique et inoubliable dans ma vie. Mon père ne m'avait jamais frappée, et les corrections que m'avait infligées ma mère se limitaient à une tape sur la tête ou à une calotte légère, toujours pour me mettre en garde contre un risque, pour m'avertir de ne pas toucher le pare-feu ou de ne pas chercher à attraper la bouilloire posée sur le fourneau ; je ne m'étais guère bagarrée avec les enfants de Flétribois : on m'avait lancé des pommes de pin et des petits cailloux, et, une fois, je m'étais trouvée mêlée à une rixe d'où je n'étais pas sortie indemne. Mais jamais un adulte ne m'avait battue ; jamais on ne m'avait péniblement immobilisée tandis qu'une grande personne m'infligeait autant de douleur que possible sans se soucier des blessures qui pouvaient en résulter. Je

compris que, si elle me faisait sauter les dents ou m'éborgnait, je serais la seule à m'en soucier.

Cesse d'avoir peur. Cesse de sentir la souffrance. Bats-toi ! père Loup était soudain avec moi, les crocs dénudés et le poil hérissé.

Je ne peux pas ! Reppin va me tuer !

Fais-lui mal. Mords-la, griffe-la, donne-lui des coups de pied ! Fais-lui payer ce qu'elle t'inflige. Elle te rouera de coups quoi qu'il arrive, alors arrache-lui autant de chair que tu peux. Essaie de la tuer.

Mais...

Bats-toi !

Je ne cherchai pas davantage à obliger la femme à me lâcher les cheveux ; à l'instant où le bâton tombait de nouveau sur mon dos, je me jetai sur elle au lieu de m'écartier, saisis sa main qui tenait l'arme et l'attirai à moi. J'ouvris grand la bouche et refermai les mâchoires sur son poignet ; je ne voulais pas lui faire mal, ni lui laisser des traces de dents ni lui arracher un cri de douleur : je voulais la mordre jusqu'à l'os pour lui emporter un bon morceau de chair et de tendons. J'enfonçai les dents dans la viande, et elle poussa un hurlement aigu en s'efforçant de me donner des coups de bâton ; puis je secouai violemment la tête pour décrocher la chair. Elle lâcha mes cheveux, laissa tomber son gourdin puis se mit à sauter en tous sens en criant de souffrance et de peur, mais je restai accrochée à son poignet par les mains et par les dents, et je la bourrai de coups de pied dans les tibias et les genoux pendant qu'elle m'entraînait dans sa danse éperdue. Pendue à son bras de tout mon poids, je serrais les mâchoires en tâchant de les refermer complètement.

Avec des rugissements de douleur, Reppin se débattait follement pour se débarrasser de moi. Elle était frêle, et je tenais une bonne bouchée de la chair tendineuse et flasque de son avant-bras entre les dents. Par des mouvements masticatoires, je rapprochais peu à peu mes mâchoires l'une de l'autre. Elle hurlait : « Débarrassez-moi d'elle ! Débarrassez-moi d'elle ! » La main sur mon front, elle essaya de me repousser ; je suivis

le mouvement, et elle cria de souffrance quand, avec son aide, j'arrachai la chair de ses os ; elle me décocha une gifle, mais sans aucune force, et, accrochée à elle par les dents et par les mains, je resserrai ma prise sur elle. Je l'accompagnai alors qu'elle s'effondrait au sol.

Attention ! me lança père Loup. *Écarte-toi !*

Mais je n'étais qu'un louveteau et je ne vis pas le danger venir ; je constatai seulement que mon adversaire était à terre, et mes mâchoires se desserrèrent soudain quand Dwalia m'envoya un violent coup de pied qui me projeta sur l'humus détrempe. Le souffle coupé, je roulai sans force au lieu de me relever et de m'enfuir, et elle continua de me frapper le ventre puis le dos. Je vis sa botte s'abattre vers mon visage.

Quand je repris conscience, il faisait froid et noir. Mes ravisseurs avaient allumé un feu, mais sa lumière parvenait à peine jusqu'à moi : j'étais couchée sur le flanc, dos à la flambee, les chevilles et les poignets entravés. Un sang mi-épais, mi-liquide laissait son goût salé dans ma bouche. Je m'étais mouillée, et le tissu de mon pantalon était glacé ; m'étais-je fait pipi dessus à cause de la violence des coups ou parce que j'étais morte de peur ? Je ne me rappelais rien. Je me réveillai en pleurant, ou peut-être me rendis-je compte que je pleurais une fois réveillée. J'avais mal partout ; ma joue était enflée là où Reppin m'avait frappée avec le bâton, et il est possible qu'elle me l'eût entaillée, car des feuilles mortes collaient sur mon visage. J'avais le dos meurtri, et mes côtes emprisonnaient mon souffle douloureux.

Peux-tu bouger les doigts ? Sens-tu tes orteils ?

Oui.

Ton ventre te fait-il souffrir comme si tu avais une grosse contusion ou comme si des organes étaient rompus ?

Je ne sais pas ; je n'ai jamais eu mal comme ça. Je voulus prendre une inspiration profonde, et c'est un sanglot de douleur qui m'échappa.

Chut ! Ne fais pas de bruit ou ils vont savoir que tu es revenue à toi. Peux-tu porter tes mains à ta bouche ?

Mes pieds étaient ligotés, et mes mains étaient attachées devant moi ; je les levai jusqu'à mon visage : des lanières arrachées à mon corsage les entravaient, ce qui expliquait en partie pourquoi j'avais si froid. Le printemps s'imposait pendant la journée dans la région, mais l'hiver en reprenait possession la nuit.

Déchire tes liens avec les dents.

Je ne peux pas. J'avais les lèvres meurtries et ensanglantées, et j'avais l'impression que mes dents bougeaient dans mes gencives à vif.

Si, tu peux : tu le dois. Détache tes mains, puis tes pieds, et nous partirons. Je te montrerai le chemin ; il y a quelqu'un de notre meute pas loin d'ici. Si j'arrive à le réveiller, il te protégera ; sinon, je t'apprendrai à chasser. Ton père et moi avons vécu dans ces montagnes jadis ; la tanière qu'il nous avait confectionnée est peut-être encore habitable. C'est là que nous irons.

Je ne savais pas que nous étions dans les montagnes ! Tu as vécu ici avec mon père ?

Oui, je suis déjà venu ici. Assez parlé ; ronge tes liens.

J'eus mal en courbant le cou pour atteindre les lanières, puis en avançant les dents pour mordre le tissu. C'était un beau chemisier le matin où je le portais pour suivre les cours du scribe Lant ; une des bonnes, Prudence, m'avait aidée à m'habiller ; elle avait choisi ce corsage jaune clair par-dessus lequel elle avait enfilé une tunique verte. Je me rendis soudain compte que c'étaient les couleurs de ma maison ; elle m'avait vêtue aux couleurs de Flétribois, bien que la tunique fût trop grande pour moi et me descendît jusqu'aux genoux comme une robe. J'avais des chausses ce jour-là, et non le pantalon matelassé que m'avaient donné mes ravisseurs – le pantalon matelassé et trempé. Un sanglot monta dans ma gorge et il m'échappa avant que je pusse le retenir.

« ... réveillée ? » demanda quelqu'un près du feu ; Alaria, je pense.

« Laissez-la ! fit Dwalia durement.

— Mais mon frère a mal ! Je sens sa douleur ! » C'était la voix basse et abattue de Vindeliar.

« Ton frère ! » Dwalia s'exprimait d'un ton dégoulinant de fiel. « Il faut vraiment être un rustaud asexué comme toi pour ne pas savoir distinguer le fils inattendu d'un quelconque bâtard de Blanc ! Après tout l'argent que nous avons dépensé, tous les luriks que j'ai perdus, je n'ai réussi à me procurer que cette morveuse ! Vous êtes aussi stupides et ignorants l'un que l'autre. Toi, tu crois que c'est un garçon, et, elle, elle ne sait même pas ce qu'elle est ; elle ne sait même pas écrire et ne fait pas attention à ses rêves. » Une étrange jubilation naquit dans sa voix. « Mais, moi, je sais qu'elle est particulière. » Sa fugace satisfaction laissa place à l'ironie. « Que vous me croyiez ou non, je m'en moque ; mais vous avez intérêt à ce qu'elle soit exceptionnelle, parce qu'elle représente notre seul espoir de rentrer dans les bonnes grâces des Quatre ! » Plus bas, elle ajouta : « Mon échec va ravir Coultrie, et cette vieille toupie de Capra va s'en servir comme prétexte pour faire ce qu'elle veut. »

Très doucement, Alaria dit : « Alors, si nous n'avons qu'elle, nous devrions peut-être tâcher de la garder en bon état ? »

— Si tu l'avais attrapée au lieu de te laisser tomber par terre et de te rouler dans tous les sens en piaulant, rien de tout ça ne serait arrivé !

— Vous entendez ? intervint Reppin dans un chuchotement éperdu. Vous avez entendu ? Quelqu'un vient de rire ! Et maintenant... vous entendez ces fifres ?

— Une gamine te mord et tu perds la tête ! Garde tes idioties pour toi.

— Mais on voyait l'os ! J'ai le bras tout enflé, et ça me lance comme des coups de tambour ! »

Il y eut un silence, et je perçus les crépitements du feu. *Ne bouge pas*, me dit père Loup. *Tends l'oreille et apprends-en autant que tu peux.* Il ajouta avec une note de fierté : *Tu vois, malgré tes malheureuses dents de vache, tu lui as enseigné à te craindre. Tu dois en faire autant avec les autres ; même la vieille chienne se montre un peu plus prudente, mais il faut lui enfoncer la peur de toi dans le crâne. Tu ne dois avoir que trois idées à*

l'esprit : Je vais m'échapper, je vais les obliger à me redouter, et, si j'en ai l'occasion, je vais les tuer.

Mais elles m'ont rouée de coups parce que j'essayais de m'enfuir ! Que feront-elles si j'en tue une ?

Elles te frapperont à nouveau, sauf si tu leur échappes. Tu les as entendues, tu as de la valeur à leurs yeux ; elles ne te tueront probablement pas.

Probablement pas ? La terreur m'envahit. Mais je veux vivre ! Même si c'est comme leur prisonnière, je veux vivre.

C'est ce que tu crois, mais je t'assure que c'est faux : la mort vaut mieux que la captivité qu'elles te réservent. J'ai été en cage, je servais de jouet à des hommes cruels. Je leur ai appris à me craindre, et c'est pourquoi ils ont cherché à me vendre ; c'est ainsi que ton père a pu acheter ma liberté.

Je ne connais pas cette histoire.

Elle est sombre et triste.

La pensée est instantanée, et une grande quantité d'informations avait circulé entre père Loup et moi pendant la pause dans la conversation des gens pâles. Un cri surgit soudain dans les ténèbres ; terrifiée, je rongei mes liens avec une vigueur renouvelée, mais guère plus efficace. Le cri retentit à nouveau, et j'y reconnus du chalcédien ; c'était sans doute Kerf, le mercenaire que Vindeliar avait ensorcelé pour le mettre au service de Dwalia. Avait-il encore l'esprit embrouillé par son passage dans le pilier ? Sa main était-elle enflée là où je l'avais mordu ? Aussi furtivement que possible, je me déplaçai pour scruter la nuit. Kerf tendait le doigt vers une des antiques pierres dressées à la lisière de la clairière. Reppin poussa une exclamation stridente : « Vous voyez ? Vous voyez ? Je ne suis pas folle ! Kerf la voit lui aussi ! Une femme, un fantôme livide tapi sur le pilier. Vous la voyez sûrement ! C'est une Blanche, non ? Mais elle porte des vêtements étranges et elle chante une chanson moqueuse !

— Je ne vois rien ! » répliqua Dwalia d'un ton furieux.

Vindeliar intervint, craintif : « Moi, si. J'entends des échos de gens d'il y a très longtemps ; un marché se tenait ici. Mais

maintenant, avec le soir qui tombe, une chanteuse Blanche les entraîne à la fête.

— Je... j'entends quelque chose, confirma Alaria à contre-cœur. Et... et, quand je suis passée dans la pierre, des gens m'ont parlé ; ils disaient des choses horribles. » Elle prit une inspiration hoquetante. « Et, quand j'ai dormi cet après-midi, j'ai fait un rêve, un rêve saisissant que je dois raconter ; nous avons perdu nos journaux des rêves en fuyant les Chalcédiens, et je ne peux pas l'écrire ; il me faut donc le raconter. »

Dwalia eut un grognement méprisant. « Comme si tes songes avaient un intérêt quelconque ! Enfin, vas-y. »

Reppin reprit rapidement, comme si les mots jaillissaient de sa bouche : « Je voyais une noix emportée dans un torrent, et quelqu'un qui la rattrapait. On la posait et on tapait dessus à plusieurs reprises pour l'ouvrir, mais elle devenait de plus en plus grosse et dure. Pour finir, quelqu'un l'écrasait, et il en sortait des flammes, des ténèbres, une odeur pestilentielle et des hurlements. Les flammes formaient des mots : "Voici le Destructeur que vous avez créé !" Et un grand vent soufflait dans Clerres, nous emportait et nous dispersait tous.

— Voici le Destructeur ! répéta joyusement le Chalcédien dans le noir.

— Tais-toi ! cracha Dwalia, et il éclata de rire. Et, toi aussi, Reppin, tais-toi. Ce rêve ne vaut rien ; c'est la fièvre qui bout dans ta tête, rien d'autre. Vous êtes des gamins sans courage ! Vous fabriquez des ombres et des fantômes qui n'existent pas. Alaria et Reppin, allez chercher du bois ; faites une bonne réserve pour la nuit, puis allez voir comment se porte cette petite garce ; et ne parlez plus de vos bêtises. »

J'entendis les deux femmes s'éloigner à pas lourds dans les bois ; j'eus l'impression qu'elles marchaient lentement, comme terrifiées par l'obscurité. Kerf ne leur prêta nulle attention ; les mains en l'air, il tournait autour du pilier en dansant maladroitement. J'abaissai prudemment mes murailles en me méfiant du pouvoir de Vindeliar ; le bourdonnement que je percevais se mua en voix, et je vis des Anciens vêtus d'atours colorés. Leurs yeux brillaient, leurs

cheveux luisaient comme des anneaux d'or et d'argent, et, tout autour du Chalcédien, ils dansaient au rythme de la mélodie du chanteur pâle juché sur le pilier.

Dwalia jeta un regard noir à Kerf, agacée par son entrain. « Pourquoi ne peux-tu le tenir ? » lança-t-elle à Vindelïar.

Il eut un geste d'impuissance. « Il entend trop d'autres voix ici ; elles sont nombreuses et fortes ; elles rient, elles chantent, elles s'amuse.

— Je ne les entends pas ! » Le ton de Dwalia exprimait la colère, mais il s'y dissimulait une nuance de peur. « Tu ne me sers à rien ! Tu es incapable de soumettre une gamine de rien du tout, et, maintenant, tu n'arrives pas à imposer ta volonté à un dément. Je plaçais tant d'espoir en toi quand je t'ai choisi ! Quelle erreur j'ai commise en te donnant la potion ! Les autres avaient raison : tu ne fais pas de rêves et tu ne vois rien. Tu es un parasite. »

Je perçus la conscience de Vindelïar comme un filet d'air froid ; une rafale de détresse souffla sur moi. Je me barricadai en m'efforçant d'oublier qu'il avait mal et se préoccupait néanmoins de mon sort. Sans pitié, je songeai qu'il craignait trop Dwalia pour m'être d'aucune utilité ni d'aucun réconfort ; je n'avais que faire d'un ami incapable de prendre des risques pour moi.

C'est ton ennemi tout autant que les autres ; si l'occasion se présente, tu dois le tuer comme tu dois tuer les autres. Si l'un d'eux te touche, tu dois mordre, donner des coups de pied et griffer de toutes tes forces.

Mais j'ai mal partout et je n'ai plus de force ; si j'essaie de me défendre, ils vont me massacrer.

Même si tu ne leur infliges que de petites blessures, ils sauront qu'ils ne peuvent pas te toucher impunément ; certains ne voudront pas en payer le prix.

Je ne pourrai pas mordre ni tuer Vindelïar ; Dwalia, si, mais les autres...

Ce sont ses armes, ses crocs et ses griffes. Dans la situation où tu es, tu ne peux pas te permettre la clémence. Continue à ronger tes liens ; je vais te parler du temps de ma captivité. J'étais en

cage et on me battait, on me forçait à affronter des chiens ou des sangliers aussi misérables que moi, on m'affamait. Ouvre ton esprit à l'histoire de mon asservissement et à la façon dont ton père et moi avons rompu nos chaînes, et tu comprendras alors pourquoi tu dois tuer quand c'est possible.

Il entama, non un récit, mais un souvenir qu'il me fit partager. J'avais l'impression de me rappeler des événements que j'avais vécus, mais avec une netteté impitoyable. Il ne m'épargna rien, ni le souvenir de sa famille massacrée, ni les coups, ni les privations, ni la cage étroite et glaciale où il était enfermé ; il ne chercha pas à édulcorer la haine qu'il vouait à ses geôliers ni celle qu'il avait nourrie pour mon père au début, et même après que mon père l'avait libéré. La haine était sa drogue ; c'était elle qui le nourrissait et le maintenait en vie quand il n'avait plus rien.

Je n'avais même pas rongé mes liens à moitié quand Dwalia envoya Alaria me ramener auprès du feu. Je fis la morte jusqu'à ce qu'elle se penchât sur moi et posât une main sur mon épaule. « Abeille ? »

Je me tournai brusquement et la mordis à la main, mais brièvement : j'avais trop mal à la bouche, et elle retira vivement la main en bondissant en arrière avec une exclamation de douleur. « Elle m'a mordue ! cria-t-elle aux autres. Cette petite saleté m'a mordue !

— Donne-lui un coup de pied ! » répondit Dwalia, et Alaria fit mine d'obéir, mais père Loup avait raison : elle avait peur de m'approcher. Je roulai sur moi-même pour m'éloigner d'elle, puis, malgré les cris de mon corps meurtri, parvins à m'asseoir ; je jetai de mon œil indemne un regard menaçant à la femme puis retroussai mes lèvres tuméfiées pour dénuder mes dents. J'ignorais ce qu'elle voyait du spectacle à la lueur du feu, mais elle ne fit pas un pas vers moi.

« Elle est réveillée, lança-t-elle à ses complices – comme si j'avais pu la mordre dans mon sommeil !

— Amène-la ici.

— Mais elle va encore m'attaquer ! »

Dwalia se leva avec des mouvements raides. Je ne bougeai pas, prête à éviter un coup de pied de sa part ou à lui faire goûter de mes dents si l'occasion s'en présentait. Je constatai avec plaisir que je lui avais infligé un coquard et ouvert une pommette. « Écoute-moi bien, petite morveuse, me dit-elle d'un ton rageur : si tu ne veux pas prendre une raclée, tu as intérêt à m'obéir. C'est clair ? »

Elle marchande ; ça veut dire qu'elle a peur de toi.

Je regardai la femme sans un mot, la mine impassible. Elle s'avança, la main tendue vers mon chemisier ; je montrai les dents, et elle recula puis déclara, comme si j'avais accepté de me soumettre : « Alaria va te détacher les chevilles, puis tu vas nous accompagner jusqu'au feu. Si tu cherches à t'enfuir, je te jure que je te tranche les jarrets. » Sans attendre ma réponse, elle poursuivit : « Alaria, coupe ses liens aux pieds. »

Je tendis les jambes vers elle. Je remarquai qu'Alaria possédait un superbe couteau de ceinture ; et si je trouvais le moyen de me l'approprier ? Elle mit un long moment à scier le tissu, et je m'étonnai de la douleur que ces mouvements faisaient naître dans mes jambes. Quand enfin elle eut fini, j'agitai les pieds pour les débarrasser des lanières, et un terrible picotement brûlant les envahit quand la circulation s'y rétablit. Dwalia m'incitait-elle à m'échapper afin d'avoir un prétexte pour me rouer de coups à nouveau ?

Attends ; reprends des forces ; fais semblant d'être plus faible que tu n'es.

« Lève-toi et en avant ! » ordonna Dwalia, et elle partit devant moi à grands pas, comme pour afficher sa certitude de ma docilité.

Qu'elle s'imagine donc m'avoir soumise ! Je m'arrangerais pour m'enfuir – mais le loup avait raison : pas tout de suite. Je me levai, mais très lentement, en prenant mon temps pour trouver mon équilibre ; je tâchai ensuite de me tenir droite, comme si je n'avais pas des poignards chauffés à blanc plantés dans le ventre. Les coups que j'avais reçus avaient dû faire des dégâts dans mes viscères ; je me demandais combien de temps ils mettraient à guérir.

Vindeliar s'était approché prudemment de nous. « Oh, mon frère ! » fit-il dans un mugissement atterré devant mon visage meurtri. Je le regardai sans rien dire, et il détourna les yeux ; je me dirigeai alors vers le bivouac en m'efforçant de cacher ma douleur sous une démarche conquérante.

C'était la première fois que j'avais l'occasion d'examiner mon environnement. Le pilier nous avait conduits dans une clairière au cœur d'une forêt ; la neige subsistait entre les arbres, mais elle était inexplicablement absente de la zone dégagée et des pistes qui s'y croisaient. Des arbres énormes arquaient leurs branches et les entrelaçaient par endroits au-dessus des routes, qui pourtant restaient exemptes de feuilles mortes et de neige. Étais-je la seule à trouver cela bizarre ? Des conifères aux longues branches basses entouraient la clairière où les gens de Dwalia avaient allumé leur feu. Non, ce n'était pas une clairière : mes semelles frottaient sur une sorte de dallage, et elle était ceinte par un muret de pierre interrompu par plusieurs monolithes. Je remarquai un objet par terre : on eût dit un gant qui avait passé une partie de l'hiver sous la neige ; plus loin, je distinguai un morceau de cuir qui provenait peut-être d'une lanière, puis un bonnet en laine.

Malgré les élancements que cela me causait, je me pliai lentement en deux pour le ramasser en feignant des douleurs dans le ventre ; près du feu, mes ravisseurs faisaient semblant de ne pas m'observer, tels des chats tapis près d'un trou de souris. Le bonnet était humide, mais, même humide, la laine réchauffe ; je voulus le secouer pour le débarrasser des aiguilles de pin prises dans les mailles, mais j'avais trop mal aux bras. Quelqu'un avait-il rapporté mon épais manteau de fourrure au camp ? Je repris ma marche, et le froid de la nuit de ce début de printemps réveilla toutes mes meurtrissures ; il s'insinua jusqu'à ma peau, là où des bandes de tissu avaient été arrachées à mon corsage.

N'y prête pas attention. Ne pense pas au froid ; sers-toi de tes autres sens.

Je ne voyais guère au-delà du cercle de lumière du feu. Je reniflai l'air : en dégelant, la terre exhalait de riches odeurs d'humus et d'aiguilles de pin, ainsi que de chèvrefeuille.

Du chèvrefeuille ? En cette saison ?

Expire par la bouche et inspire lentement par le nez, me conseilla père Loup.

J'obéis, et, le cou ankylosé, tournai la tête pour repérer l'origine de l'odeur. Là. Un cylindre mince, de couleur claire, à demi couvert par un bout de tissu déchiré. Je voulus me pencher en avant, mais mes genoux fléchirent et je faillis tomber à plat ventre ; les mains liées, je saisis maladroitement la chandelle. Elle était cassée, et les deux morceaux n'étaient plus retenus entre eux que par la mèche ; je la portai à mon nez pour sentir l'œuvre de ma mère. « Qu'est-ce que ça fait ici ? » fis-je tout bas. J'examinai le morceau de tissu ; non loin gisait un gant en dentelle féminin, trempé et moisi : aucun de ces deux objets ne me disait rien, mais je reconnaissais la chandelle. Pouvais-je me tromper ? D'autres mains avaient-elles pu récolter la cire et la parfumer avec des fleurs de chèvrefeuille ? D'autres mains avaient-elles patiemment trempé et retrempé la longue mèche dans la cire pour former cette élégante forme fuselée ? Non : c'était l'ouvrage de ma mère ; peut-être même avais-je participé à sa fabrication. Comment était-elle arrivée là ?

Ton père est passé par ici.

C'est possible ?

C'est la solution la moins impossible que je voie.

La chandelle se replia sur elle-même quand je la glissai dans mon chemisier. Je sentis le froid de la cire sur ma peau. C'était à moi. J'entendis le pas traînant de Vindeliar qui s'approchait de moi, et, du coin de l'œil, je vis Dwalia tendre les mains vers le feu pour les réchauffer. Je me tournai vers le bivouac : c'était Reppin qui avait mon manteau de fourrure ; elle s'en était fait un coussin sur lequel elle avait pris place à côté d'Alaria. Elle vit que je l'observais et m'adressa un rictus méprisant ; je regardai ostensiblement son bras puis souris à la femme : sa main ressemblait à un gros morceau de viande avec des saucisses en guise de doigts, et du sang noir tapissait ses phalanges et leurs rides. N'avait-elle donc pas assez de jugeote pour nettoyer sa blessure ?

À pas lents, je me dirigeai vers un large espace dans le cercle de mes ravisseurs et m'assis. Dwalia se leva et vint se placer derrière moi, mais je ne me retournai pas. « Tu n'auras rien à manger ce soir. Ne te fais pas d'illusions : tu ne peux pas t'échapper. Alaria, tu prendras la première garde, puis tu réveilleras Reppin pour la seconde. Ne laissez pas Abeille s'enfuir, ou vous en paierez le prix. »

Elle s'approcha du tas de sacs et de provisions qu'ils avaient apportés ; ce n'était pas grand-chose, car, dans leur fuite devant l'attaque d'Ellik, ils avaient dû se contenter de ce qu'ils avaient sous la main. Dwalia s'était fait un volumineux coussin avec les sacoches, et elle s'y allongea sans se soucier du confort de ses compagnons. Reppin parcourut furtivement les environs des yeux puis étala mon manteau par terre avant de s'y étendre et de rabattre les pans sur elle. Vindelihar regarda tour à tour les deux femmes puis se laissa tomber sur place comme un chien qui se couche ; il posa sa grosse tête sur ses avant-bras et se mit à contempler le feu avec une expression lugubre. Alaria, elle, resta assise en tailleur, les yeux fixés sur moi, visiblement mécontente. Nul ne prêtait attention au Chalcédien ; les mains en l'air, aveugle à ce qui l'entourait, il exécutait une espèce de gigue en rond au rythme de la musique fantôme. Il avait peut-être l'esprit embrumé, mais c'était un excellent danseur.

Où était mon père ? Pensait-il à moi ? Évite était-elle retournée à Flétribois pour lui apprendre qu'on m'avait entraînée dans un pilier, ou bien avait-elle péri dans la forêt ? Dans ce cas, il ignorerait ce que j'étais devenue et où me chercher. J'avais froid, je mourais de faim, et je me sentais complètement perdue.

Si tu ne peux pas manger, dors. Tout ce qui s'offre à toi actuellement, c'est le repos ; prends-le.

J'examinai le bonnet que j'avais trouvé. Il était en laine grise, sans teinture, mais bien filée et tricotée ; je le secouai pour m'assurer que nul insecte n'y logeait, puis, les mains toujours entravées, je m'en coiffai non sans mal. Il était froid et humide, mais il se réchauffa lentement au contact de ma

peau. Maladroitement, je m'allongeai sur mon flanc le moins douloureux, dos à la flambée. La chaleur de mon corps avait réveillé le parfum de la chandelle, et je sentis une odeur de chèvrefeuille. Je me recroquevillai légèrement comme si je cherchais le sommeil, mais je portai mes poignets à ma bouche et recommençai à ronger mes liens.

LA MAIN D'ARGENT

Il vient une curieuse énergie à celui qui affronte l'ultime combat ; ce combat ne se limite pas à la guerre, ni l'énergie aux guerriers : je l'ai observée chez de vieilles femmes atteintes de la maladie de la toux et on l'a vue chez des gens de la même famille qui mouraient de faim. Elle pousse l'individu à se surpasser, par-delà l'espoir ou le désespoir, par-delà les blessures les plus graves et la faiblesse due à la perte de sang, par-delà la mort elle-même, pour sauver ce qu'il chérit. C'est du courage sans perspective de survie. Pendant la guerre des Pirates rouges, j'ai vu un homme, le sang jaillissant de son épaule là où s'attachait naguère son bras gauche, tenir son épée de la main droite et protéger un camarade à terre à grands moulinets ; lors d'un accrochage avec des forgisés, j'ai vu une mère piétiner ses propres entrailles pour agripper en hurlant un forgisé et l'empêcher d'attaquer sa fille.

Les Outrîliens possèdent un terme pour ce type de courage : ils l'appellent « finblead », le dernier sang, car ils croient qu'une certaine force d'âme réside dans le sang qui reste à un individu avant qu'il ne tombe. Selon leur tradition, ce n'est qu'à cet instant qu'on peut trouver et employer ce genre de courage.

C'est un héroïsme terrible qui, à son paroxysme, dans le pire des cas, se poursuit pendant des mois quand on se bat contre une maladie mortelle – ou, je pense, quand on s'apprête à accomplir une mission dont la mort est la seule issue mais à laquelle on ne peut se soustraire. Le « finblead » éclaire toute l'existence d'une lumière impitoyable ; les relations apparaissent sous leur véritable jour, passé et présent ; toutes les illusions se dissipent ; le faux est révélé aussi crûment que le vrai.

FitzChevalerie Loinvoyant

Pendant que le goût des plantes se répandait dans ma bouche, le vacarme autour de moi s'intensifiait. Je levai la tête et m'efforçai d'accommoder, malgré mes yeux qui me piquaient. J'étais dans les bras de Lant, et l'amertume familière de l'écorce elfique envahissait mes papilles. Le produit atténuait ma magie, et je fis plus attention à ce qui m'entourait : une douleur profonde tenaillait mon poignet gauche, aussi brûlante qu'un morceau de fer gelé. Lorsque, en pleine possession de mon Art, je guérissais et modifiais les enfants de Kelsingra, ma perception de l'extérieur s'était réduite, mais à présent je percevais pleinement les cris de la foule qui se répercutaient sur les hauts murs de l'élégante salle Ancienne ; je sentais aussi l'odeur de transpiration propre à la peur. J'étais au cœur d'une presse déchaînée, où certains s'efforçaient de s'éloigner de moi tandis que d'autres jouaient des coudes pour se rapprocher dans l'espoir que je pourrais traiter leurs maux. Qu'ils étaient nombreux ! Des mains se tendaient vers moi aux cris de « Par pitié ! Encore un, rien qu'un, par pitié ! ». D'autres s'exclamaient « Laissez-moi passer ! » en poussant leurs voisins pour s'écarter de moi. Le courant d'Art qui circulait si puissamment autour de moi et en moi s'était calmé, mais il n'avait pas disparu : l'écorce elfique de Lant était issue de la variété la plus douce, celle qu'on cultivait dans les Six-Duchés, et, d'après le goût, un peu éventée. Dans la cité Ancienne, l'Art était si proche et si puissant que même de l'écorce de delvier, je pense, n'eût pas réussi à m'en couper complètement.

Toutefois c'était suffisant : j'avais conscience de l'Art mais je n'étais plus enchaîné à lui ; cependant, épuisé de l'avoir laissé se servir de moi, je sentais mes muscles privés de force au moment où j'avais besoin d'eux. Le général Kanaï m'avait arraché le Fou ; il tenait Ambre par le poignet et levait haut sa main argentée en criant : « Je vous l'avais dit ! Je vous avais dit que c'étaient des voleurs ! Regardez sa main, couverte d'Argent-de-dragon ! Elle a découvert le puits ! Elle a dépouillé nos dragons ! »

Braise, agrippée à l'autre bras d'Ambre, s'évertuait à la dégager de la poigne du général ; elle dénudait les dents, et ses boucles noires dansaient follement. L'affolement me paralysait devant l'expression de pure terreur qui se dessinait sur le visage ravagé d'Ambre ; cette grimace nue trahissait les années de privation que le Fou avait endurées et faisait de ses traits un masque mortuaire aux os saillants, aux lèvres rouges et aux joues fardées. Je devais me porter à son secours, mais mes genoux ne cessaient de fléchir. Persévérance me prit par le bras. « Prince FitzChevalerie, que dois-je faire ? » Le souffle coupé, je ne pus lui répondre.

« Fitz ! Relevez-vous ! » hurla Lant à mon oreille, supplique autant qu'ordre. Je pris appui sur mes pieds et me redressai, tremblant de l'effort, en tâchant de garder les jambes droites.

Nous étions arrivés à Kelsingra la veille, et, l'espace de quelques heures, j'avais été le héros du jour, le fabuleux prince des Six-Duchés qui avait guéri Ephron, le fils du roi et de la reine de Kelsingra. L'Art m'avait envahi, enivrant comme de l'eau-de-vie de Bord-des-Sables, et, à la demande du roi Reyn et de la reine Malta, j'avais employé ma magie à réparer cinq ou six enfants déformés par le contact avec les dragons ; je m'étais ouvert au puissant courant d'Art de l'antique cité des Anciens, et, submergé par la capiteuse énergie, j'avais dilaté la gorge de l'un, calmé le cœur de l'autre, redressé les os d'un troisième, débarrassé les yeux d'un autre des écailles qui obstruaient sa vue ; j'avais rendu leur aspect humain à la plupart, sauf à une fillette qui souhaitait aller au bout de ses transformations et que j'avais aidée.

Mais le flot d'Art était trop fort, trop inébriant, et j'avais perdu la maîtrise de la magie ; j'étais devenu son instrument au lieu de la dominer. Après que les enfants que j'avais accepté de soigner avaient retrouvé leurs parents, d'autres s'étaient avancés : des habitants du désert des Pluies adultes affligés de mutations gênantes, disgracieuses ou dangereuses avaient imploré de ma part un secours que je leur avais accordé sans retenue, emporté par l'immense volupté de l'Art. J'avais senti se dissiper les dernières bribes de mon emprise sur la magie, mais, alors que je m'abandonnais à ce déferlement somptueux et à son invitation à me fondre en lui, Ambre avait arraché le gant qui lui cachait la main : pour me sauver, elle avait révélé l'Argent-de-dragon qui enduisait ses doigts ; pour me sauver, elle avait appliqué trois doigts brûlants sur mon poignet, tracé un chemin de feu jusqu'à mon esprit, et m'avait rappelé ; pour me sauver, elle s'était désignée comme voleuse. Le baiser ardent de ses doigts palpait encore comme un coup de caudère, et une douleur profonde lancinait les os de mon bras gauche jusqu'à l'épaule, jusqu'au dos et au cou.

J'ignorais quels dégâts elle provoquait en moi, mais, au moins, j'étais de nouveau ancré dans mon corps. J'étais ancré dans mon corps, et il m'entraînait dans l'inconscience. Je ne savais pas combien d'Anciens j'avais changés, mais mon organisme, lui, avait tenu les comptes : chacun avait eu un coût, chaque réparation m'avait arraché de l'énergie, et je devais à présent payer mes dettes. En dépit de mes efforts, mon menton tombait sur ma poitrine, et je n'arrivais pas à garder les yeux ouverts malgré le bruit et le danger ; la salle m'apparaissait pleine de brume.

« Kanaï, cessez vos inepties ! » C'était le roi Reyn qui se faisait entendre par-dessus le vacarme ambiant.

Lant resserra brusquement ses bras sur ma poitrine et me redressa. « Lâchez-la ! cria-t-il. Libérez notre amie ou le prince annule toutes les guérisons qu'il a opérées ! Lâchez-la tout de suite ! »

J'entendis des hoquets effarés, des exclamations plaintives, et un homme qui s'écriait : « Non ! Il ne faut pas ! » Une femme hurla : « Lâche-la, Kanaï ! Lâche-la ! »

Avec une autorité suprême, Malta lança : « Ce n'est pas ainsi que nous traitons nos hôtes ni les ambassadeurs ! Laissez-la partir immédiatement, Kanaï ! » Elle avait les joues enflammées, et la crête charnue qui dominait son front s'était empourprée.

« Lâchez-moi ! » s'exclama Ambre d'un ton impérieux. Du fond d'un puits de courage, elle avait tiré la force de se battre, et son cri trancha sur le bruit de la foule. « Libérez-moi ou je vous touche ! » Et elle appuya sa menace en se rapprochant de Kanaï au lieu de chercher à se dégager. Le mouvement inattendu prit le général par surprise, et les doigts argentés d'Ambre se retrouvèrent dangereusement près de son visage ; il poussa un cri d'effroi et s'écarta d'un bond en lâchant le poignet de sa prisonnière. Mais elle n'en avait pas fini. « Reculez tous ! ordonna-t-elle. Faites place et laissez-moi m'occuper du prince, ou, par Sâ, je jure que vous tâterez de mon Argent ! » Elle s'exprimait avec l'autorité d'une reine furieuse, d'une voix qui ne laissait aucun doute sur la menace. Elle tendit son index argenté et lui fit parcourir lentement un arc de cercle devant elle, et les gens se bousculèrent soudain pour se mettre hors de sa portée.

La mère d'une fillette aux pieds en forme de pattes de dragon intervint : « Faisons ce qu'elle dit ! Si c'est vraiment de l'Argent-de-dragon qu'elle a sur les doigts, il suffit d'un contact pour assurer une mort lente ; la substance dévorera la chair jusqu'aux os, remontera le long des membres et parcourra la colonne vertébrale jusqu'au crâne. La mort sera un soulagement. » Tandis que ses voisins reculaient, elle joua des coudes pour s'avancer vers nous ; elle n'avait rien d'imposant, mais les autres gardiens de dragon lui cédèrent le passage. Elle s'arrêta à distance respectueuse de notre groupe. Son dragon lui avait imprimé des motifs bleus, noirs et argent, et les ailes qui alourdissaient ses épaules étaient repliées sur son dos ; ses orteils griffus cliquetaient sur le sol au rythme de sa marche. De tous les Anciens présents, c'était elle que la proximité avec son dragon avait le plus transformée. Sa mise en

garde et la menace d'Ambre dégagèrent une petite zone autour de nous.

Ambre recula près de moi, le souffle haché alors qu'elle s'efforçait d'apaiser sa respiration ; Braise se plaça à côté d'elle, et Persévérance prit position devant elle. Elle dit d'une voix basse et calme : « Braise, voulez-vous ramasser mon gant ?

— Bien sûr, ma dame. » L'objet en question était tombé par terre ; la jeune fille se baissa et le saisit prudemment entre deux doigts. « Je vais vous toucher », prévint-elle, et elle tapota le dos de la main d'Ambre pour la guider jusqu'au gant. Cette dernière respirait encore vite, mais, malgré ma faiblesse, j'éprouvai une horrible satisfaction de constater qu'elle avait recouvré un peu de l'énergie et de la présence d'esprit du Fou. Elle passa son bras sous le mien, et son contact me rassura : j'avais l'impression qu'il drainait une partie du courant d'Art qui me parcourait encore. Je me sentis à la fois relié à elle et moins meurtri par la magie.

« Je peux tenir debout, je pense », murmurai-je à Lant, et il desserra son étreinte sur moi. Personne ne devait voir l'état d'épuisement dans lequel je me trouvais. Je me frottai les yeux, puis le visage pour me débarrasser de la poudre d'écorce elfique qui me maculait ; mes genoux tinrent bon, et je parvins à tenir la tête droite. J'étais tenté de prendre la dague dissimulée dans ma botte, mais, si je me penchais, j'étais sûr de m'affaler.

L'Ancienne pénétra dans notre cercle, mais demeura hors de portée du Fou. « Dame Ambre, est-ce vraiment de l'Argent-de-dragon sur votre main ? demanda-t-elle avec une angoisse étouffée.

— Oui ! » Le général Kanaï avait recouvré son courage et se tenait campé derrière elle. « Et elle l'a volé au puits des dragons. Elle doit être punie ! Gardiens et citoyens de Kelsingra, ne nous laissons pas attendrir par la guérison de quelques enfants ! Nous ne savons même pas si l'effet de cette magie durera ou si ce n'est qu'un tour de passe-passe. En revanche, nous avons sous les yeux la preuve du vol de cette intruse, et

nous savons que notre devoir va et ira toujours et avant tout aux dragons qui se sont liés d'amitié avec nous.

— Parle pour toi, Kanaï. » La femme lui adressa un regard glacé. « Mon devoir va d'abord à ma fille ; or elle ne chancelle plus quand elle se met debout.

— Il n'en faut apparemment pas beaucoup pour acheter ta loyauté, Thymara », répliqua l'autre d'un ton cinglant.

Le père de l'enfant sortit de la foule pour se placer aux côtés de la dénommée Thymara ; sur ses épaules, la fillette aux pattes de dragon nous regardait de haut. L'homme prit un ton de reproche, comme s'il grondait un gamin entêté qu'il connaissait bien. « Kanaï, tu es le mieux placé parmi nous pour savoir qu'on n'achète pas Thymara. Réponds plutôt à cette question : qui a subi un préjudice de ce que cette dame a plongé ses doigts dans l'Argent ? Elle-même, et personne d'autre ; elle va en mourir. Que peut-on lui infliger de pire ? Laisse-la tranquille ; laisse-les tous tranquilles, et qu'ils en soient remerciés.

— C'est une voleuse ! » s'exclama Kanaï d'une voix haut perchée, toute dignité oubliée.

Reyn avait réussi à se frayer un chemin dans la foule ; la reine Malta le suivait, les joues rouges sous ses écailles et les yeux étincelant d'une fureur qui exhaussait ses mutations. Son regard avait un éclat qui n'avait rien d'humain, et la crête au milieu de ses cheveux paraissait plus grande ; elle m'évoquait celle d'un coq. C'est elle qui prit la parole. « Prince FitzChevalerie, dame Ambre, je vous présente mes excuses ; l'espoir d'une guérison a fait perdre la tête à nos concitoyens. Quant au général Kanaï, il est parfois...

— Ne parlez pas à ma place ! coupa l'intéressé. Elle a volé de l'Argent ; nous en avons la preuve sous les yeux, et le fait qu'elle se soit empoisonnée n'est pas une sanction suffisante. Nous ne pouvons pas la laisser quitter Kelsingra ; aucun de ces étrangers ne doit s'en aller, car ils connaissent tous désormais le secret du puits des dragons ! »

Ambre intervint d'un ton calme mais d'une voix qui portait. « Il y avait de l'Argent sur mes doigts avant même votre

naissance, je crois, général Kanaï ; avant l'éclosion de vos dragons, avant la découverte et la repopulation de Kelsingra, je portais sur les doigts ce que nous appelons de l'Art dans les Six-Duchés, et votre souveraine peut l'attester.

— Ce n'est pas notre souveraine, et lui n'est pas notre souverain ! » Dans son émoi, le général Kanaï respirait fort, et, sur son cou, des taches rouge vif apparaissaient sur ses écailles. « Ils nous le répètent sans arrêt ! Ils disent que nous devons nous gouverner nous-mêmes, qu'ils ne sont que des emblèmes pour le reste du monde. Alors, gardiens, prenons-nous en main ! Faisons passer nos dragons avant tout ; c'est notre devoir ! » Le doigt tendu vers dame Ambre à distance respectueuse, il poursuivit : « Rappelez-vous le mal que nous avons eu à trouver et à remettre en état le puits d'Argent ! Êtes-vous prêts à avaler ses calembredaines, à croire qu'elle a les doigts enduits d'Argent depuis des dizaines d'années et qu'elle n'en est pas morte ? »

D'un ton chagrin, la reine Malta interrompit la diatribe de Kanaï. « Je regrette, mais en effet je ne puis attester cela, dame Ambre. Je ne vous ai connue que brièvement pendant votre séjour à Terrilville, et je vous ai rarement croisée pendant la négociation de vos prêts à nombre de Marchands. » Elle secoua la tête. « Un Marchand n'a rien de plus précieux que sa parole, et je ne mésuserai pas de la mienne même pour aider une amie ; le mieux que je puisse dire, c'est que vous n'enleviez jamais vos gants à cette époque, et que je n'ai jamais vu vos mains.

— Vous avez entendu ! s'exclama Kanaï, triomphant. Il n'y a pas de preuve ! Il ne peut pas y avoir de...

— Puis-je intervenir ? » Pendant des années, dans son rôle de bouffon du roi Subtil, le Fou avait dû se faire entendre d'un bout à l'autre d'une salle de grandes dimensions et parfois bondée ; il avait entraîné sa voix à porter bien qu'il fit ses réflexions à mi-voix, et elle domina non seulement les éructations de Kanaï mais aussi le brouhaha de la foule. Un silence attentif tomba dans la pièce, et on ne l'eût pas cru aveugle quand il s'avança dans l'espace que sa menace avait

dégagé ; c'était un comédien montant sur scène, les mouvements soudain gracieux, la voix posée comme celle d'un conteur, la main gantée exécutant des gestes amples. À mes yeux, c'était le Fou, et la mince pellicule d'Ambre faisait partie de son rôle.

« Rappelez-vous un jour d'été, chère reine Malta ; vous n'étiez qu'une enfant, et tout n'était que trouble dans votre vie. Tous les espoirs de la survie financière de votre famille reposaient sur le lancement réussi du *Parangon*, vivenef démente qui par trois fois avait chaviré et tué son équipage ; mais ce bateau fou était votre seule planche de salut, et la famille Vestrit avait investi ses derniers fonds dans son sauvetage et son réarmement. »

Il tenait son assistance, moi compris : j'étais aussi captivé que les autres.

« Vos parents espéraient que le *Parangon* serait capable de retrouver et de ramener votre père et votre frère, disparus depuis bien longtemps, que vous pourriez récupérer la *Vivacia*, votre vraie vivenef, réputée aux mains de pirates – et quels pirates ! Nul autre que le légendaire capitaine Kennit ! Vous vous teniez sur le pont du bateau fou, stoïque dans votre robe retailée dans une ombrelle de l'année passée. Pendant que les autres descendaient faire le tour du navire, vous êtes restée dehors, et je suis demeurée près de vous pour veiller sur vous comme votre tante Althéa me l'avait demandé.

— Je me souviens de cette journée, dit Malta d'une voix lente. C'était la première fois que nous échangeions vraiment. Je me rappelle... que nous avons parlé de l'avenir, de ce qu'il pouvait me réserver ; vous m'avez dit qu'une petite existence ne me satisferait jamais, que je devais lutter pour mon destin. Comment aviez-vous tourné cela ? »

Dame Ambre sourit, ravie que la reine se remémorât des propos tenus pendant son enfance. « Ce que je vous ai dit est aussi exact aujourd'hui qu'alors : le jour à venir vous doit la somme de vos jours passés, rien de plus et rien de moins. »

Malta eut un sourire comme un lever de soleil. « Et vous m'avez prévenue que parfois on regrette que le lendemain s'acquitte si complètement de sa dette.

— En effet. »

La reine s'avança, devenant sans le vouloir partie intégrante du spectacle en prenant place sur la scène d'Ambre. Son front se plissa et elle s'exprima comme une femme en plein rêve. « Et ensuite... *Parangon* m'a parlé dans un murmure ; puis j'ai senti... Ah, je n'ai pas compris alors ! J'ai senti la dragonne Tintaglia s'emparer de mes pensées ; elle m'a forcée à partager son enfermement dans sa tombe, et j'ai cru suffoquer ! Je me suis évanouie ; c'était horrible : j'avais l'impression d'être emprisonnée avec la dragonne et de ne jamais pouvoir réintégrer mon corps.

— Je vous ai rattrapée alors que vous tombiez, répondit Ambre ; et j'ai appliqué sur votre nuque mes doigts couverts d'Art – d'Argent, diriez-vous. Grâce à cette magie, je vous ai ramenée en vous, mais elle a laissé une marque, ainsi qu'un mince lien qui subsiste encore entre nous.

— Comment ? » Malta n'en croyait pas ses oreilles.

« C'est vrai ! intervint soudain Reyn avec un éclat de rire empreint de soulagement et de joie à la fois. Sur ta nuque, mon amour ! Je les ai vus à l'époque où tu avais les cheveux noirs comme une aile de corbeau, avant que Tintaglia les transforme en or ! Trois taches ovales et grises, comme des empreintes de doigts empoussiérées par le temps. »

Malta était bouche bée. Elle porta vivement la main à son cou, sous la splendide chevelure dorée qui n'était pas blonde. « Il y a toujours eu un point sensible là, comme une meurtrissure qui n'aurait jamais guéri. » Elle souleva soudain sa cascade de boucles et la maintint sur sa tête. « Que ceux qui le souhaitent viennent voir si ce que mon époux et dame Ambre affirment est exact. »

J'étais de ceux-là ; je m'avançai d'un pas chancelant, en prenant appui sur Lant, pour observer les mêmes marques que je portais jadis au poignet, trois ovales gris laissés par les doigts argentés du Fou. Ils étaient bien là.

La nommée Thymara prit un air stupéfait en examinant à son tour la nuque de la reine. « C'est un miracle que vous n'en soyez pas morte », fit-elle tout bas.

Je pensais la question tranchée, mais, après avoir passé trois fois plus de temps que quiconque à étudier les marques, le général Kanaï se détourna de Malta et dit : « Quelle importance si elle portait déjà cet Argent à l'époque ? Quelle importance qu'elle l'ait subtilisé il y a quelques jours ou plusieurs dizaines d'années ? L'Argent du puits appartient aux dragons. Elle mérite quand même une punition. »

Je redressai le dos et nouai les muscles de mon ventre : ma voix ne devait pas trembler. Je pris une inspiration pour qu'elle portât plus loin, en espérant ne pas vomir. « Cet Argent ne provient pas d'un puits, mais des mains mêmes du roi Vérité, qui les avait plongées dans l'Art pour exécuter sa grande et ultime œuvre de magie. Il avait découvert un fleuve d'Art qui coulait à l'intérieur d'un fleuve d'eau. Il ne s'agit pas d'Argent-de-dragon : c'est de l'Art du fleuve d'Art.

— Et où est ce fleuve ? demanda Kanaï avec une avidité qui m'effraya.

— Je l'ignore, répondis-je sans mentir. Je ne l'ai vu qu'une fois, dans un rêve d'Art ; mon roi ne m'a jamais autorisé à l'y accompagner, de crainte que je ne résiste pas à la tentation de m'y immerger.

— Tentation ? » Thymara paraissait abasourdie. « Moi qui ai le privilège de me servir de l'Argent pour des travaux dans la cité, je n'éprouve nulle tentation de m'y plonger ; au contraire, je le redoute.

— C'est parce qu'il ne coulait pas dans vos veines à votre naissance, intervint le Fou, comme c'est le cas chez certains Loinvoyant – comme c'est le cas chez le prince FitzChevalerie, qui est né avec la magie de l'Art, qu'il peut employer pour remodeler des enfants comme d'autres taillent la pierre. »

Tous restèrent cois.

« Est-ce possible ? » demanda l'Ancienne ailée, et c'était une vraie question.

Ambre reprit : « La magie que j'ai sur les mains est la même que celle dont le roi Vérité me fit don par accident ; elle m'appartient de droit, et elle n'est pas plus illégitime que celle qui court dans les veines du prince et que vous n'avez pas

hésité à le laisser partager avec vos enfants ; elle n'est pas plus illégitime que la magie qui est en vous, qui vous change et qui déforme vos rejetons. Quelle expression employez-vous ? Marqué par le désert des Pluies ? Transformé par les dragons ? Si l'Argent qui couvre mes doigts est le produit d'un vol, alors tous ceux qui ont été guéris sont complices de la malhonnêteté du prince.

— Ça n'excuse absolument... »

Reyn coupa Kanai : « Assez. » Les yeux du général étincellèrent de colère mais il se tut. Le roi continua : « Nous avons abusé de nos hôtes et ils sont épuisés ; ce que le prince partageait librement, nous le lui avons soutiré à l'excès ; voyez comme il est pâle et comme il tremble ! Je vous en prie, chers invités, regagnez vos appartements, et veuillez recevoir de notre part une collation avec nos sincères excuses ; mais, plus que tout, laissez-nous vous remercier. »

Il s'avança et, d'un geste, écarta Persévérance ; la reine Malta l'imita et offrit sans crainte son bras à Ambre tandis que Reyn saisissait le mien avec une vigueur surprenante ; je me sentis un peu humilié, mais aussi soulagé de son soutien. Je me retournai pour voir la reine Malta et Braise qui escortaient Ambre pendant que Persévérance fermait la marche à pas lents en jetant des regards en arrière comme s'il craignait un danger ; mais les portes se refermèrent sur nous sans incident. Nous suivîmes un couloir bordé de curieux qui n'avaient pu entrer dans la salle, puis j'entendis les portes se rouvrir derrière nous, et le brouhaha des conversations se mua en rugissement. Le couloir paraissait interminable, et les escaliers, quand nous y parvînmes enfin, dansèrent devant mes yeux : je n'imaginais pas pouvoir les gravir. Mais il le fallait.

Et je montai, lentement, marche par marche, jusqu'au palier de mes appartements. « Merci, dis-je non sans mal.

— Vous me remerciez ? » Reyn eut un petit rire de dérision. « Je mériterais plutôt d'être maudit pour ce que nous vous avons fait subir.

— Pas vous.

— Je vais vous laisser tranquilles », dit-il, et il resta dehors avec sa reine pendant que mon petit groupe franchissait les portes. Quand j'entendis Persévérance refermer derrière moi, un grand soulagement me submergea, et mes jambes commencèrent à céder ; Lant passa son bras autour de ma taille pour m'accompagner jusqu'à la table, et je pris sa main pour me soutenir.

C'était une erreur : il poussa un cri et tomba à genoux. Au même instant, je sentis l'Art me parcourir avec la vivacité d'un serpent qui frappe. Lant avait porté la main à la cicatrice laissée par le coup d'épée des pillards chalcédiens ; la blessure s'était refermée, apparemment guérie, mais, lors de notre bref contact, j'avais compris que son organisme avait encore du travail à effectuer, qu'une de ses côtes se ressoudait de travers, et que la fracture de sa mâchoire avait un point d'infection et lui faisait toujours mal. J'avais tout réparé et remis d'aplomb, si l'on pouvait qualifier de réparation un rapetassage aussi brutal ; je m'éroulai sur lui avec bonheur.

Il poussa un gémissement sous mon poids ; je voulus rouler sur le côté pour le libérer mais n'en eus pas la force. J'entendis alors Persévérance s'exclamer d'une voix alarmée : « Laissez-moi vous aider, messire !

— Ne me touche... », fis-je, mais il m'avait déjà saisi la main. Son cri fut plus perçant que celui de Lant, et sa voix de jeune homme reprit le timbre aigu d'un enfant ; il chut sur le flanc et sanglota par deux fois avant de maîtriser sa souffrance. De mon côté, je parvins à m'écarter de mes deux compagnons ; Lant ne bougea pas.

« Que se passe-t-il ? » Il y avait de l'angoisse dans la question d'Ambre. « On nous attaque ? Fitz ? Fitz, où es-tu ?

— Je suis là ! Tu ne risques rien. L'Art... J'ai touché Lant, et Persévérance. » Je ne pus en dire plus.

« Quoi ?

— Il a... L'Art a fait quelque chose à ma blessure, répondit l'adolescent d'une voix tendue. Mon épaule, elle s'est remise à saigner. »

Je le savais : c'était nécessaire, mais seulement de façon provisoire. J'eus du mal à trouver la force de parler ; j'étais couché sur le dos, les yeux au plafond lointain qui représentait un ciel bleu clair, parcouru par de légers nuages artistiquement façonnés. Je redressai la tête et dis avec un effort : « Ce n'est pas du sang, Persévérance ; c'est seulement de l'humidité. Il restait un bout de tissu au fond de la blessure qui provoquait une suppuration ; il fallait qu'il sorte avec la sanie de l'infection. C'est ce qui s'est passé, et la plaie s'est refermée derrière lui. Elle est guérie à présent. »

Je me rallongeai et regardai la pièce élégante danser autour de moi. Le mouvement s'accélérait quand je fermais les yeux, et les murs à motifs forestiers ondulaient quand je les ouvrais. J'entendis Lant se retourner sur le ventre puis se relever gauchement ; il se pencha sur Persévérance et dit avec douceur : « On va examiner ça.

— Examinez vos blessures aussi », fis-je d'une voix faible. Je tournai la tête et vis Braise près de moi. Je m'écriai : « Non, ne me touche pas ! Je ne maîtrise pas mon pouvoir.

— Je vais m'occuper de lui », déclara dame Ambre à mi-voix. En deux pas hésitants, elle fut à mes côtés.

Je ramenai mes mains nues sur moi et les cachai sous ma veste. « Non, ne me touche pas, surtout pas toi ! »

Elle s'accroupit avec grâce, mais c'est mon Fou et non Ambre qui me demanda d'une voix empreinte d'une peine immense : « Crois-tu que je prendrais de force une guérison que tu ne souhaites pas me donner, Fitz ? »

La salle tournoyait, et j'étais trop épuisé pour rien lui dissimuler. « Si tu me touches, j'ai peur que l'Art ne me pourfende comme une épée ; s'il le peut, il te rendra la vue sans se soucier du prix à payer pour moi ; et je crois que ce prix, ce serait que je devienne aveugle. »

Il changea brusquement d'expression : son teint clair devint blanc au point qu'on l'eût dit taillé dans la glace, l'émotion tendit ses traits et souligna les os qui charpentaient son visage, et des cicatrices effacées se révélèrent à nouveau, semblables à des craquelures sur de la faïence. Je fis un effort pour le voir

plus nettement mais il semblait danser en même temps que la pièce. J'avais la nausée, je n'avais plus de forces, et le secret que je devais lui dévoiler me faisait horreur ; mais je ne pouvais le lui celer plus longtemps. « Nous sommes trop proches, Fou : à chaque lésion que j'ôte de ton organisme, le mien en devient porteur – pas de façon aussi violente, mais, quand j'ai guéri tes coups de poignard au ventre, je les ai retrouvés dans ma chair le lendemain ; quand j'ai refermé les plaies dans ton dos, elles se sont ouvertes sur le mien.

— Mais je les ai vues ! s'exclama Persévérance, la gorge nouée. J'ai cru qu'on vous avait attaqué, qu'on vous avait frappé par derrière. »

Je ne répondis pas à son intervention. « Quand j'ai réparé tes orbites fracturées, les miennes ont enflé et noirci le lendemain. Si tu me touches, Fou...

— Jamais ! » s'exclama-t-il. Il se redressa d'un bond et recula d'un pas maladroit. « Sortez, tous les trois ! Laissez-nous. Fitz et moi devons nous entretenir en privé. Non, Braise, ça ira ; je peux me débrouiller. Sortez, je vous prie. »

Ils obéirent, mais en traînant les pieds, serrés les uns contre les autres, en jetant de nombreux regards en arrière. Braise avait pris la main de Persévérance, et, quand ils se retournèrent vers nous, ils avaient le masque tragique d'enfants malheureux. Lant sortit le dernier avec le visage fermé et une expression si typique des Loinvoyant et si semblable à celle de son père qu'on ne pouvait ignorer son ascendance. « À mes appartements », dit-il aux autres en fermant la porte derrière lui, et je sus qu'il tâcherait de les protéger ; j'espérais qu'ils ne couraient aucun danger réel, mais je craignais que le général Kanäi n'en eût pas fini avec nous.

« Explique-toi », dit le Fou sans détours.

Je me relevai. Ce fut beaucoup plus difficile que je ne l'imaginai. Je me retournai à plat ventre, repliai les jambes jusqu'à me trouver à quatre pattes puis me redressai en chancelant ; prenant appui sur le bord de la table, je le suivis jusqu'à une chaise. Ma guérison involontaire de Lant puis de Persévérance

avait tari mes dernières forces, et, une fois assis, je repris péniblement mon souffle ; j'avais les plus grandes peines à garder la tête droite. « Je ne peux pas expliquer ce que je ne comprends pas. Ce n'est jamais arrivé lors d'aucune guérison d'Art dont j'aie été témoin ; c'est un phénomène qui n'existe qu'entre toi et moi. Toute blessure que je t'enlève apparaît sur moi. »

Il se leva, les bras croisés ; c'était le visage du Fou que j'avais devant moi, étrange avec les lèvres rouges et les pommettes fardées d'Ambre. J'eus l'impression que son regard me transperçait. « Non. Explique-moi pourquoi tu m'as caché ce phénomène ! Pourquoi tu ne pouvais pas me révéler simplement la vérité. Que croyais-tu donc ? Que j'exigerais que tu deviennes aveugle afin que je puisse y voir à nouveau ?

— Je... Non ! » Je posai les coudes sur la table et pris ma tête entre mes mains. Jamais je n'avais été aussi exténué ; une douleur battait à mes tempes au rythme de mon cœur. J'éprouvais le besoin impérieux de recouvrer des forces, mais le seul fait de rester assis sans bouger m'en demandait déjà trop. J'avais envie de me laisser glisser par terre et de céder au sommeil. Je tâchai de mettre de l'ordre dans mes pensées. « Ta vue te manquait tant que je ne voulais pas t'ôter cet espoir ; j'avais songé que, une fois que tu te serais assez rétabli, le clan pourrait essayer de te guérir, si tu le voulais bien. Je craignais que, si je t'avouais ne pas pouvoir te guérir sans devenir aveugle moi-même, tu ne perdes tout espoir. » Cette dernière vérité était pleine d'arêtes coupantes dans ma bouche. « Et je craignais aussi que tu ne me juges égoïste parce que je ne faisais rien pour toi. » Je laissai tomber ma tête sur mes bras croisés.

Le Fou dit quelque chose que je ne compris pas.

« Je n'ai pas entendu.

— Ce n'était pas l'objectif », répondit-il à mi-voix. Puis il avoua : « Je te traitais de gourdiflot.

— Ah. » Je n'arrivais plus à garder les yeux ouverts.

D'un ton circonspect, il demanda : « Quand tu as pris sur toi mes blessures, ont-elles guéri ensuite ?

— Oui, pour la plupart. Mais très lentement. » J'avais encore sur le dos des dépressions rosâtres en écho à ses escarres. « C'est en tout cas l'impression que j'ai eue ; tu sais comment se comporte mon organisme depuis la guérison d'Art incontrôlée que le clan a opérée sur moi il y a des années : je vieillis à peine et mes plaies se referment en une journée en me laissant épuisé. Mais celles que je t'ai prises ont fini par disparaître, Fou ; une fois que j'ai compris ce qui se passait, j'ai été plus prudent, et, quand j'ai travaillé sur tes orbites fracturées, j'ai tout maîtrisé strictement. » Je m'interrompis : l'idée qui m'était venue était terrifiante, mais, à cause de l'amitié particulière qui nous unissait, je devais la lui soumettre. « Je pourrais te rendre la vue ; j'y perdrais la mienne, mais je verrais si j'ai la capacité de la recouvrer. Ça prendrait du temps, et je ne suis pas sûr que ce soit le meilleur endroit pour tenter l'expérience ; à Terrilville, peut-être, quand tout le monde sera rentré à la maison, nous pourrions nous installer dans une auberge et essayer.

— Non. C'est stupide. » Le ton était catégorique.

Dans le long silence qui suivit, le sommeil m'envahit subrepticement et perfusa dans tout mon corps avec une autorité écrasante qui ne connaissait pas le refus.

« Fitz. Fitz ? Regarde-moi. Que vois-tu ? »

J'ouvris péniblement les yeux et obéis en pensant savoir ce qu'il voulait entendre. « Je vois mon ami, mon plus vieil ami et le plus proche, sous quelque déguisement que ce soit.

— Et tu me distingues nettement ? »

Le ton qu'il avait employé me fit lever la tête. Je battis des paupières, les yeux troubles, et fixai mon regard sur lui. Au bout d'un moment, je parvins à accommoder. « Oui. »

Il avait retenu son souffle. « Très bien ; parce que, quand je t'ai touché, j'ai senti quelque chose se passer à quoi je ne m'attendais pas. J'ai voulu te rattraper parce que je craignais que tu ne disparaisses dans le courant d'Art, mais, lors du contact, je n'ai pas eu la sensation de toucher quelqu'un d'autre : c'était comme si je prenais ma propre main, comme si ton sang coulait soudain dans mes veines. Je perçois ta

silhouette, Fitz, là, dans ton fauteuil. Je me demande si je n'ai pas prélevé quelque chose en toi, et ça m'inquiète.

— Ah ! Tant mieux. C'est parfait. » Je fermai les yeux, trop las pour être étonné, trop fatigué pour avoir peur. Je me remémorai un autre jour, bien des années plus tôt, où je l'avais ramené d'entre les morts et réintégré dans son corps ; en cet instant, alors que je quittais son enveloppe que j'avais réparée, alors que nous nous croisions avant de regagner notre chair respective, j'avais éprouvé cette même sensation que nous ne faisons qu'un, que nous nous complétons. Mais j'étais trop épuisé pour le dire tout haut.

Je posai la tête sur la table et m'endormis.

Je flottais. Je faisais partie d'une entité immense, mais j'en étais à présent détaché, arraché au grand dessein auquel j'avais servi de canal. Inutile. Des voix criaient au loin.

« Je le voyais dans des cauchemars autrefois ; une fois, j'en ai mouillé mon lit. »

Un garçon eut un bref éclat de rire. « Lui ? Pourquoi ?

— À cause de la première fois où je l'avais vu. Je n'étais qu'un enfant auquel on avait confié une tâche apparemment inoffensive : laisser un cadeau pour un nourrisson. » Il s'éclaircit la gorge. « Il m'a surpris dans la chambre d'Abeille, et il m'a acculé dans un coin ; il avait dû savoir que je viendrais, mais j'ignore comment. Il s'est brusquement retrouvé devant moi, un poignard sur ma gorge. »

Silence haletant. « Et ensuite ?

— Il m'a obligé à me déshabiller des pieds à la tête ; j'ai compris depuis qu'il voulait me désarmer complètement. Il a pris tout ce que j'avais sur moi, petites dagues, poisons, bloc de cire pour copier les clés, toutes ces affaires que j'étais si fier de posséder, tous ces petits outils nécessaires au métier que mon père souhaitait me voir exercer. Il m'a tout pris, et je suis resté tout nu, tremblant de froid, pendant qu'il me regardait sans rien dire et décidait de mon sort.

— Vous avez cru qu'il allait vous tuer ? Tom Blaireau ?

— Je savais qui c'était : Romarin me l'avait dit, et elle avait ajouté qu'il était beaucoup plus dangereux que je ne pouvais l'imaginer, qu'il avait le Vif, et que des rumeurs couraient depuis toujours qu'il avait certains... appétits.

— Je ne comprends pas. »

Pause. « Qu'il désirait peut-être les jeunes garçons autant que les femmes. »

Silence de mort. Puis le garçon éclata de rire. « Lui ? Non. Il n'en existait qu'une pour lui : dame Molly. C'était devenu une plaisanterie pour les serviteurs de Flétribois. » Il rit à nouveau puis reprit avec des hoquets de joie : « "Il faut toujours frapper deux fois à leur porte, les cuisinières disaient en riant entre elles, puis attendre un peu et frapper à nouveau. On n'entre jamais sans y avoir été invitée : on ne sait jamais quand ils vont se sauter dessus." Les hommes du domaine étaient fiers de lui. "Le vieil étalon n'a pas perdu sa fougue", ils disaient. Dans son bureau, dans les jardins, dans les vergers. »

Le verger. Un jour d'été, les fils de Molly étaient partis chercher fortune. Nous nous étions promenés au milieu des arbres en examinant les pommes qui grossissaient et en parlant de la récolte à venir ; Molly, les mains parfumées par les fleurs sauvages qu'elle avait ramassées. Je m'étais arrêté pour lui ôter un brin de gypsophile des cheveux, et elle s'était tournée vers moi en souriant ; notre long baiser s'était poursuivi autrement.

« Quand demoiselle Évite est arrivée à Flétribois, une des nouvelles femmes de chambre a dit qu'il s'était trouvé une femme complaisante ; c'est Muscade, la cuisinière, qui m'a raconté l'histoire. Elle a répondu à la femme de chambre : "Certainement pas ; il n'y a jamais eu pour lui que dame Molly et personne d'autre. Il ne peut fréquenter aucune autre femme." Ensuite elle a rapporté à Allègre ce qu'avait dit la domestique, et l'intendant a convoqué cette dernière dans son bureau. "Vous n'êtes pas chez sire Radin, mais chez le dotaire Blaireau, et nous ne voulons pas de ragots chez nous." Il lui a alors ordonné de faire ses bagages. C'est ce que nous a raconté Muscade. »

Molly sentait l'été. Ses fleurs s'étaient répandues autour de nous quand, allongé par terre, je l'avais attirée à moi ; l'herbe grasse du verger nous entourait d'une enceinte fragile. Vêtements retirés, une boucle de ceinture récalcitrante, et elle me chevauchait, agrippée à mes épaules, appuyée de tout son poids sur ses mains qui me plaquaient au sol ; elle se penchait, les seins dégagés de son corsage, et posait sa bouche sur la mienne. Le soleil chauffait sa peau sous mes mains. Molly. Molly.

« Et maintenant ? Vous avez toujours peur de lui ? » demanda l'adolescent.

L'homme ne répondit pas tout de suite. « Il y a de quoi, ne t'y trompe pas, Persévérance. Fitz est dangereux. Mais, si je suis ici, ce n'est pas parce que j'ai de bonnes raisons de me méfier de lui : c'est pour obéir aux instructions de mon père. Il m'a donné mission de veiller sur lui, de le protéger de lui-même, et de le ramener chez lui quand tout sera fini, si c'est possible.

— Ce ne sera pas facile, dit le garçon à contrecœur. J'ai entendu Gantelée parler avec Crible après la bataille de la forêt ; elle disait qu'il était prêt à mettre fin à ses jours à cause de la mort de sa femme et de la disparition de sa fille.

— Ce ne sera pas facile, concéda l'homme avec un soupir. Ce ne sera pas facile. »

Je faisais un rêve ; il n'était pas agréable : je n'étais pas une mouche, mais j'étais pris dans une toile, une toile étrange, constituée non de fils gluants mais de canaux bien définis qu'il me fallait suivre, semblables à des chemins creux décaqués dans une forêt impénétrable aux arbres embrumés. Je me déplaçais, non de mon propre gré mais parce que je n'avais pas le choix. Je ne voyais pas où menait mon sentier, mais il n'y en avait pas d'autre. Je me retournai une fois, mais il avait disparu ; je ne pouvais qu'avancer.

Elle parla : *Tu t'es mêlé de mes affaires. Je m'étonne, humain : es-tu trop bête pour craindre de provoquer les dragons ?*

Les dragons ne s'embarrassent pas de présentations.

Le brouillard s'éloigna lentement et je me retrouvai au milieu de rochers gris et arrondis, encroûtés de lichen, qui crevaient une vaste pelouse ; le vent soufflait comme s'il n'avait pas de début ni de fin. J'étais seul ; je m'efforçai de me faire tout petit et discret, mais ses pensées me trouvèrent quand même.

L'enfant était à moi ; je devais la façonner. Tu n'avais pas le droit.

Me pelotonner pour lui échapper n'avait pas marché ; je tâchais de dominer ma peur, mais je regrettais amèrement qu'Ortie ne m'accompagnât pas dans ce rêve : elle avait résisté à l'assaut mental à outrance de Tintaglia alors qu'elle découvrait seulement l'Art. Je tendis mon esprit vers elle, mais la dragonne m'enfermait comme une grenouille entre les mains calleuses d'un jeune garçon. J'étais en son pouvoir, sans personne pour m'aider ; je dissimulai ma terreur tout au fond de moi.

J'ignorais à quelle dragonne j'avais affaire, mais je préférais ne pas l'interroger : ces créatures taisent leur nom de crainte que d'autres acquièrent du pouvoir sur elles. « Ce n'est qu'un rêve » : cette expression ne s'applique guère aux manipulations qu'elles sont capables d'infliger à l'esprit qui sommeille. Je devais impérativement me réveiller, mais elle m'immobilisait comme les serres d'un faucon immobilisent un lièvre en fuite ; je sentais le sol caillouteux et glacé sous mon dos, le vent d'hiver qui me volait ma chaleur, mais je ne voyais rien d'elle. Peut-être la logique aurait-elle prise sur elle ? « Je n'avais pas l'intention de m'opposer à vous, seulement d'opérer de minuscules changements qui permettraient aux enfants de vivre. »

L'enfant était à moi.

« Préférez-vous un enfant mort à un enfant vivant ? »

Ce qui est à moi est à moi, non à toi.

Elle avait la logique d'un gamin de trois ans. La pression s'accrut sur ma poitrine, et une silhouette translucide prit substance devant mes yeux dans un miroitement bleu et argent ; je reconnus les marques qu'elle partageait avec la mère

de l'enfant : c'était la femme qui disait travailler avec l'Argent, Thymara, l'Ancienne dotée d'ailes et de griffes. La dragonne se prétendait maîtresse de l'enfant qui avait décidé elle-même et sans peur des changements qu'elle désirait, d'une enfant à peine humaine qui avait choisi sans hésiter d'avoir des pattes de dragon pour pouvoir sauter plus haut et mieux agripper les branches quand elle montait aux arbres. Une enfant courageuse et intelligente.

En effet.

Je la sentis fière malgré elle. Je n'avais pas fait exprès de partager mes pensées avec elle, mais flatter l'enfant ou elle-même me vaudrait peut-être un sursis. Le poids de la patte sur ma poitrine était au-delà de la douleur, et je sentais mes côtes fléchies à l'extrême ; si la dragonne me les brisait en morceaux aigus qui me perforaient les poumons, mourrais-je ou me réveillerais-je ? J'étais conscient de rêver, mais cela n'atténuait pas ma souffrance ni mon impression de désastre imminent.

Meurs dans tes rêves, réveille-toi fou ; c'est ce que disait le vieux proverbe Ancien. Tes liens avec ce monde sont puissants, petit humain ; il y a quelque chose chez toi... Et pourtant tu ne portes les marques d'aucun dragon que je connaisse. Comment est-ce possible ?

« Je n'en sais rien. »

Quel est ce fil que je perçois en toi, dragon et non-dragon à la fois ? Que fais-tu à Kelsingra ? Qu'est-ce qui t'amène à la cité des dragons ?

« La vengeance », dis-je le souffle coupé. Je sentais mes côtes commencer à céder ; la douleur était effarante. Assurément, si je dormais, elle me réveillerait ; ce que je vivais était donc réel, même si je ne le comprenais pas ; et, dans ce cas, je devais avoir un poignard à la ceinture, et je ne mourrais pas comme un lapin plaqué au sol. Les serres de la dragonne bloquaient mon bras droit, mais le gauche était libre ; je tendis la main, tâtonnai et trouvai l'arme ; je la dégainai et frappai de toutes les maigres forces qui me restaient, mais la lame claqua sur les solides écailles de la patte ; elle glissa et

dévia comme si je frappais un bloc de pierre. La dragonne ne réagit pas.

Tu veux te venger des dragons ? Pourquoi ?

Mon bras retomba, inerte ; je ne sentis même pas mes doigts lâcher le poignard : la souffrance et le manque d'air me vidaient de toute volonté. Je ne parlai pas tout haut, les poumons écrasés, mais je m'adressai à la dragonne par la pensée. *Pas des dragons, des Serviteurs. Je me rends à Clerres pour tuer tous les Serviteurs. Ils ont fait du mal à mon ami et tué ma fille.*

Clerres ?

Peur. Un dragon pouvait éprouver de la peur ? Incroyable. Plus étonnant encore, c'était apparemment une peur de l'inconnu.

Une cité d'os et de pierres blanches très loin au sud, sur une île ; une cité peuplée de gens au teint pâle qui croient connaître tous les avenir possibles et savoir lequel choisir pour le bien de tous.

Les Serviteurs ! Elle commença à s'effacer de mon rêve. *Je me rappelle... quelque chose. Quelque chose de terrible.* Je n'avais plus aucune importance à ses yeux ; comme son attention se détournait de moi, je pus à nouveau respirer, et je me mis à flotter dans un univers gris sombre, mort ou seul dans mon sommeil. *Non.* Je refusais de continuer à dormir au risque de rester vulnérable ; je m'efforçai de me réveiller en tâchant de me rappeler où se trouvait mon corps.

J'ouvris les yeux et battis des paupières pour les décoller ; il faisait nuit noire, une brise légère soufflait sur les collines et faisait osciller les arbres. Au loin, je vis des montagnes au sommet enneigé ; la pleine lune était grosse, ivoirine comme un vieil os. Le gibier devait déjà vaquer à ses affaires ; pourquoi avais-je dormi si profondément ? J'avais l'impression d'avoir le crâne bourré de laine. Je levai la tête et humai l'air.

Je ne sentis pas de vent, aucun effluve de forêt, rien que moi, une odeur de transpiration et celle d'une pièce habitée ; le lit était trop mou. J'essayai de me redresser. Non loin, j'entendis un bruissement de vêtements, puis deux mains

fortes se posèrent sur mes épaules. « Doucement ; commençons par un peu d'eau. »

Le ciel nocturne n'existait pas et plus jamais je ne chasserais ainsi. « Ne me touchez pas à mains nues », dis-je à Lant. Il s'écarta, et je parvins, péniblement, à m'asseoir, puis je me tournai, les jambes pendant au bord du lit. La chambre tournoya puis se stabilisa. Tout était sombre et crépusculaire. « Tenez », dit-il en me glissant un récipient frais entre les mains. Je le reniflai : de l'eau. Je vidai le verre ; Lant le reprit et me le rapporta plein. Je le bus.

« Ça suffit pour l'instant, je crois.

— Que s'est-il passé ? »

Il prit place à côté de moi sur le lit. Je le regardai attentivement et constatai avec soulagement que je le voyais. « Que vous rappelez-vous ? demanda-t-il après un long silence.

— Je traitais des enfants Anciens...

— Vous avez touché des enfants l'un après l'autre – pas tant que ça : six, je crois. Tous ont vu leur état s'améliorer, et, avec la guérison de chacun, l'étonnement des Anciens de Kelsingra a grandi et vous êtes apparu de plus en plus étrange. Je ne possède pas l'Art, Fitz, mais j'avais moi-même l'impression de vous voir au centre d'une tempête de magie qui soufflait vers vous puis rejaillissait sur nous. Quand tous les enfants ont été guéris, d'autres personnes se sont mises à se bousculer pour accéder à vous – pas seulement des Anciens, mais aussi des habitants du désert des Pluies. Je n'avais jamais vu des individus aussi difformes : certains avaient des écailles, d'autres des excroissances le long de la mâchoire, d'autres encore des griffes ou un mufle de dragon, mais ce n'était pas beau comme chez les Anciens : on aurait dit des... des arbres malades – et soudain emplis d'espoir. Ils se sont mis à affluer en demandant que vous les restauriez. Vous aviez le regard fixe et vous ne répondiez pas ; vous avez seulement commencé à les toucher, et ils se sont écroulés, modifiés dans leur chair ; mais, presque aussitôt, vous êtes devenu blanc et vous avez été pris de tremblements, mais vous ne vouliez pas vous arrêter, et les gens continuaient de se bousculer en vous suppliant.

Dame Ambre vous a appelé et vous a secoué, mais vous avez gardé le regard vide, et des gens difformes convergeaient toujours vers vous. Alors Ambre a ôté son gant, vous a saisi le poignet et vous a arraché à eux. »

Mes souvenirs se déployaient comme une tapisserie qu'on déroule. Je fus reconnaissant à Lant de se taire pendant que je raboutais les morceaux de ma vie. « Et depuis ? Tout va bien ? » Je me rappelais les bousculades et les cris. « Quelqu'un a-t-il été blessé ? Où sont les autres ?

— Aucun n'a rien de grave, quelques bleus et des égratignures. » Il eut un grognement d'incrédulité. « Et seule Braise en porte encore les marques. Quand vous nous avez touchés, Persévérance et moi, toutes nos ecchymoses ont disparu ; je ne me suis jamais senti aussi en forme que... qu'avant de me faire rouer de coups à Bourg-de-Castelcerf.

— Je suis navré. »

Il me regarda, interloqué. « Vous êtes navré de m'avoir guéri ?

— De l'avoir fait aussi brutalement, sans vous prévenir. Je... je n'arrivais pas à maîtriser l'Art. »

Ses yeux se perdirent au loin. « C'était bizarre, comme si on m'avait jeté dans un torrent glacé puis repêché aussitôt, aussi sec qu'avant et avec ma température habituelle. » Sa voix mourut, absorbée par le souvenir.

« Où sont-ils à présent, Ambre, Braise et Persévérance ? » Y avait-il du danger ? Étais-je inconscient alors qu'ils risquaient leur vie ?

« Ils doivent encore dormir. C'est mon tour de garde.

— De garde ? Depuis combien de temps suis-je ici ? »

Il poussa un petit soupir. « C'est la deuxième nuit – enfin, je devrais peut-être dire le matin de la troisième journée. L'aube approche.

— Je crois que je me suis endormi à table.

— C'est exact ; nous vous avons alors transporté ici. J'étais inquiet pour vous, mais Ambre a dit de vous laisser vous reposer et de ne pas appeler de guérisseur ; je pense qu'elle

craignait qu'il ne vous touche, et elle nous a d'ailleurs tous bien mis en garde contre tout contact direct avec vous. »

Je répondis à la question qu'il ne posait pas : « Je pense que je domine mon Art maintenant. » Je restai un instant immobile pour sonder le fleuve de magie ; il était puissant dans l'antique cité, mais je le percevais à nouveau comme un élément extérieur à moi plus que comme un courant qui me traversait. J'examinai mes murailles : elles étaient plus solides que je ne m'y attendais.

« Je vous ai donné de l'écorce elfique en poudre, dit Lant.

— Oui, je m'en souviens. » Je le regardai en face. « Je m'étonne que vous voyagiez avec ce genre de produit. »

Il détourna les yeux. « Vous savez les espoirs que mon père nourrissait pour moi et la formation que j'ai reçue ; j'ai emporté quantité de petites affaires dans ce périple. »

Nous nous tûmes un moment, puis je lui demandai : « Et le général Kanaï ? Comment voit-on notre présence à Kel-singra ? »

Il se passa la langue sur les lèvres. « Avec un profond respect fondé sur la peur, je pense. Ambre nous a exhortés à la prudence ; nous prenons nos repas dans nos appartements et nous mêlons peu aux gens du cru. Nous n'avons pas vu le général Kanaï, mais nous avons reçu un billet de sa part et trois visites d'un de ses soldats, un Ancien nommé Kase ; avec une insistance courtoise, il nous a déclaré que son supérieur devait s'entretenir avec vous en privé. Nous l'avons renvoyé sous prétexte que vous dormiez encore, mais nous estimons tous qu'il serait risqué pour vous de rencontrer seul ce général. Il a l'air... bizarre. »

Je hochai la tête, tout en jugeant à part moi qu'un face-à-face serait peut-être nécessaire si je voulais dissiper la menace que l'Ancien représentait pour Ambre. Après notre entrevue, il risquait de tomber mortellement malade s'il persistait dans ses attaques.

« Les Anciens respectent notre désir de solitude, reprit Lant. À mon avis, ce sont le roi et la reine qui nous protègent de la curiosité et des sollicitations ; nous avons surtout croisé

des domestiques, et ils paraissent bienveillants envers nous. » Il ajouta, gêné : « Certains portent les marques du désert des Pluies de façon affreuse, et je crains que quelques-uns ne cherchent à se faire imposer les mains par vous malgré les ordres du roi ; nous ne voulions pas vous laisser seul au risque que des Anciens ne vous trouvent sans défense, puis nous avons eu peur que vous ne soyez en train de mourir. » Comme surpris par ses propres paroles, il se redressa soudain et dit : « Il faut que je prévienne les autres de votre réveil. Voulez-vous manger quelque chose ? »

— Non. Si. » Je n'avais pas faim mais je devais me restaurer : pendant que je rêvais, je n'étais pas en train de mourir, mais je ne vivais pas non plus. Je sentais mon corps comme un vêtement sale, raidi de crasse et puant de sueur. Je me frottai le visage ; oui, j'avais de la barbe. J'avais aussi les yeux collants et la bouche pâteuse.

« Je m'en occupe. »

Il sortit. La chambre s'éclairait peu à peu à l'imitation de l'aube, et le paysage nocturne au mur s'effaçait. J'ôtai la robe Ancienne que je portais tout en me dirigeant vers le bassin ; dès que je m'agenouillai près du bec, il se mit à déverser de l'eau fumante.

J'étais immergé dans un bain brûlant quand Ambre entra ; Persévérance l'accompagnait, mais elle marchait à côté de lui sans poser la main sur son épaule pour se guider. Je répondis aux questions de base avant qu'on ne me les posât : « Je suis réveillé, je n'ai mal nulle part, je commence à avoir faim, et j'ai mon Art bien en main – enfin, je pense ; évitez de me toucher tant que je n'en suis pas sûr.

— Comment vas-tu ? Sans mentir ? » fit Ambre, et je me réjouis de la voir poser les yeux sur moi, tout en me demandant si ma vue avait baissé ou non : si elle avait recouvré un tant soit peu de la sienne, en avais-je perdu autant de la mienne ? Je n'avais pas remarqué de différence, du moins pour le moment.

« Je suis réveillé ; je suis encore fatigué mais je n'ai plus envie de dormir.

— Tu as dormi longtemps ; nous étions inquiets pour toi. » Ambre s'exprimait d'un ton chagrin, comme si mon état d'inconscience lui avait déplu.

L'eau chaude avait détendu mes muscles, et je commençais à me sentir plus à l'aise dans mon corps, comme si je pouvais y être chez moi. Je plongeai à nouveau la tête sous l'eau puis me frottai les yeux et sortis du bassin. Il me restait quelques ankyloses ; soixante ans, ce n'était pas trente ans, quoi qu'en prétendît mon apparence. Persévérance s'écarta d'Ambre pour m'apporter une serviette puis une robe. Tout en me séchant les jambes, je demandai : « Quelle est l'humeur dans la cité ? Ai-je fait du mal à quelqu'un ? »

— Apparemment non, répondit Ambre, du moins rien de définitif. Les enfants que tu as traités semblent tous en meilleure santé qu'avant, et les habitants du désert des Pluies que tu as touchés t'envoient des mots de remerciement – et, naturellement, ils te supplient de venir en aide à d'autres ; il y en a au moins trois qui ont glissé des billets sous la porte pour t'implorer de les débarrasser de leurs modifications : le contact avec les dragons ou même la présence dans des zones où des dragons ont vécu longtemps provoque ces afflictions, et ceux qui sont volontairement changés par leur dragon se portent bien mieux que ceux qui naissent avec des mutations ou les acquièrent avec l'âge ; elles sont souvent mortelles pour les enfants, et elles réduisent l'espérance de vie de tous.

— On en est à cinq billets maintenant, intervint Persévérance à mi-voix. Il y en avait deux de plus devant la porte quand on est arrivés. »

Je secouai la tête. « Je préfère ne plus aider personne ; même avec l'écorce elfique que m'a donnée Lant, je sens le fleuve d'Art me frôler comme un contre-courant. Pas question que je m'y risque à nouveau. » Je passai la tête par le col de la robe verte ; j'avais encore la peau humide sur les bras, mais je forçai sur les manches pour y glisser mes mains, fis jouer mes épaules et sentis le vêtement prendre position sur moi. Un effet de la magie des Anciens ? Le tissu de cette robe était-il mêlé d'Argent qui lui rappelait son rôle vestimentaire ?

Les Anciens pétrissaient leurs routes d'Art afin de toujours leur remémorer qu'elles étaient des routes, si bien que la mousse et l'herbe n'y empiétaient jamais. Y avait-il une différence entre l'Art et l'Argent que les Anciens avaient employé pour créer leur merveilleuse cité ? Comment les deux magies se recoupaient-elles ? Mes lacunes étaient vastes dans ce domaine, et en mon for intérieur je remerciai Lant de m'avoir drogué et empêché de pousser plus loin mes expériences.

« Je veux que nous partions dès que possible. » Ces mots m'avaient échappé ; je ne les avais pas prémédités. Je les prononçai alors que, suivi de Persévérance et d'Ambre, je traversais la pièce et pénétrais dans le vestibule. Lant était là.

« Je suis d'accord, répondit-il aussitôt. Je ne possède pas l'Art, mais je perçois chaque jour plus nettement le murmure de la cité, et je dois m'en éloigner. Mieux vaut nous en aller tant que les Anciens nous regardent encore avec bienveillance ; le général Kanaï pourrait bien les pousser à changer d'opinion, ou bien ils pourraient commencer à vous en vouloir de votre refus de les guérir.

— Vous avez tout à fait raison, je pense, déclara Ambre d'une voix pensive ; toutefois, évitons la précipitation. Même s'il y avait un bateau prêt à nous embarquer pour descendre le fleuve, nous devrions faire nos adieux à Kelsingra d'une façon qui ne froisse personne : nous avons un long trajet à effectuer sur le territoire de ces gens, et les Marchands aux Dragons ont des attaches profondes avec les Marchands du désert des Pluies ; ceux-ci ont à leur tour de solides liens familiaux avec les Marchands de Terrilville. Nous devons emprunter le fleuve pour gagner Trehaug dans le désert des Pluies, puis, de là, prendre le moyen de transport le plus sûr, c'est-à-dire une des vivenefs qui sillonnent la région, pour nous rendre au moins jusqu'à Terrilville et trouver un bateau qui nous mènera par les îles Pirates jusqu'à Jamaillia. L'aménité des gardiens de dragon pourrait donc nous conduire loin, au moins jusqu'à Terrilville, et peut-être au-delà. » Elle s'interrompt puis ajouta : « Car nous devons voyager au-delà de Jamaillia et au-delà des îles aux Épices.

— Et sortir des régions relevées sur les cartes de navigation ? fis-je.

— Les eaux inconnues des uns sont les ports d'attache des autres. Nous y arriverons ; j'ai réussi à retourner en Cerf il y a bien des années ; je parviendrai à regagner ma terre d'origine. »

Ce discours ne me rassura guère. Le seul fait de me tenir debout m'épuisait ; qu'avais-je donc fait ? Je m'assis sur une chaise avec bonheur. « J'avais prévu de voyager léger et seul, et de travailler pour payer certains de mes trajets. Je n'ai pris aucune disposition pour un périple à plusieurs. »

Un carillon doux tinta, la porte s'ouvrit, et un serviteur entra en poussant devant lui une petite table à roulettes ; des plats couverts, une pile d'assiettes : c'était manifestement une collation. Braise se faufila dans la pièce, vêtue et apprêtée, mais je vis à ses yeux que le sommeil n'était pas loin derrière elle.

Lant remercia le domestique puis nous nous tîmes jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière l'homme ; alors Braise entreprit de découvrir les plats pendant que Persévérance mettait le couvert. « Il y a un étui à parchemin sur la table, dit-il ; il est lourd et il porte un drôle d'emblème : un poulet avec une couronne.

— Le coq couronné est le blason de la famille Khuprus », déclara Ambre.

Un frisson d'inquiétude me parcourut. « C'est différent de la couronne au coq ?

— Oui, mais je me demande s'il n'existe pas un lien ancien entre les deux.

— C'est quoi, la couronne au coq ? » demanda Braise.

Ambre éluda la question. « Ouvrez la lettre et lisez-la, je vous prie. »

Persévérance passa le document à Braise, qui le tendit à Lant. « C'est adressé aux émissaires des Six-Duchés ; ça nous concerne tous, donc, je suppose. »

Lant brisa le cachet de cire et tira de l'étui une feuille d'excellent papier ; il la parcourut du regard. « Hmm... La

rumeur de votre réveil est passée directement des cuisines à la salle du trône : nous sommes invités à dîner ce soir avec les gardiens des dragons de Kelsingra “si la santé du prince Fitz-Chevalerie le permet”. » Il leva les yeux vers moi. « Les gardiens, ai-je appris, sont les habitants du désert des Pluies qui se sont mis les premiers en route avec leurs dragons pour trouver la cité, ou au moins une région habitable pour leurs compagnons. Ils n'étaient guère nombreux, moins d'une vingtaine, je crois ; d'autres les ont rejoints ensuite pour peupler Kelsingra, naturellement : des gens du désert des Pluies en quête d'une vie meilleure, d'anciens esclaves et d'autres. Certains gardiens ont pris femme parmi les nouveaux venus, et leurs ambassadeurs auprès du roi Devoir se sont présentés comme venant d'une cité populeuse et prospère ; mais ce que je vois ici et ce que j'apprends des domestiques évoque une histoire différente. » Il prit un ton pensif. « Le succès du peuplement de la cité à un niveau qui assure sa viabilité, même à l'échelle d'un simple village, est mitigé ; les habitants du désert des Pluies changent plus vite dans cet environnement, et rarement dans le bon sens. Comme vous l'avez constaté, les enfants nés à Kelsingra ne sont pas nombreux, et leurs mutations ne sont pas toujours positives.

— Excellent compte rendu », dit Braise en imitant la voix d'Umbre ; Persérance étouffa un petit rire.

« En effet, renchérit Ambre, et le rouge monta aux joues de Lant.

— Il vous a bien formé, fis-je. À votre avis, pourquoi les gardiens se réunissent-ils et nous invitent-ils ?

— Pour vous remercier ? » Persévérance avait l'air ébahi que je n'y eusse pas songé.

« C'est le préliminaire à des négociations avec nous ; c'est la coutume Marchande. » Ambre soupira. « Nous savons ce dont nous avons besoin de leur part : des vivres frais et la possibilité de descendre aussi loin que possible dans le sud. La question, c'est ce qu'ils nous demanderont en échange. »

DANS LES MONTAGNES

C'est un rêve très court : un homme au visage crayeux, vêtu de robes vertes bordées d'or, marche sur une plage ; une créature monstrueuse accroupie sur un éperon herbu le suit du regard, mais il n'en a cure. Il porte des chaînettes, semblables à des bijoux mais beaucoup plus solides, enroulées autour de ses bras. Il parvient à une zone où le sable s'élève lentement en un monticule tremblant, et il observe le phénomène en souriant. Des serpents se mettent à sortir du sol, grands, aussi longs que mon bras, mouillés, avec sur la peau d'éclatants motifs bleus, rouges, verts et jaunes. L'homme passe une chaînette autour du cou d'un bleu vif, et elle forme un nœud coulant ; il soulève alors le serpent de terre. L'animal se débat mais ne peut se dégager malgré sa gueule grande ouverte qui laisse voir ses crocs blancs très pointus. L'homme pâle attrape un autre serpent dans son collet, un jaune cette fois, puis il essaie d'en prendre un rouge, mais la bête s'échappe et file très vite vers la mer. « Je t'aurai ! » crie l'homme, et il poursuit le serpent puis lui met le pied sur la queue et l'arrête au ras des vagues. Il tient la bride de ses deux prisonniers d'une main, et il secoue l'autre pour faire tomber une nouvelle chaînette sur le serpent rouge.

Il est persuadé que l'animal va se retourner et tenter de le frapper, ce qui lui permettra de lui passer le nœud autour du cou. Mais c'est une dragonne qui se retourne, car c'est sur sa queue qu'il marche. « Non, dit-elle d'une voix puissante ; mais, moi, je t'aurai. »

L'image que j'ai dessinée pour ce rêve n'est pas très bonne, parce que l'encre rouge de mon père ne luit pas comme le serpent.

Journal des rêves d'Abeille Loinvoyant

J'eus froid en dormant, et ce fut le bout de la chaussure de Dwalia s'enfonçant dans mon ventre meurtri qui me réveilla. « Qu'est-ce que tu as fabriqué ? me demanda-t-elle sèchement avant de lancer par-dessus son épaule : Alaria ! Tu devais la surveiller ! Regarde : elle a rongé ses liens à moitié ! »

L'intéressée arriva d'un trot mal assuré, son manteau de fourrure sur les épaules, ses cheveux clairs en bataille et les yeux bouffis. « Je suis restée debout presque toute la nuit ! J'ai demandé à Reppin de garder l'œil sur elle... »

Dwalia se détourna brusquement de moi, et je m'efforçai de m'asseoir ; toujours attachées, mes mains étaient engourdis par le froid, et je souffrais d'ankyloses, de bleus et d'éraflures sur tout mon corps. Je m'affalai et voulus m'écarter de ma ravisseuse en roulant sur le côté, mais je n'allai pas loin ; le claquement d'une gifflure me parvint, suivi d'un glapissement de douleur. « Pas d'excuses ! » fit Dwalia d'une voix mauvaise, et je l'entendis s'éloigner à pas furieux.

J'essayai de me lever, mais Alaria me prit de vitesse ; elle me planta un genou dans le dos pour me maintenir au sol. Je me tordis pour la mordre, mais elle plaqua une main sur mon crâne et me poussa le visage sur le pavage. « Fais encore un geste et je t'écrase les dents là-dessus ! » dit-elle. Je ne bougeai plus.

« Ne fais pas de mal à mon frère ! fit Vindeliar d'une voix implorante.

— Ne fais pas de mal à mon frère ! répéta Dwalia d'une voix moqueuse et haut perchée. Tais-toi ! » poursuivit-elle

avec un grognement d'effort, et j'entendis Vindeliar pousser un cri.

Alaria tira sur l'ourlet de ma tunique, dans laquelle elle se mit à découper des lanières de tissu avec son couteau de ceinture en jurant d'une voix rauque. Je percevais sa rage ; ce n'était pas le moment de la provoquer. Elle me retourna sans ménagement, et je vis la marque de la main de Dwalia sur sa joue, rouge vif sur sa peau claire. « Sale garce ! » cracha-t-elle, et je ne sus si elle parlait de moi ou de sa maîtresse. Elle s'empara de mes mains ankylosées, les attira rudement vers elle et trancha brutalement les bouts de tissu déchiquetés avec sa lame émoussée. J'écartai les poignets le plus possible en espérant qu'elle ne les entaillerait pas. « Cette fois, je te les attache dans le dos », me dit-elle, les dents serrées.

J'entendis des pas crissants sur les feuilles mortes, et Reppin vint rejoindre Alaria. « Je suis navrée, fit-elle à mi-voix, mais j'avais si mal à la main...

— Ce n'est pas grave, répondit l'autre d'un ton qui démentait son propos.

— Mais elle est injuste ! Elle est cruelle avec nous. Nous sommes ses conseillères, mais elle nous traite comme des domestiques ! Et elle ne nous tient au courant de rien : elle ne dit rien de ses projets maintenant qu'elle nous a entraînés dans cet affreux pays. Ce n'est pas ce que Symphe avait prévu. »

Alaria cessa de faire la tête. « Il y a une route là-bas ; je crois que nous devrions la suivre. Ça ne sert à rien de rester ici.

— Elle mène peut-être à un village », répondit Reppin avec espoir. Elle ajouta à voix plus basse : « J'ai besoin d'un guérisseur ; mon bras gauche me lance.

— Allez tous chercher du bois ! » cria Dwalia assise près du feu mourant. Vindeliar leva un visage tragique, et je vis les deux femmes échanger un regard révolté. « J'ai dit tous ! » hurla Dwalia.

Vindeliar se leva puis resta immobile, hésitant. Dwalia se leva à son tour avec à la main un papier qui avait été plié et

replié de multiples fois ; elle le regardait avec colère, les doigts si crispés que c'était assurément l'origine de sa fureur. « Quel menteur ! fit-elle d'une voix grondante. J'aurais dû le savoir. Je n'aurais pas dû écouter un seul des mots que nous avons arrachés à Prilkop. » Sans crier gare, elle gifla Vindeliar avec la lettre. « Va chercher du bois ; nous passerons ici encore une nuit au moins ! Alaria ! Reppin ! Emmenez Abeille et surveillez-la. Il nous faut du bois pour le feu, beaucoup ! Toi, le Chalcédien, va chasser et rapporte-nous de quoi manger ! »

Kerf ne tourna même pas la tête ; juché sur un muret de pierre, il regardait dans le vide par-delà la place pavée – enfin, dans le vide pour moi : quand j'abaissai prudemment mes murailles, je vis des acrobates vêtus de noir et de blanc qui se donnaient en spectacle devant une foule de gens de grande taille avec des cheveux aux teintes étranges, au milieu des bruits d'un marché animé. Je fermai les yeux, raffermis mon enceinte mentale, puis rouvris les paupières sur le foirail désert – car c'était cela : jadis, cette clairière dans la forêt était une place de marché pleine de vie, un carrefour où les marchands se réunissaient pour échanger des biens et où les Anciens se retrouvaient pour se distraire et faire des achats.

« Allons ! » fit sèchement Alaria à mon adresse.

Je me levai lentement ; si je me tenais courbée, la douleur qui me tenaillait le ventre restait supportable. Les yeux au sol, je traversai la place pavée à la suite de mes ravisseuses, et je remarquai des excréments d'ours parmi les rares débris, puis un gant. Je ralentis : un autre gant de femme, cette fois en chevreau jaune. Puis un bout de tissu détrempe, et, en dessous, un objet en laine rouge.

Lentement, avec prudence, je me courbai et tirai à moi un châle, aussi mouillé et malodorant que le bonnet que j'avais trouvé, mais tout aussi bienvenu. « Qu'as-tu là ? » demanda sèchement Dwalia, et je tressaillis ; je ne l'avais pas entendue s'approcher de moi.

« Une guenille, répondis-je, l'élocution embarrassée par mes lèvres tuméfiées.

— Il y a pas mal de saletés par ici, remarqua Reppin.

— Ce qui indique que cette route est fréquentée », enchaîna Alaria. Elle ajouta en regardant Dwalia : « Si nous la suivions, nous arriverions peut-être sous peu à un village, avec un guérisseur pour Reppin.

— Il y a aussi des excréments d'ours, intervins-je, et ils sont plus récents que ces détritrus. » Cette observation était exacte : les déjections étaient tombées par-dessus le tissu, et la pluie ne les avait pas délavées.

« Pouah ! » Alaria tirait sur un morceau de toile ; elle le lâcha soudain et recula d'un bond.

« Qu'y a-t-il ? » s'exclama Dwalia en l'écartant. Elle s'accroupit et repoussa l'étoffe pour révéler un objet blanc et cylindrique. Un os ? « Ah ! » fit-elle d'un ton satisfait, et, sous nos yeux attentifs, elle dévissa l'extrémité de l'étui et en fit glisser un rouleau de parchemin.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Alaria.

— Allez chercher du bois ! répliqua sa supérieure avant de retourner près du feu avec son trésor.

— Avance, Abeille ! » m'ordonna Alaria, et je suivis les deux femmes en enroulant rapidement mon châle sur mes épaules.

Elles passèrent le reste de la matinée à prélever du petit bois sur des branches mortes et à me l'empiler dans les bras pour le rapporter au camp. Dwalia demeura accroupie près de la flambée, à examiner, le front plissé, le petit manuscrit qu'elle avait trouvé.

« Je vais mourir ici, dit Reppin, pelotonnée sous son manteau et le mien, la main sur sa morsure au bras.

— N'en fais pas trop », rétorqua Dwalia avant de se replonger dans l'étude du document, plissant les yeux à cause de l'éclat du jour qui s'affaiblissait. Il y avait deux jours que j'avais mordu Reppin, et nous n'avions pas bougé ; Dwalia avait interdit à Alaria d'explorer les routes et elle avait giflé Reppin qui demandait quelle était la suite de leur périple. Depuis qu'elle avait découvert le parchemin enfermé dans son cylindre d'os, elle passait son temps assise près du feu à le

comparer à sa feuille de papier froissée ; elle les étudiait tour à tour, les sourcils froncés et les yeux mi-clos.

Je regardai Reppin, installée en face de moi de l'autre côté de la flambée. Le soleil déclinait et le froid revenait peu à peu ; la maigre chaleur captée par les pierres du vieux marché se dissiperait vite. Mon vis-à-vis devait avoir encore plus froid que moi à cause de sa fièvre. Je restai impassible : elle avait raison, elle allait mourir. Lentement, mais inéluctablement ; père Loup me l'avait dit, et, quand je le laissais guider mes sens, je humais l'infection dans l'odeur de sa transpiration. *La prochaine fois, pour tuer plus vite, tu dois chercher un point où le sang jaillira puissamment. Mais, pour une première proie, tu as bien fait, même si c'est une viande que tu ne peux pas manger.*

Je ne savais pas que je pouvais la tuer en la mordant.

Pas de regrets, me morigéna père Loup. On ne peut pas revenir en arrière pour accomplir ou ne pas accomplir un acte ; il n'y a qu'aujourd'hui, et aujourd'hui tu dois décider de vivre. Chaque fois qu'un choix s'offre à toi, tu dois suivre la voie qui te garde en vie et indemne. Les regrets ne servent à rien. Si tu ne lui avais pas inspiré la crainte, elle t'aurait fait beaucoup plus mal, et les autres s'y seraient mises aussi. Elles forment une meute, et elles suivent leur chef ; tu as forcé la chienne à te redouter, et les autres le savent ; elle a peur, elles ont peur.

Je gardai donc un visage inexpressif et ne manifestai nul remords, même si l'interdiction de dévorer les humains venait de quelqu'un qui n'avait sûrement pas aussi faim que moi ; depuis deux jours, je n'avais mangé que deux fois – si on considérait un bouillon clair préparé avec la carcasse d'un oiseau qu'Alaria avait tué d'une pierre, et deux poignées de farine cuites dans une casserole d'eau comme des repas. Les autres s'étaient mieux sustentés que moi ; par amour-propre, j'avais refusé le peu qu'elles m'accordaient, mais père Loup m'avait dit que c'était une mauvaise stratégie. *Mange pour vivre*, m'avait-il expliqué. *Sois fier de rester en vie*. Je m'y étais efforcée : je mangeais ce qu'on me donnait, parlais peu et écoutais beaucoup.

Le jour, on me détachait les mains et on m'entravait les chevilles afin que je pusse participer à la corvée sans fin du bois. On avait découpé mes nouveaux liens dans le tissu de ma tunique, et je n'osais pas les ronger de peur qu'on ne réduisît encore davantage mon vêtement. J'étais surveillée de près : si je m'éloignais un tant soit peu d'Alaria, Dwalia m'assenait un coup de bâton ; chaque soir, elle reliait mes poignets à mes chevilles et les rattachait à son propre poignet, et, si je remuais dans mon sommeil, elle me décochait un coup de pied – violent.

Et, à chaque fois, père Loup grondait : *Tue-la. Le plus vite possible.*

« Il ne reste plus que toi et moi, murmura une nuit Reppin à Alaria après que Dwalia se fut endormie.

— Je suis là, intervint Vindeliar.

— Je parle des vrais luriks, répondit-elle d'un ton dédaigneux. Tu n'es pas un savant ès manuscrits de rêves ; cesse de nous espionner ! » Elle baissa la voix comme pour l'exclure. « Symphe elle-même a dit qu'on nous avait choisies comme les meilleures pour aider Dwalia à distinguer le Chemin, mais elle refuse de nous écouter depuis le début. Tu sais comme moi que cette gamine n'a aucun intérêt. » Elle soupira. « Je crois que nous avons beaucoup dévié du Chemin. »

D'un ton hésitant, Alaria répondit : « Mais Abeille avait bien la fièvre et le changement de teinte de la peau ; ça doit vouloir dire quelque chose.

— Seulement qu'elle a un ascendant Blanc, non qu'elle sait rêver, et sûrement pas que c'est le fils inattendu qu'annonçait Dwalia. » La voix de Reppin ne fut plus qu'un souffle. « Tu le sais bien ! Même Dwalia n'y croit plus. Il faut nous protéger l'une l'autre, Alaria, parce que personne ne le fera à notre place. Quand Symphe et Dwalia ont proposé cette mission, Capra et Coultrie ont répondu que nous avions déjà trouvé le fils inattendu, que c'était lui qui avait libéré Glasfeu et tué Ilistore ; ce que nous a raconté Bien-Aimé quand il est revenu à Clerres. Il a affirmé qu'un de ses Catalyseurs, le noble assassin, était le fils inattendu ; son peuple appelait Ilistore la

Femme pâle, et elle a été vaincue par le fils inattendu. Tout le monde le sait ! Trois des Quatre assurent que les rêves en rapport avec lui se sont réalisés et qu'il ne faut plus tenir compte de ces prophéties. Il n'y a que Symphe qui pense autrement – et Dwalia. »

Je retenais mon souffle : c'était de mon père qu'elles parlaient ! Pour avoir parcouru ses papiers, je savais que le Fou le tenait pour le fils inattendu, mais je n'avais jamais compris qu'il avait exaucé une prophétie dans un pays lointain. Je me rapprochai furtivement.

Reppin baissa encore la voix. « Symphe y a cru uniquement parce que Dwalia l'a noyée sous des références obscures selon lesquelles la victoire du fils inattendu serait absolue ; or, elle ne l'est pas du fait que Bien-Aimé est revenu et qu'il a été repris. N'oublions pas non plus que Dwalia a servi Ilistore pendant des années et qu'elle la vénérât ; elle affirmait toujours qu'à son retour Ilistore la porterait au pinacle. » Dans un souffle à peine audible, elle ajouta : « Je pense que Dwalia ne cherche que la vengeance. Songe à son attitude envers Bien-Aimé : elle le tient pour responsable de la mort d'Ilistore. Et tu sais chez qui nous avons enlevé Abeille ? FitzChevalerie. »

Alaria se redressa brusquement. « Non !

— Si : FitzChevalerie Loinvoyant. » Reppin saisit l'autre par l'épaule et la força à se recoucher. « Fais marcher ta mémoire ; tu te rappelles le nom que Bien-Aimé hurlait pendant qu'on lui broyait le pied ? C'était le nom de son vrai Catalyseur ; il nous l'avait caché en prétendant qu'il en avait eu beaucoup : un assassin, un jeune esclave à neuf doigts, un capitaine de vaisseau, une adolescente gâtée, un bâtard de la noblesse, mais c'était faux ; son seul véritable Catalyseur, c'était FitzChevalerie Loinvoyant. Quand je suis entrée chez lui avec Dwalia, dans une pièce remplie de manuscrits, elle s'est arrêtée pour regarder quelque chose avec un sourire aux lèvres ; j'ai alors remarqué une sculpture sur le manteau de la cheminée, et un des visages représentés était celui de Bien-Aimé ! Tel qu'il était avant qu'on l'interroge. » Elle se pelotonna sous les couvertures. « Elle a voulu la prendre, mais les

hommes d'Ellik sont arrivés et se sont mis à renverser les bibliothèques et à tout jeter par terre ; ils se sont emparés d'une épée fixée au mur, et du coup nous sommes parties. Voilà donc qui est Abeille : la fille d'un Catalyseur.

— Mais il paraît que la propriété appartenait à un certain Blaireau, Tom Blaireau, et Abeille a dit que c'était le nom de son père.

— Et alors ? Ça t'étonne que cette petite garce pleine de dents sache mentir ?

— Mais c'est une Blanche elle aussi ? »

Alaria parlait très bas, et je dus tendre l'oreille pour entendre la réponse de Reppin.

« Oui ; et, à ton avis, comment cela a-t-il pu se produire ? » Elle s'exprimait d'un ton d'outrage triomphant, comme si mon existence même était honteuse.

« Vindeliar nous écoute », fit Alaria d'un ton d'avertissement. Elle changea de position et tira davantage le manteau sur elle. « Tout ça m'est bien égal ; je veux seulement rentrer à la maison, à Clerres, dormir dans un lit et trouver le petit déjeuner prêt à mon réveil. Comme je regrette qu'on m'ait choisie pour cette mission !

— Et moi j'ai horriblement mal à la main. Comme j'aimerais tuer cette morveuse !

— Ne dites pas ça ! lança Vindeliar.

— Et toi, tu ne devrais rien dire du tout. Tout ça, c'est ta faute ! répliqua Reppin d'un ton venimeux.

— Sale cafard », renchérit Alaria, et tous se turent.

Ce ne fut pas la seule fois où elles s'entretenaient ainsi la nuit, mais la plupart du temps je ne compris guère leurs propos. Reppin se plaignait de sa morsure, elles discutaient de la politique de Clerres en mentionnant des noms que je ne connaissais pas et en évoquant des questions qui ne me disaient rien ; elles se promettaient de rapporter, à leur retour, tout ce qu'elles avaient souffert et convenaient que Dwalia serait sanctionnée. À deux reprises, elles évoquèrent des rêves à propos d'un « Destructeur », dont Alaria affirmait qu'il viendrait accompagné de cris, d'exhalaisons pestilentielles et de

mort ; dans l'un des songes, un gland déposé dans une maison se transformait soudain en un arbre de flammes et d'épées, et je me souvins alors de mon propre rêve où figurait une marionnette avec une tête en forme de gland, et je me demandai s'il y avait un rapport entre les deux. Toutefois, j'avais aussi vu une noix qui flottait dans une rivière. Décidément, mes rêves n'étaient pas clairs, pas plus que ceux de Reppin qui s'était seulement retrouvée dans les ténèbres pendant qu'une voix annonçait : « Voici le Destructeur que vous avez créé. »

Je glanais tous les renseignements possibles de leurs murmures. Certains personnages importants n'étaient pas d'accord pour autoriser Dwalia à entreprendre sa mission ; elle avait insisté et ils avaient fini par accepter, mais uniquement parce que Bien-Aimé s'était échappé. D'après les écrits de mon père, « Bien-Aimé » était aussi « le Fou » et « sire Doré ». « Les Quatre » avaient prévenu Dwalia de ce qui l'attendait si elle revenait bredouille ; elle avait promis de leur livrer le fils inattendu, mais elle n'avait que moi.

Vindeliar était exclu de leurs discussions, mais il mourait tant d'envie d'attirer leur attention qu'il en perdait tout amour-propre. Une nuit, alors qu'elles murmuraient sous leurs fourrures, il les interrompit en déclarant d'un ton excité : « Moi aussi, j'ai fait un rêve.

— Sûrement pas ! répliqua Reppin.

— Si. » On eût dit un enfant rebelle. « J'ai rêvé qu'on apportait un petit colis dans une salle et que personne n'en voulait ; mais quelqu'un a fini par l'ouvrir, et des flammes, de la fumée et de grands bruits s'en sont échappés, et la salle s'est écroulée sur tout le monde.

— Ce n'est pas vrai ! explosa Reppin avec mépris. Tu n'es qu'un menteur ! Tu m'as entendue décrire ce rêve et tu ne fais que le répéter.

— Je ne t'ai pas entendue raconter ce rêve ! » Il était indigné.

D'une voix grondante, Alaria dit : « Tu ferais bien de ne pas le soumettre à Dwalia parce que je le lui ai déjà raconté ; elle saura que tu mens et elle te donnera des coups de bâton.

— Mais je l'ai fait, ce rêve, répondit-il d'un ton geignard. Parfois les Blancs font les mêmes rêves, tu le sais bien.

— Tu n'es pas un Blanc ; vous êtes nés mal fichus, ta sœur et toi. On aurait dû vous noyer. »

Je retins mon souffle en attendant de Vindeliar une explosion de rage, mais il se tut. La bise soufflait, et nous n'avions en commun que notre tristesse et des rêves.

Toute petite déjà je faisais des songes d'une parfaite clarté, et je savais instinctivement qu'ils étaient importants et qu'il fallait les partager ; chez moi, je les transcrivais dans mon journal. Depuis que les Serviteurs m'avaient enlevée, ils étaient devenus plus sombres et plus inquiétants ; je n'en avais parlé à personne et je ne les avais pas notés ; ils restaient coincés en moi comme un os en travers de ma gorge. À chaque nouveau rêve que je faisais, j'éprouvais un besoin de plus en plus pressant de les raconter ou de les écrire. Les images étaient déroutantes : une torche à la main, je me tenais à un carrefour sous un nid de guêpes ; une petite fille balafrée avait un nourrisson dans les bras, et Ortie lui souriait alors que toutes deux pleuraient ; un homme laissait brûler le gruau qu'il préparait, et des loups poussaient des hurlements d'inquiétude ; un gland était planté dans du gravier, et un arbre de feu en naissait ; la terre tremblait et, sous une pluie noire torrentielle, des dragons s'étouffaient et tombaient du ciel, les ailes déchirées. C'étaient des rêves ridicules et absurdes, mais j'éprouvais un besoin de les partager aussi puissant qu'une envie de vomir. Je posai l'index sur la pierre et fis semblant d'écrire et de dessiner ; la tension s'apaisa. Je levai la tête et regardai les étoiles lointaines ; pas de nuages : il allait faire très froid cette nuit. Je m'évertuai à resserrer mon châle sur mes épaules pour me réchauffer, mais en vain.

Un troisième jour passa, puis un quatrième. Dwalia allait et venait en marmonnant, ses documents entre les mains. Mes ecchymoses commençaient à s'effacer mais j'avais toujours mal partout ; mon œil avait désenflé, mais une de mes

molaires restait branlante, et l'entaille de ma pommette était quasiment refermée. Nul n'y prêtait attention.

« Ramenez-moi par la pierre ! dit Reppin le soir du quatrième jour. On pourra peut-être me sauver si nous retournons aux Six-Duchés ; sinon, je pourrais au moins mourir dans un lit au lieu de crever dans la boue.

— Quand on échoue, on crève dans la boue », répliqua Dwalia sans émotion.

L'autre poussa une exclamation accablée et s'allongea sur le flanc ; elle ramena ses genoux contre sa poitrine et serra son bras infecté. En cet instant, l'écœurement que m'inspirait Dwalia n'avait d'égal que la haine que je lui vouais.

La nuit tombait, et Alaria dit à mi-voix : « Nous ne pouvons pas rester ici. Où aller ? Pourquoi ne pas suivre cette vieille route ? Elle doit bien mener quelque part, à un bourg, peut-être, où nous pourrions nous restaurer et coucher au chaud. »

Dwalia, assise les mains tendues vers le feu, croisa soudain les bras sur sa poitrine et lui jeta un regard noir. « Tu poses des questions ? »

L'autre baissa le regard. « Je m'interrogeais, c'est tout. » Elle releva soudain la tête, défiante. « N'étions-nous pas là pour te conseiller, nous, les luriks ? Ne devons-nous pas t'aider à trouver le vrai Chemin et à prendre de bonnes décisions ? » Sa voix devint plus aiguë. « Coultrie et Capra s'opposaient à ton départ, et elles l'ont accepté uniquement parce que Bien-Aimé s'était enfui ! Nous devons le rattraper et le tuer ! Et, éventuellement, capturer le fils inattendu, si Bien-Aimé nous conduisait à lui. Mais tu as laissé le Loinvoyant emmener Bien-Aimé pour que nous puissions mettre sa demeure à sac. Tous ces morts ! Et maintenant nous sommes perdus dans les bois avec cette gamine que tu as enlevée pour rien ! Fait-elle des rêves ? Non ! À quoi nous sert-elle ? Et pourquoi nous avoir menés ici, si c'est pour mourir ? Je commence à me demander si la rumeur n'était pas fondée, que Bien-Aimé ne s'était pas "échappé", mais avait été libéré par Symphe et toi ! »

Dwalia se dressa d'un bond et toisa Alaria. « Je suis une lingstra ! Tu n'es qu'un lurik jeune et stupide. Si tu tiens tant à t'interroger, demande-toi plutôt pourquoi le feu s'éteint. Va chercher du bois. »

L'autre hésita, comme prête à riposter, puis elle se leva avec raideur et s'enfonça à contrecœur dans la noirceur du sous-bois. Au cours des jours précédents, nous avons ramassé tout le bois qui se trouvait à proximité ; elle allait devoir s'éloigner davantage pour en dénicher. Reviendrait-elle ? À deux reprises, père Loup avait relevé une odeur faible mais fétide dans l'air. *Un ours*, m'avait-il averti, et j'avais eu peur.

Il ne veut pas s'approcher d'autant d'humains autour d'un feu, mais, s'il change d'avis, laisse les autres s'enfuir en hurlant : tu n'es pas capable de courir assez vite ; alors couche-toi, reste parfaitement immobile et ne fais pas de bruit. Il est possible qu'il pourchasse les autres.

Et sinon ?

Reste immobile et ne fais pas de bruit.

Je n'étais pas rassurée, et j'espérai qu'Alaria reviendrait avec une brassée de bois.

« Toi, dit soudain Dwalia, accompagne-la.

— Mais vous m'avez déjà attaché les pieds pour la nuit, rétorquai-je, et les mains aussi. » J'avais pris un ton boudeur. Si elle me détachait pour aller chercher du bois, j'étais quasiment certaine de pouvoir prendre la poudre d'escampette à la faveur de l'obscurité.

« Pas toi. Pas question que tu t'enfuis dans le noir et que tu meures dans la forêt. Reppin, vas-y. »

L'intéressée eut l'air ahuri. « Mais je peux à peine bouger mon bras ! Je ne peux pas y aller. »

Dwalia la regarda un moment sans rien dire, et je crus qu'elle allait lui commander d'obéir. Mais elle fit seulement une moue méprisante. « Tu es un poids mort, déclara-t-elle d'un ton glacial, puis elle ajouta : Vindelïar, va chercher du bois. »

Le jeune garçon se leva lentement ; il avait les yeux baissés mais je perçus sa rancœur dans la ligne de ses épaules quand il s'éloigna à la suite d'Alaria.

Dwalia reprit son activité habituelle depuis quelques soirs, étudier le petit manuscrit et la feuille de papier déchirée. Plus tôt, elle avait passé des heures à faire le tour des monolithes à la périphérie de la place en regardant tour à tour le parchemin et les runes. J'avais vu certaines de ces marques dans les papiers de mon père ; comptait-elle effectuer un nouveau trajet par les piliers d'Art ? Elle avait aussi exploré brièvement la route dans les deux directions, et en était revenue à chaque fois en secouant la tête et de mauvaise humeur. J'ignorais ce que je redoutais le plus : qu'elle nous entraînat dans la pierre d'Art ou nous laissât mourir de faim ici même.

De l'autre côté de la place, Kerf se trémoussait en tapant des pieds ; si je m'y laissais aller, je pouvais entendre la musique et voir les Anciens qui dansaient autour de lui. Alaria revint avec quelques branches prélevées sur des arbres et gelées à cœur ; elles brûleraient peut-être mais ne dégageraient guère de chaleur. Vindeliar la suivait avec dans les bras un morceau de souche pourrie qui comprenait plus de mousse que de bois. Kerf les accompagnait sans cesser d'exécuter sa bourrée. « Écarte-toi ! » lui cria Alaria, mais il se contenta de sourire joyeusement en retournant aux réjouissances insubstantielles des Anciens.

Je n'aimais pas bivouaquer dans l'espace ouvert de la place du marché, mais Dwalia jugeait « sale » le sol de la forêt ; pour ma part, je préférais mille fois la « saleté » aux dalles noires et lisses qui chuchotaient sans cesse à mes oreilles. Réveillée, j'étais capable de maintenir mes murailles dressées, même s'il m'en coûtait un effort usant, mais la nuit, quand l'épuisement me submergeait, j'étais vulnérable à ces voix captives ; leur marché s'avivait de viandes fumantes au-dessus de feux odorants, de jongleurs qui lançaient des pierres scintillantes, et d'une jeune chanteuse au teint clair qui semblait me voir. « Sois forte, sois forte, va où ton destin te porte ! » scandait-elle, mais ces mots m'effrayaient plus qu'ils ne me rassuraient ; dans ses yeux, je lisais la conviction que j'accomplirais un acte terrible et prodigieux – un acte dont j'étais seule capable ? Le Chalcédien s'assit brusquement à côté de

moi, et je sursautai : mes murs mentaux étaient si compacts que je ne l'avais pas senti approcher. *Danger!* m'avertit père Loup. Kerf croisa les jambes et m'adressa un grand sourire. « Quelle belle soirée pour la fête, me dit-il. As-tu essayé la chèvre fumée ? Elle est excellente ! » Du doigt, il indiqua la forêt obscure de l'autre côté de la place. « C'est le vendeur à l'auvent violet qui la prépare. »

La démençe faisait de lui un joyeux compagnon, et sa réflexion fit gronder de faim mon estomac. « Oui, excellent », répétais-je tout bas, et je détournai le regard, croyant qu'abonder dans son sens permettrait de clore la conversation.

Il acquiesça gravement de la tête et se rapprocha un peu du feu à croupetons en tendant ses mains crasseuses vers les flammes. Même fou, il manifestait plus de jugeote que Reppin : avec un bout de tissu arraché à sa chemise, il avait bandé le doigt que j'avais mordu. Il ouvrit la besace de cuir épais à sa ceinture et la fouilla. « Tiens », fit-il, et il brandit brusquement un objet allongé ; je levai mes mains entravées pour me protéger, et il le plaça entre mes doigts. Une odeur carnée frappa mes narines : de la viande séchée. La faim dévorante qui m'envahit et le flot de salive dans ma bouche me stupéfièrent ; les mains tremblantes, je portai le bâton de viande à mes lèvres. Il était sec et si dur que je ne pus le trancher ; je le mastiquai, le suçai et tâchai d'en couper un bout, la respiration lourde.

« Je sais ce que tu as fait. »

Je crispai le poing sur la viande de crainte qu'il ne me la reprît, et je gardai le silence. Dwalia avait levé les yeux de ses papiers et nous regardait, les sourcils froncés ; je savais qu'elle ne chercherait pas à m'arracher mon bien, par peur de mes dents.

Kerf me tapota l'épaule. « Tu as essayé de me sauver. Si je t'avais lâchée quand tu m'as mordu, je serais resté là-bas avec la belle Évite. Je comprends maintenant : tu voulais m'empêcher de partir pour que je la protège et que je la conquière. »

Je continuai de mâcher pour me remplir le ventre autant que possible avant qu'on pût me voler ma nourriture, et je ne

hochai la tête à ses propos qu'au bout d'un moment. Il pouvait bien imaginer ce qu'il voulait s'il me donnait à manger en échange.

Il soupira, les yeux perdus dans la nuit. « Je crois que nous sommes au royaume de la mort ; ce n'est pas du tout comme je m'y attendais. Je sens le froid et la douleur, mais j'entends de la musique et je vois de la beauté. Je ne sais pas si c'est une punition ou une récompense ; je ne sais pas pourquoi je suis encore au milieu de ces gens au lieu d'être jugé par mes ancêtres. » Il jeta un regard morose à Dwalia. « Ces gens sont plus noirs que la mort ; c'est peut-être pour ça que nous sommes coincés ici, dans le gosier de la mort. »

J'opinai à nouveau du chef. J'avais réussi à arracher un petit morceau de viande, et je le broyais entre mes dents ; jamais je n'avais été aussi impatiente d'avaler.

Il se pencha pour chercher quelque chose à son côté opposé à moi ; quand il se retourna, il tenait un poignard brillant à la main. Précipitamment, je tentai de m'écarter, mais il saisit mes pieds entravés et les tira à lui. L'arme était aiguisée ; elle trancha le tissu torsadé comme s'il n'existait pas, et mes chevilles furent soudain libres. D'une ruade, je me dégageai de sa poigne. Il tendit la main. « Tes poignets, maintenant », dit-il.

Devais-je lui faire confiance ? Le poignard pouvait m'enlever un doigt aussi facilement que couper mes liens. Je fourrai le bâton de viande dans ma bouche et le serrai entre mes dents, puis j'offris mes mains à Kerf.

« C'est serré ! Ça fait mal ? »

Ne réponds pas.

Je regardai l'homme sans rien dire.

« Tes poignets sont enflés, c'est pour ça. » Il glissa délicatement la lame entre mes mains. Le métal était glacé.

« Mais que fais-tu ? Arrête ! » Dwalia s'exprimait d'un ton indigné.

C'est à peine si le Chalcédien lui accorda un regard. Il prit une de mes mains pour m'empêcher de bouger et entreprit de scier les lanières d'étoffe.

La réaction de Dwalia m'étonna. Elle s'apprêtait à ajouter un gros bout de bois dans le feu, mais, au lieu de cela, elle fit deux pas et frappa Kerf à l'arrière de la tête. Il s'affaissa sans lâcher son poignard. Je déchirai le dernier lambeau de tissu, me dressai d'un bond, et, les pieds fourmillants, je parvins à parcourir une courte distance en courant avant qu'elle ne m'étranglât en me saisissant par le col. Les deux premiers coups de gourdin tombèrent sur mon épaule et mon flanc droits.

Je me tordis sans me soucier du col qui m'écrasait la gorge, et je lui décochai des coups de pied aux tibias puis aux genoux en y mettant toute mon énergie. Elle hurla de douleur mais, loin de me lâcher, elle me frappa à la tête ; mon oreille meurtrie se mit à tinter et je sentis un goût de sang dans ma bouche, mais la souffrance m'inquiétait moins que ma vision qui se réduisait. Je pivotai pour lui échapper, mais cela lui permit de me cogner l'autre côté du crâne. J'eus vaguement conscience qu'elle criait à ses compagnons de m'immobiliser, mais nul ne se précipita pour lui obéir ; Vindeliar gémissait : « Non, non, non ! » d'une voix de plus en plus aiguë, et je lui en voulus de se plaindre sans rien faire pour moi. Je projetai ma douleur sur lui.

Dwalia me frappa de nouveau sur l'oreille ; mes genoux fléchirent, et je me retrouvai suspendue par le col, mais elle n'avait pas la force de soutenir mon poids ; elle s'effondra sur moi, et la souffrance explosa dans mon épaule.

Une vague d'émotion m'envahit ; c'était comme quand Ortie et mon père fondaient leur esprit, ou comme quand celui de mon père débordait de pensées qu'il omettait de contenir. *Ne lui fais pas de mal ! Ne lui fais pas de mal !*

Dwalia me lâcha et s'écarta de moi avec un drôle de bruit de gorge. Sans chercher à bouger, je respirai profondément pour réinjecter de l'air dans mon organisme. J'avais perdu le bâton de viande séchée, et ma bouche était pleine de sang ; je tournai la tête de côté pour le laisser s'écouler.

Ne meurs pas ! Par pitié, ne meurs pas, ne me laisse pas seul !
La peur de Vindeliar murmurait en moi. Ah, c'était donc ça !

Lorsque j'avais projeté ma douleur sur lui, j'avais ouvert une voie d'accès à ses pensées. C'était dangereux, et, de toute la volonté que je pus rassembler, je lui fermai mon esprit. Des larmes me piquèrent les yeux, des larmes de rage ; le mollet de Dwalia se trouvait à portée de mes dents : pouvais-je lui en arracher un morceau ?

Non, petite louve, elle tient encore son gourdin. Éloigne-toi discrètement ; celle-ci, ne l'attaque que si tu es sûre de la tuer.

J'essayai de m'écarter en rampant, mais mon bras ne m'obéissait pas et restait inerte. Il était cassé. Je battis des paupières sous l'effet de la souffrance, et des points noirs dansèrent devant mes yeux. Dwalia se mit à quatre pattes, puis elle se releva avec un grognement d'effort et s'en alla sans me regarder. Elle contourna le feu, s'assit à nouveau sur le paquetage et reprit son étude de sa feuille de papier fatiguée et du petit manuscrit trouvé dans l'os. Lentement, elle les tourna, puis elle se pencha soudain sur eux, les posa côte à côte sur ses genoux et les scruta tour à tour.

Le Chalcédien se redressa peu à peu, puis il se tâta l'arrière du crâne, examina sa main et frotta ses doigts humides les uns contre les autres. Il me regarda m'asseoir et secoua la tête en voyant mon bras ballant. « Il est cassé », fis-je tout bas ; je mourais d'envie que quelqu'un s'intéressât à mon calvaire.

« Plus noir que la mort », murmura-t-il. Il tendit la main, posa les doigts sur mon épaule et appuya. Je m'écartai vivement avec un glapissement de douleur. « Il n'est pas cassé, dit-il, mais je ne connais pas le mot. » Il serra le poing et l'enferma dans son autre main, puis il le retira. « Sorti », reprit-il. Il se pencha de nouveau vers moi, et je reculai, mais il indiqua seulement mon épaule. « Sortie.

— Je ne peux pas remuer le bras. » L'affolement me gagnait et j'avais du mal à respirer.

« Allonge-toi, ne bouge pas, détends-toi. Quelquefois, ça se remet tout seul. » Il jeta un regard à Dwalia. « C'est une guêpe », dit-il. Je le regardai sans comprendre, et il sourit. « Un proverbe chalcédien : si l'abeille pique, elle meurt ; elle paie le prix pour te faire mal. Une guêpe peut piquer, piquer

et encore piquer ; elle ne paie rien pour la douleur qu'elle donne. » Il haussa les épaules. « Alors elle pique. Elle ne sait rien faire d'autre. »

Dwalia se leva brusquement. « Je sais où nous sommes maintenant ! » Elle regarda le petit manuscrit qu'elle tenait. « Les runes concordent ! Ça n'a aucun sens, mais ça doit être vrai ! » Ses yeux se perdirent au loin, puis ils se plissèrent, et son expression changea comme sous l'effet d'une révélation. « Il nous a menti. Il m'a menti, à MOI ! » cria-t-elle. Je la trouvais effrayante en colère, mais elle était bien pire indignée. « Prilkop m'a menti ! Il parlait d'une place de marché sur une route fréquentée. Il a utilisé un subterfuge pour me pousser à venir ici. Il m'a trompée ! » Elle rugit ces derniers mots, les traits raidis par la fureur. « Prilkop ! » Des postillons jaillirent. « Toujours condescendant, toujours d'un calme supérieur ! Et Bien-Aimé, toujours muet, et puis qui parle et qui parle ! Pour dire des mensonges ! Eh bien, je l'ai fait hurler. Je leur ai arraché la vérité à tous les deux !

— Apparemment pas », fit Alaria dans un souffle, les yeux baissés. Je pense que nul ne l'entendit à part moi.

Mais Reppin tourna brusquement la tête comme si elle l'avait ouïe et elle tâcha de se redresser. « Tu as cru arracher la vérité de sa chair, mais il était plus fort que toi, on dirait ; plus malin en tout cas. Prilkop t'a manipulée, et nous nous retrouvons ici, au milieu de la forêt, le ventre vide, et nous allons mourir ! » Sa voix se brisa.

Dwalia la regarda sans répondre, le regard dur, puis elle fit une boule de la carte jaune entre ses mains, se leva et la fourra dans le paquetage qui lui servait de coussin ; elle roula ensuite le petit manuscrit et le glissa dans son étui, qu'elle brandit sous le nez de la femme. « Pas tous, Reppin ; nous n'allons pas tous mourir ici. » Elle eut un sourire empreint de fierté. « J'ai déchiffré les papiers ; Prilkop m'a menti, mais on ne défie pas le vrai Chemin ! » Elle fouilla dans son sac et en tira une bourse ; elle défit le lien qui la fermait et en sortit un gant délicat. Au fond de moi, père Loup se mit à gronder, et j'observai l'objet avec un sentiment de malaise que je ne

m'expliquais pas. Dwalia enfila le gant lentement et avec soin, en enfonçant chaque doigt jusqu'au bout ; elle s'en était déjà servie quand elle nous avait entraînés dans le pilier d'Art. « Prenez les paquetages et la prisonnière, et suivez-moi », dit-elle en se levant.

La prisonnière. Mon nouveau titre dégouлина sur moi comme une eau grasse. Dwalia ne se retourna pas pour voir si on lui obéissait ; chargée de sa seule supériorité, elle se dirigea à grands pas vers un des piliers et étudia les marques qu'il portait. « Où mène-t-il ? demanda Alaria, craintive.

— C'est moi que ça regarde. »

Le Chalcédien avait suivi Dwalia ; il était le seul. Je m'écartai légèrement du feu ; mes mains et mes chevilles étaient libres, et le fourmillement de l'ankylose qui se dissipait contrastait avec la souffrance affreuse de mon épaule. Étais-je en état de tenir debout et de courir ? Prenant appui sur mon bras valide, je déplaçai mon corps perclus de douleurs vers l'obscurité ; si j'arrivais à m'éloigner discrètement du feu, peut-être pourrais-je m'échapper en rampant.

Reppin s'était redressée en chancelant et s'évertuait à ramasser mon manteau d'une seule main. « Je ne sais pas si je peux porter un sac », dit-elle ; nul ne répondit.

Sans prêter attention au regard noir de Dwalia, le Chalcédien s'arrêta près d'elle pour contempler la pierre ; il tendit la main et suivit du doigt les runes. « Je connais celle-ci, dit-il avec un sourire étrange. J'étais agenouillé à côté et je n'avais rien d'autre à regarder. J'avais six ans ; nous veillions mon grand-père qui gisait dans la salle des Portes Renversées, dans la forteresse du duc de Chalcède. C'était un honneur que sa dépouille soit exposée là ; le lendemain, on l'a brûlée sur un bûcher près du port. »

Dwalia haussa les sourcils et sourit. « C'était en Chalcède, n'est-ce pas ? »

Il acquiesça de la tête. « À une demi-journée de cheval de la propriété de ma famille. On raconte que la citadelle du duc est bâtie sur le site d'une ancienne bataille ; il y avait quatre piliers comme celui-ci, qu'on a enfoncés dans la terre pour

qu'ils affleurent le dallage de la salle ; on dit que ça porte chance si on arrive à en casser un éclat pour l'utiliser comme talisman. J'ai essayé, mais la pierre est dure comme du fer. »

Elle sourit plus largement. « C'est bien ce que je pensais ! Nous sommes toujours sur le vrai Chemin, mes luriks ; j'en suis certaine, car la fortune nous favorise. » Elle tapota le petit étui sur sa paume. « Le destin m'a déposé une carte entre les mains ; le tracé est bizarre et les notations en une langue inconnue, mais je l'ai déchiffrée. Je sais où nous sommes, et je sais que ce pilier-ci peut nous transporter en Chalcède. Kerf nous conduira dans son domaine familial et nous présentera comme des amis ; ses parents nous fourniront des vivres pour le trajet de retour. » Elle se tourna vers Vindeliar. « N'est-ce pas ? »

Le Chalcédien avait l'air abasourdi. Vindeliar, un sac en bandoulière et un autre à la main, paraissait las et hésitant ; la lueur du feu qui dansait sur ses traits faisait de lui un instant un adorant et l'instant suivant un chien battu.

« Mes parents vous aideront ? demanda Kerf, sidéré.

— Tu te porteras garant pour nous », répondit Dwalia. Je m'écartai encore un peu du feu, mais j'avais peine à supporter la douleur de mon épaule ; je soutenais mon bras blessé de ma main valide en me demandant si ma souffrance s'aggraverait si je me relevais et tentais de m'enfuir en courant.

« Je n'arrive pas à soulever mon manteau, dit Reppin sans s'adresser à personne.

— Non. » Kerf secoua la tête. « Je ne peux pas intercéder pour vous ; je ne peux même pas intercéder pour moi-même : ils voudront savoir comment j'ai pu survivre alors que tant de mes camarades manquent à l'appel. Ils croiront que j'ai fui le combat et que j'ai laissé mes frères de guerre mourir ; ils me mépriseront. »

Dwalia conserva son sourire, posa sa main nue sur son bras et lança un regard de côté à Vindeliar. « Je suis sûre qu'ils nous accueilleront à bras ouverts quand tu nous présenteras ; ils n'auront que fierté pour toi. »

Sans les quitter des yeux, je m'enfonçais petit à petit dans l'obscurité. La douleur de mon épaule me donnait envie de vomir. Je vis les traits de Vindeliar s'amollir tandis que son esprit l'emmenait ailleurs, et je sentis la véhémence avec laquelle il imposait ses pensées à Kerf, comme l'écho lointain d'un hurlement. Le Chalcédien qui regardait Dwalia, les sourcils froncés, se détendit. Reppin avait renoncé à ramasser mon manteau ; les mains vides et le pas chancelant, elle alla rejoindre les autres. Là, elle eut un sourire entendu et hocha la tête à part elle alors que Vindeliar opérait sa magie, mais nul n'y fit attention. Je pliai les genoux et continuai de ramper.

« Mes parents seront sûrement ravis de vous recevoir ; tout ce que nous possédons sera mis à votre disposition, dit Kerf à Dwalia avec un sourire empreint de conviction.

— Alaria, amène-la ici ! » Les yeux de Dwalia étaient fixés, non sur moi, mais derrière moi. Je tournai la tête : l'affreuse joie que je lus sur le visage d'Alaria me glaça le sang. Pendant tout le temps où je surveillais Dwalia et m'efforçais de m'éloigner de l'éclat du feu, elle était derrière moi. C'était maintenant ou jamais ; je pris appui sur ma main valide, réussis à me redresser, et, mon bras blessé serré contre le ventre, je m'enfuis.

Au bout de trois foulées, Alaria me rattrapa ; elle me saisit par les cheveux et me décocha un coup de pied dans les jambes comme si elle attendait cet instant depuis toujours. Je poussai un cri perçant. Elle me secoua la tête comme un renard secoue un lapin, puis elle me rejeta de côté. J'atterris sur mon épaule démise, et des éclairs noirs et rouges jaillirent devant mes yeux ; je n'arrivais plus à respirer, je n'arrivais plus à rien faire quand elle crocha le dos de mon chemisier et me releva à demi. « En marche ! me cria-t-elle. Ou tu tâteras encore de ma botte ! »

Obéir était pénible, mais désobéir était impossible : elle était plus grande et plus forte que moi, et elle n'avait pas été rouée de coups peu de temps auparavant. Le poing crispé sur mon corsage, elle me souleva de terre. Nous nous dirigeons

vers Dwalia, et je m'évertuais à maintenir mon équilibre sur la pointe des pieds, quand je me rendis compte que je ne sentais plus qu'un élancement rouge terne dans l'épaule et que je pouvais à nouveau bouger le bras. C'était toujours cela de gagné.

Près des piliers, Dwalia organisait son cortège de canetons à sa convenance. « Je vais passer la première, déclara-t-elle comme si un autre avait pu prendre sa place. Je tiendrai la main de Vindeliar, et lui celle de Kerf. » Elle adressa un chaleureux sourire au Chalcédien, et je compris : c'étaient les deux personnes les plus importantes pour sa survie ; elle voulait être sûre que son magicien et le guerrier doté d'un point de chute en Chalcède arriveraient avec elle. « Ensuite, ce sera le tour de la morveuse ; Kerf, tiens-la bien – pas par la main : n'oublie pas qu'elle mord ; par le cou. C'est ça. Alaria, tu fermeras la marche ; attrape Abeille par le haut du bras et ne la lâche pas. »

La femme ne se fit pas prier, et, maigre soulagement, c'est mon bras valide qu'elle saisit. Kerf, lui, m'empoigna par la nuque sans plus aucune trace de bienveillance : il était redevenu le pantin de Vindeliar.

« Une seconde ! Je suis la dernière ? » s'exclama Reppin.

Dwalia lui jeta un regard glacé. « Tu n'es pas la dernière : tu es inutile. Tu as refusé d'aller chercher du bois pour le feu ; tu as décidé de ne servir à rien. Alaria, va chercher ce manteau ; il vaut peut-être de l'argent en Chalcède. Et aussi le sac de Reppin. »

La femme aux traits tirés écarquilla les yeux pendant qu'Alaria me lâchait pour obéir aux ordres avec empressement ; souhaitait-elle montrer son utilité ? Elle revint promptement, le sac de Reppin sur l'épaule et l'épais manteau, naguère blanc et à moi, jeté sur le bras. Elle m'empoigna brutalement d'une prise qui me pinça le biceps.

« Tu ne peux pas me laisser ici. J'ai besoin de mes affaires ! Ne m'abandonne pas ! » Le visage de Reppin apparaissait cadavérique à la lumière du feu. Son poignet blessé contre sa poitrine, elle tendait la main pour essayer de saisir celle

d'Alaria ; celle-ci se détourna et serra mon manteau contre elle. Ses doigts se crispèrent sur mon bras ; tâchait-elle de s'endurcir face à l'abandon de Reppin ou bien en était-elle soulagée ? Peut-être se réjouissait-elle seulement de n'être pas la victime. Je voyais à présent comment Dwalia maintenait son autorité : en se montrant cruelle avec l'un, elle permettait aux autres de respirer un peu plus librement pendant un temps. Entre luriks, il n'existait nulle loyauté, mais seulement la peur du despote et le désir de ce qu'il pouvait leur accorder.

« Pitié ! » hurla Reppin dans la nuit.

Vindeliar poussa un petit gémissement ; l'espace d'un instant, sa concentration l'abandonna, et la poigne de Kerf se desserra sur ma nuque.

« Elle ne nous sert à rien, fit Dwalia d'une voix grondante. Elle est en train de mourir, elle n'arrête pas de se plaindre et c'est une bouche inutile alors qu'il ne nous reste plus guère de vivres. Ne discute pas mes décisions, Vindeliar ; rappelle-toi ce qui nous est arrivé la dernière fois que tu as désobéi à mes instructions ; rappelle-toi tous ceux qui sont morts par ta faute ! Écoute-moi et reste concentré, ou je t'abandonne toi aussi ! »

La main de Kerf se crispa de nouveau sur mon cou, et les doigts d'Alaria écrasèrent la chair de mon bras contre l'os.

Je mesurai soudain l'ampleur de la menace. « Il ne faut pas faire ça ! Il faut suivre la route. Elle doit bien mener quelque part ! Les pierres dressées sont dangereuses ; nous risquons de ne pas en ressortir ou bien d'en émerger aussi dérangés que Kerf ! »

Mes cris demeurèrent lettre morte. Dwalia plaqua sa main gantée sur le glyphe du pilier, qui parut l'aspirer comme du miel tiède absorbe un morceau de gingembre. La lueur de notre feu abandonné la montra se glissant dans la pierre ; Vindeliar la suivit, haletant de terreur à mesure que sa main, son poignet puis son coude s'enfonçaient. Il disparut avec un dernier geignement de peur.

« Nous nageons avec les morts ! s'écria Kerf avec un large sourire de dément. En route pour le palais en ruine d'un duc

défun ! » Il sembla pénétrer dans le pilier plus lentement que Vindeliar, comme si la pierre lui résistait. Je freinai des quatre pieds, mais sa poigne ne se desserra pas alors que le reste de sa personne s'était engloutie dans le monolithe ; pendant qu'il m'entraînait à sa suite, je levai les yeux, et ce que je vis me coupa le souffle d'épouvante ; la marque ajoutée n'était pas récente ni aussi profonde que la rune originale, mais sa signification était indiscutable : on avait tracé un trait en travers du glyphe comme pour interdire ou déconseiller l'usage de cette face de la pierre. « Papa ! criai-je, exclamation désespérée que nul n'entendit. Papa ! Au secours ! » Puis ma joue toucha la surface glacée, et je fus aspirée dans une obscurité de poix.

CHALCÈDE

Grâce à l'étude de nombreux manuscrits antiques, y compris de traductions que nous avons effectuées, je suis convaincu que les Anciens de nos mythes et légendes ont bel et bien existé et qu'ils ont occupé un vaste territoire pendant d'innombrables générations avant que leurs cités et leur culture n'entrent en décadence, bien avant la fondation du château de Castelcerf. Les informations supplémentaires trouvées dans une bibliothèque de ce que nous désignons sous le nom de « cubes d'Art » n'ont fait que nous conforter dans cette opinion.

Pourquoi les Anciens, peuple profondément sage et doué d'une puissante magie, ont-ils décliné puis disparu de notre monde ? Peut-on rattacher leur déchéance à l'extinction des dragons, autre phénomène inexplicable ? Et, maintenant que les deux races, avec encore une incertitude pour les Anciens, ont fait leur retour dans le monde, quelle influence cela aura-t-il sur l'humanité ?

Et qu'en est-il des légendes sur une alliance scellée jadis entre Loinvoyant et Anciens, celle-là même que le roi Vérité tentait de renouer lors de son expédition dans le désert des Pluies ? Étaient-ce des Anciens en chair et en os qu'il avait rencontrés ou bien

leur souvenir préservé dans la pierre ? Autant de questions auxquelles nous trouverons peut-être réponse si nous continuons à interroger les cubes de mémoire.

La disparition des Anciens, Umbre Tombétoile

Ma mère faisait ainsi quand elle voulait me déplacer.

Une vague réminiscence : une tanière, une mère qui me portait, crochée par la peau du cou. Cette pensée ne m'appartenait pas, mais c'était une pensée, et la première que j'avais. Quelqu'un me tenait par les cheveux, la peau et le col de mon chemisier, qui me suffoquait. On me traîna hors d'un bourbier et une voix protesta : « Il n'y a pas la place ! Abandonnez-la ! Il n'y a pas la place. »

Les ténèbres étaient totales. Je sentais de l'air effleurer mon visage. Je battis des paupières pour m'assurer que j'avais les yeux ouverts. Je ne voyais nulle étoile, nulle torche lointaine, rien ; rien que l'obscurité – et quelque chose d'épais qui essayait de m'aspirer.

Je me sentis brusquement rassurée par la poigne qui m'étranglait. Terrifiée, j'agrippai la chemise de Kerf et grimpai sur lui ; il était allongé sur le flanc. Je levai la tête et me cognai le crâne ; pis, quelqu'un m'avait saisi le bras et s'en servait comme prise pour me rejoindre. Le Chalcédien roula sur le dos, et je tombai pour me retrouver coincée entre lui et un mur de pierre ; j'étais à l'étroit, et je cherchai instinctivement à gagner un peu de place, mais il était trop lourd, et j'entendis Alaria réprimer un hoquet de peur, puis pousser de petits cris aigus tout en tâchant de grimper sur Kerf à son tour.

Les cris se muèrent en exclamations hachées : « Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! » Elle se débattait violemment.

« Tu me donnes des coups de pied ! protesta Vindeliar.

— Lâche-moi ! hurla Alaria.

— Je ne te touche pas ! Cesse de ruer dans tous les sens ! intervint Dwalia. Vindeliar, écarte-toi, tu m'écrases !

— Je ne peux pas, je suis coincé ! Il n'y a pas de place ! »
La terreur lui coupait le souffle.

Où étions-nous ? Que nous arrivait-il ?

Haletante, Dwalia s'efforça en vain de prendre un ton autoritaire : « Taisez-vous tous !

— J'ai envie de vomir. » Vindeliar fut pris d'un haut-le-cœur. « C'était horrible ; ils essayaient tous de m'attraper. Je veux rentrer à la maison. Je ne peux pas continuer, ça me dégoûte. Il faut que je rentre à la maison. » Les mots jaillissaient de sa bouche, incontrôlés comme ceux d'un petit enfant.

« Lâchez-moi ! criait Alaria d'une voix suraiguë.

— À l'aide ! Je m'enfonçe ! Par pitié, faites-moi de la place ! Je n'arrive pas à remonter ! » J'entendis Reppin, et je la sentis : son bras infecté empestait ; à force de s'agiter, elle avait dû rouvrir la plaie. « Mon bras... Je ne peux pas m'extraire. Hissez-moi ! Ne me laissez pas ici ! Ne me laissez pas avec eux ! »

Où étions-nous ?

Reste calme et tâche de comprendre ce qui se passe avant de former un plan d'action. Je sentis la pondération de père Loup infuser en moi ; je respirais comme un soufflet de forge, mais sa voix me parlait avec modération. *Tends l'oreille, touche, hume ; que peux-tu découvrir ?*

J'avais du mal à me contraindre au détachement au milieu de l'agitation et des halètements affolés. Alaria lança d'une voix suppliante : « Lâchez-moi ! Il n'y a pas de place ! Ne me tirez pas en arrière ! Ah ! »

Reppin, elle, ne criait pas ; elle poussait un long gémissement, soudain noyé par un bruit semblable à celui d'un gros rocher arraché à de la boue. Seule la respiration hachée d'Alaria tranchait le silence.

« Elle est retombée dans la pierre. » C'était une observation plus qu'une question de la part de Dwalia, et je me rappelai soudain qu'elle nous avait tous entraînés dans un pilier d'Art.

« J'ai été obligée ! J'ai dû la repousser. Il n'y a plus de place ! Tu avais dit de l'abandonner. Ce n'est pas ma faute ! » Alaria paraissait plus sur la défensive que contrite.

« Silence ! » Dwalia avait encore le souffle court. « C'est moi qui parle. Vindeliar, écarte-toi de moi !

— Pardon, mais je ne peux pas bouger. C'est Kerf qui m'a poussé sur toi en sortant du pilier ! Je suis bloqué sous une pierre ! » Il était au bord de la panique. « J'ai envie de vomir, et je n'y vois rien ! Suis-je aveugle ? Lingstra Dwalia, suis-je aveugle ?

— Non : il fait noir, imbécile ! Et ne t'avise pas de vomir sur moi. Et puis tu m'écrases ; écarte-toi ! » J'entendis des corps bouger avec peine.

Vindeliar dit d'une voix pleurarde : « Je n'ai pas la place de remuer ; moi aussi je suis écrasé.

— Si tu ne peux pas te rendre utile, reste immobile. Chalcédien ? » Elle respirait avec peine. Vindeliar était corpulent, et elle était prise sous lui. « Kerf ? »

Il eut un petit rire. C'était effrayant d'entendre ce son sortir de la vaste poitrine d'un homme dans l'obscurité.

« Arrête ! Dwalia, il me tripote ! » Alaria était à la fois outrée et terrifiée.

Kerf pouffa de nouveau, et je le sentis retirer son bras sur lequel je reposais. Il le leva, ce qui me donna un peu plus d'espace, et je supposai qu'il serrait Alaria contre lui. « Chouette ! fit-il d'une voix rauque, et il plaqua son bassin contre elle.

— Arrête ! » dit-elle, suppliante, mais il répondit d'un grondement suivi d'un petit gloussement. Son bras s'appuyait contre moi, et je sentis ses muscles se tendre lorsqu'il attira la femme contre lui ; son souffle devint plus profond, et il entama un mouvement rythmique qui me pressa contre le mur. Alaria se mit à pleurer.

« Ne fais pas attention à lui, lui ordonna Dwalia d'un ton froid.

— Il essaie de me violer ! glapit l'autre. Il...

— Il n'en a pas la place, alors ne fais pas attention à lui. Il ne peut pas baisser son pantalon, et le tien non plus ; dis-toi que c'est un roquet amoureux de ta jambe. » Percevais-je une satisfaction cruelle dans les propos de Dwalia ? Se

délectait-elle de l'humiliation d'Alaria ? « Nous sommes coincés ici, et tu pousses des cris d'orfraie parce qu'un homme te tripote ? Tu parles d'un danger ! »

Alaria partit d'une longue lamentation effrayée scandée par les coups de boutoir de Kerf.

« La gamine, Abeille, est-elle passée ? Est-elle vivante ? » demanda sèchement Dwalia.

Je gardai le silence. J'avais réussi à dégager mon bras blessé et, malgré les protestations de mon épaule, je tâtonnais pour déterminer les limites de notre prison ; de la pierre au sol, Kerf à ma gauche, un mur de pierre à ma droite. En levant la main, c'était encore de la roche que j'effleurais, taillée et lisse comme un dallage. Je poursuivis mon exploration de mes pieds nus : encore de la pierre. Même seule, je n'eusse pas pu tenir assise dans cet espace exigü. Où étions-nous ?

La cadence des va-et-vient du Chalcédien s'accélérait, tout comme sa respiration bouche ouverte.

« Alaria, tâte ce qui t'entoure ; la gamine est-elle passée ?

— Je... crois... Ah ! Je... la tenais... quand je suis... entrée. » La voix d'Alaria montait en défaillant. Le Chalcédien continuait à s'agiter. « C'est dégoûtant ! s'exclama-t-elle. Il me lèche la figure ! Il pue ! Arrête ! » Elle avait beau crier, l'homme commençait à pousser des grognements.

« Tu peux la toucher ? Elle est vivante ? » insista Dwalia.

Je m'immobilisai ; malgré les mouvements enthousiastes de Kerf, je sentis sa main se poser sur moi. Je retins mon souffle. Elle palpa mon visage puis ma poitrine.

« Elle est là. Elle ne bouge pas mais elle est chaude. Vindelïar, oblige-le à s'arrêter !

— Je ne peux pas, j'ai envie de vomir. J'ai trop envie de vomir.

— Vindelïar, tu ferais bien de ne pas oublier que c'est à moi que tu obéis, et à moi seule ! Tais-toi, Alaria !

— Ils étaient si nombreux là-bas ! gémit le garçon. Ils me tiraient dans tous les sens. Que j'ai envie de vomir !

— Eh bien, sois malade, mais en silence ! » répliqua Dwalia.

Alaria hoquetait d'horreur. Elle s'était tue, mais j'entendis ses sanglots étouffés puis le long grognement du Chalcédien quand il parvint à une sorte de jouissance. Elle voulut s'écarter de lui, mais je sentis les muscles de l'homme se tendre et je compris qu'il la retenait ; cela m'arrangeait : je ne tenais pas à ce qu'elle se vautrât sur moi.

« Tâchez de tâtonner autour de vous autant que possible, ordonna Dwalia. Quelqu'un trouve-t-il une issue à ce tombeau ? »

Le mot était mal choisi. « Tombeau, répéta Vindeliar avec un long gémissement de désespoir.

— Silence ! siffla-t-elle. Touchez le plafond ; y a-t-il une ouverture ? »

Je perçus les mouvements de mes voisins dans le noir, le bruissement des doigts sur la pierre, le raclement des bottes sur le sol. Je ne bougeai pas.

« Alors ? demanda Dwalia.

— Rien, répondit Alaria d'un ton lugubre ; de la pierre partout. Je peux à peine lever la tête. Tu as de la place, toi ? » Les muscles du Chalcédien s'étaient détendus, et, à sa respiration sonore, je jugeai qu'il s'était endormi. Dans certaines situations, la folie peut être une bénédiction.

« Tu crois que je laisserais Vindeliar m'écraser, sinon ? » répliqua Dwalia.

Il y eut un silence, puis Alaria déclara : « Tu devrais peut-être nous ramener à notre point de départ ?

— Malheureusement, quand le Chalcédien est arrivé, il m'a repoussée de côté avec Vindeliar sur moi, et maintenant il bloque le portail ; je ne peux pas y accéder de là où je suis.

— On est serrés comme harengs en caque », dit Vindeliar d'un ton accablé. Il ajouta d'une voix plus basse : « J'ai l'impression qu'on va tous mourir ici.

— Quoi ? s'exclama Alaria dans un glapissement. On va mourir ici ? On va crever de faim dans le noir ?

— En tout cas, on ne peut pas sortir, répondit Vindeliar, lugubre.

— Taisez-vous ! » fit Dwalia, mais il était trop tard : Alaria craqua et se mit à pleurer à chaudes larmes ; peu après, les sanglots étouffés de Vindeliar se firent entendre.

Mourir ici ? Qui partirait le premier ? Un cri monta dans ma poitrine.

C'est une pensée qui ne sert à rien, me réprimanda père Loup. *Reprends ton souffle sans bruit.*

Je sentis l'affolement m'envahir puis refluer, anéanti par son ton sévère.

Réfléchis à un moyen de t'échapper. Crois-tu que tu pourrais entrer seule dans la pierre ? Pourrais-tu passer la main sous le Chalcédien et ouvrir le passage qui nous ramènerait dans la forêt ?

Je n'en sais rien.

Essaie.

J'ai peur : et si je me retrouve prise dans la pierre ? Et si je me retrouve toute seule ?

Et si tu restes ici et que tu meures de faim ? Après que les autres seront devenus enragés, naturellement, et se seront entre-tués. Allons, essaie.

Je m'étais glissée à bas de Kerf et gisais sur le dos ; non sans effort, je me plaçai sur le flanc en roulant sur mon épaule meurtrie, puis ce furent le même bras et la même main que je tâchai d'insérer sous le poids combiné de l'homme et d'Alaria ; lentement, je faufilai ma main sous les reins du Chalcédien, là où son appui sur la pierre était le moindre, mais je poussai un petit gémissement de douleur, et les reniflements d'Alaria cessèrent aussitôt. « Qu'est-ce que c'est ? » cria-t-elle, et elle posa la main sur moi. Elle bouge ! Abeille ! Elle est vivante.

— Et je mords ! » lui rappelai-je, et elle retira vivement sa main.

Maintenant qu'on me savait réveillée, la discrétion n'était plus de mise. Je fourrai ma main le plus loin possible sous Kerf ; il s'agita légèrement en me coinçant le bras, puis il rota et se remit à ronfler. Avec une sensation de brûlure dans l'épaule, j'avançai encore la main sur la pierre sèche ; mes

halètements effrayés sonnaient bruyamment à mes oreilles, et je fermai la bouche pour respirer par le nez : c'était plus discret mais je n'en demeurais pas moins terrifiée. Et si je touchais la rune et qu'elle m'inspirât soudain ? Pouvait-elle m'entraîner malgré l'obstacle de Kerf ? Alaria et lui tomberaient-ils en même temps que moi, comme si j'avais ouvert une porte en dessous de nous ? Sous l'effet de la peur, ma vessie menaçait d'exploser ; je la bloquai ; je bloquai tout sauf l'énergie que je mettais à faire avancer ma main. Sous mes doigts, une petite indentation naquit sur la surface de la pierre ; je la parcourus délicatement : c'était la rune.

Sens-tu quelque chose ? Peux-tu faire quelque chose ?

À contrecœur, je plaçai mes doigts dans le glyphe et en suivis les contours. *Rien. Il ne se passe rien, père Loup.*

Très bien ; il faut trouver un autre moyen, dans ce cas. Il s'exprimait avec calme mais je perçus la peur qui bouillonnait sous ses mots.

Je retirai mon bras de sous le Chalcédien, et ce fut plus douloureux que l'insérer. Une fois libre, une brusque terreur m'assaillit : je n'avais d'espace nulle part, cernée d'un côté par le corps tiède de Kerf, par la roche immuable sous moi, par la pierre le long de moi ; je n'avais qu'une envie : me lever, m'étirer, respirer de l'air frais. *Ne te crispe pas, dit père Loup. Si tu te débats, tu ne fais que resserrer le collet. Tiens-toi tranquille et réfléchis. Réfléchis.*

Je m'y efforçai, mais le manque de place me gênait. Alaria avait recommencé à pleurer, et Kerf ronflait ; ses côtes pressaient sur moi à chacune de ses respirations. Ma tunique s'était entortillée autour de moi et m'immobilisait un bras ; j'avais trop chaud et j'avais soif. Je laissai échapper un petit gémissement, puis un cri monta en moi, bien décidé à jaillir.

Non, pas question. Ferme les yeux, louveteau, et sois avec moi. Nous sommes dans une forêt. Tu te rappelles les odeurs fraîches d'une forêt la nuit ? Ne bouge pas. Sois avec moi.

Père Loup m'entraîna dans ses souvenirs. Je me trouvais dans un bois ; l'aube approchait et nous étions au chaud dans une tanière. *Il est temps de dormir, dit-il. Dors.*

Je dus sombrer dans le sommeil ; à mon réveil, je m'accrochai au calme qu'il m'avait donné : il ne me restait rien d'autre. Toujours dans l'obscurité, je tâchai de déterminer combien de temps s'était écoulé par le comportement de mes codétenus. Kerf se réveilla alors qu'Alaria perdait toute maîtrise d'elle-même ; il la prit dans ses bras et se mit à chanter tout bas une mélodie, peut-être une berceuse chalcédienne. Elle finit par se calmer. Plus tard, Dwalia éclata d'une fureur impuissante quand Vindeliar urina sur elle. « Je me suis retenu autant que j'ai pu », geignit-il, et l'odeur me donna envie de me soulager aussi.

Dwalia lui adressa quelques mots d'une voix très basse mais aussi menaçante que le sifflement d'un serpent, et il recommença à sangloter.

Il se tut soudain, et je jugeai qu'il s'était endormi. Je n'entendais plus Alaria ; Kerf s'était lancé, non dans une autre berceuse, mais dans une sorte de chant de marche. Il s'interrompit brusquement. « Petite fille, Abeille, es-tu vivante ?

— Oui. » J'avais répondu parce qu'il avait cessé de chanter, à mon grand soulagement.

« Je ne comprends rien. Quand nous sommes entrés dans la pierre, j'étais sûr que nous étions morts ; mais, si nous ne sommes pas morts, ce n'est pas une bonne façon de mourir pour toi. Je crois que je peux tendre la main jusqu'à ton cou ; veux-tu que je t'étrangle ? Ça n'ira pas vite, mais plus que de mourir de faim. »

Quelle sollicitude ! « Non merci ; pas tout de suite.

— N'attends pas trop : je vais m'affaiblir ; et ça va vite devenir invivable ici, l'urine, les excréments, les gens qui deviennent fous.

— Non. » J'entendis un bruit. « Chut !

— Je sais que mes paroles sont tristes, mais je veux seulement t'avertir. Je suis peut-être assez fort pour te casser la nuque. Ce serait plus rapide.

— Non, pas tout de suite. » Pas tout de suite ? Mais qu'est-ce que je racontais ? Et puis, de nouveau, un bruit, très lointain. « Écoutez. Vous entendez ? »

Alaria s'agita près de moi. « Quoi donc ? fit-elle d'une voix tendue.

— Tu entends quelque chose ? me demanda sèchement Dwalia.

— Taisez-vous ! » tonnai-je du timbre furieux de mon père, et tous obéirent. Nous tendîmes l'oreille. Les bruits nous parvenaient faiblement, sabots de cheval claquant lentement sur du pavé, voix de femme chantant une brève mélodie.

« C'est une prière ? fit Alaria.

— Non, c'est une marchande. Elle chante "Du pain, tout frais du matin, du pain, tout chaud du four". » Kerf avait pris un ton nostalgique.

« À l'aide ! » Le cri éperdu d'Alaria fut si aigu que mes oreilles tintèrent. « Au secours, aidez-nous ! Nous sommes pris au piège ! »

Quand elle cessa enfin de s'époumoner par manque de souffle, mes tympan bourdonnaient. Je guettai l'appel de la marchande ou le bruit des sabots mais n'entendis rien. « Elle est partie, dit Vindeljar, accablé.

— Nous sommes dans une ville, déclara le Chalcédien. Il n'y a que là que des boulangers ambulants vendent leur pain dans la rue à l'aube. » Il s'interrompt puis reprit : « J'ai cru que nous étions morts ; j'ai cru que c'était pour ça que vous vouliez aller au palais en ruine du duc défunt : pour y mourir. Mais les boulangers chantent-ils encore quand ils sont morts ? Je ne pense pas. Quel besoin les morts ont-ils de pain frais ? » Seul le silence lui répondit. J'ignorais comment réagissaient les autres, mais ses propos me donnèrent à réfléchir. Un palais en ruine... Sous quelle épaisseur de gravats notre tombeau gisait-il ? Kerf poursuivait son raisonnement laborieux. « Donc nous ne sommes pas morts, mais ça ne tardera pas si nous ne nous échappons pas. Mais nous entendrons peut-être d'autres passants maintenant que la ville se réveille, et ils nous entendront peut-être si nous appelons au secours.

— Alors taisez-vous tous ! dit Dwalia. Taisez-vous et tendez l'oreille. Je vous indiquerai quand il faudra appeler à l'aide, et nous crierons tous ensemble. »

Nous tombâmes dans un silence suffoquant. De temps en temps nous parvenaient les bruits étouffés d'une ville : le son de la cloche d'un temple, le meuglement d'un bœuf ; une fois, il nous sembla entendre une femme appeler un enfant, et Dwalia nous ordonna de crier à l'unisson. Mais j'avais l'impression que les sons n'étaient jamais très proches, comme si nous nous trouvions sur une colline au-dessus de la cité plutôt que dans la ville elle-même. Au bout de quelque temps, Vindelïar vida de nouveau sa vessie, et Alaria aussi, je pense. L'odeur générale devenait pénible, mélange d'urine, de transpiration et de peur. Je tâchai de m'imaginer dans mon lit à Flétribois ; il faisait sombre dans la chambre ; mon père ne tarderait pas à passer me voir : il me croyait toujours endormie quand il jetait un regard chez moi le soir avant d'aller lui-même se coucher. Les yeux ouverts dans le noir, je me figurais entendre son pas dans le couloir. Je commençais à voir des points lumineux à force de rester dans les ténèbres ; puis je battis des paupières et m'aperçus qu'un de ces points formait à présent un rai étroit.

Je le regardai fixement sans oser espérer, puis je levai lentement le pied le plus haut possible : il bloqua en partie la lumière ; quand je le baissai, l'éclat réapparut, plus soutenu.

« Je vois de la lumière, fis-je à mi-voix.

— Où ça ?

— Près de mon pied », répondis-je ; le rai avait monté et je vis l'irrégularité des blocs qui nous enfermaient : c'était bien de la pierre taillée, mais entassée autour de nous et non bâtie.

« Je ne vois rien, dit Dwalia comme si elle m'accusait de mensonge.

— Moi non plus, renchérit Kerf. Ma femme me bloque la vue.

— Je ne suis pas ta femme ! se récria Alaria, indignée.

— Tu as dormi sur moi et tu as pissé sur moi. Tu es à moi. »

J'arrivais désormais à peine à toucher le rai de lumière en levant le pied ; je tendis l'orteil et poussai sur la pierre.

J'entendis du gravier dégringoler au-dehors, et l'ouverture s'élargit légèrement. Je roulai sur le flanc et pris appui sur Kerf pour me rapprocher de la lumière ; je plaquai mon pied sur la pierre en dessous du jour et exerçai une pression. De nouveaux gravats tombèrent, plus gros que les précédents, et certains plurent sur ma botte ; l'éclat s'accrut, et je donnai de violents coups dans l'ouverture qui s'agrandit jusqu'à la taille de ma main ; je continuai à frapper comme si je piétinais une colonie de fourmis rouges. Les chutes de gravier avaient cessé. Je décochai des coups dans le bloc qui couronnait la paroi, mais en vain. Je finis par m'interrompre, épuisée, et je m'aperçus alors que les autres m'assaillaient de questions et d'encouragements ; je m'en moquais ; je refusais de laisser le calme de père Loup m'apaiser. Je regardai le plafond faiblement éclairé de ma tombe, et un sanglot m'échappa.

Le Chalcédien m'écarta sans douceur pour lever les bras et plaquer les paumes sur la pierre ; avec un grognement, il me heurta brusquement, sa hanche s'enfonça dans mes côtes et m'écrasa contre le mur, si bien que j'arrivais à peine à respirer. Alaria, pressée contre le plafond, poussait des glapissements d'effroi. Kerf releva le genou, en m'écrasant davantage au passage, puis, avec un « han » d'effort, il décocha un violent coup de pied.

De la poussière me tomba dans les yeux, dans le nez et sur les lèvres. Toujours immobilisée par Kerf, j'étais incapable de porter ma main à mon visage pour l'essuyer, et elle se colla sur les larmes qui sillonnaient mes joues et dans mon col. Puis, alors que la poudre de roche retombait et que je parvenais enfin à reprendre mon souffle sans m'étouffer, Kerf frappa de nouveau. Une deuxième ligne lumineuse verticale apparut.

« C'est un bloc de pierre. Essaie encore, petite ; mais cette fois, pousse doucement. Je vais t'aider ; mets ton pied tout en bas.

— Et si tout nous dégringole sur la tête ?

— Nous mourrons plus vite », répondit Kerf.

Je me tortillai pour me rapprocher de l'interstice lumineux, puis je repliai les genoux et posai mes semelles contre le bloc. Le Chalcédien glissa sa grosse botte entre mes pieds, légèrement surélevée. « Pousse », dit-il, et j'obéis. La pierre bougea à contrecœur ; un temps de repos, puis nous reprîmes l'effort. La fissure mesurait à présent un empan de large. Une nouvelle poussée, et la pierre rencontra un obstacle ; il nous fallut nous y reprendre à trois fois avant qu'elle ne se déplaçât de nouveau, en oblique vers la gauche ; la quatrième fois, ce fut plus facile, et je changeai de position pour avoir un meilleur appui.

Le soleil de l'après-midi qui nous attendait déclinait quand l'ouverture fut enfin assez large pour moi. Je m'y engageai les pieds en avant, sans rien voir, en m'éraflant la hanche et en déchirant ma tunique. Une fois dehors, je m'assis par terre et frottai mon visage couvert de poussière de gravats ; les autres me criaient de débayer le passage, de leur décrire ce que je voyais, mais je ne les écoutais pas. Je me moquais de savoir où nous étions : je respirais enfin librement et nul ne me touchait. J'avalai de grandes goulées d'air frais, passai ma manche sur ma figure crasseuse puis fis jouer mon épaule valide. J'étais sortie !

« Que vois-tu ? » Dwalia était à bout. « Où sommes-nous ? »

Je parcourus les environs du regard : des ruines probablement. Je distinguais à présent notre tombe, et ce n'était pas du tout ce que je croyais : de vastes blocs s'étaient écroulés, d'abord un pilier, puis une grosse dalle qui s'y appuyait en partie, et enfin de la maçonnerie. Seule la chance avait voulu que le monolithe ne tombât pas complètement à plat. Je contemplai le ciel crépusculaire au-dessus de la ligne de murs éboulés puis je baissai les yeux et découvris de nouvelles runes gravées : il y avait là une autre pierre d'Art incrustée dans le sol. Je m'en écartai prudemment.

Les autres me lançaient des instructions contradictoires : aller chercher de l'aide, décrire ce que je voyais. Je ne répondis pas. La cloche du temps sonna de nouveau dans le lointain ; je fis trois pas sur le côté pour échapper à la vue de mes

compagnons, m'accroupis et me soulageai. En me relevant, j'entendis un bruit raclant et je vis les jambes du Chalcédien qui émergeaient de l'ouverture agrandie ; je remontai précipitamment mes chausses pendant qu'il repoussait la pierre à la force des jambes sans prêter attention aux cris d'effroi de ses codétenus qui craignaient de se faire ensevelir.

« Je dois me sauver », murmurai-je.

Pas tout de suite, souffla père Loup dans ma tête. *Reste auprès du danger que tu connais ; le Chalcédien est bienveillant envers toi : si nous sommes en Chalcède, tu ne parles pas la langue et tu ignores les coutumes du pays. Avec de la chance, les pierres s'effondreront sur les autres. Cache-toi et observe.*

Je reculai parmi les blocs éboulés et m'accroupis là où je pouvais regarder sans être vue. Kerf s'extirpa du trou sur le dos, à grand ahan, et apparut saupoudré de poussière grise, semblable à une statue soudain animée ; le bassin libre, il se plaça sur le flanc et se tordit comme un serpent pour dégager une épaule puis l'autre, et enfin il put s'asseoir, clignant des paupières dans le soleil couchant. Ses yeux clairs détonnaient au milieu de son visage gris pierre ; il passa une langue insolitement rouge sur ses lèvres, examina les alentours puis monta sur un bloc pour mieux voir. Je me fis toute petite.

« Il n'y a pas de risque ? » lança Alaria, mais elle avait déjà passé ses pieds par l'ouverture. Plus petite et plus mince que le Chalcédien, mais aussi sale, elle sortit en se tortillant sans attendre de réponse, puis elle s'assit à son tour et s'essuya le visage. « Où sommes-nous ? » demanda-t-elle d'une voix tendue.

Il eut un sourire joyeux. « En Chalcède. Je suis presque chez moi. Je connais ce lieu, même s'il a beaucoup changé : c'est ici que nous avons veillé mon grand-père ; le trône du duc était au fond d'une vaste salle, là-bas, je pense. C'est ce qui reste du palais du vieux duc après que les dragons l'ont détruit. » Il éternua plusieurs fois à la chaîne, s'essuya sur sa manche puis hocha la tête. « Oui. La duchesse l'a déclaré maudit et a juré qu'il ne serait jamais reconstruit. » Il plissa le front comme s'il se rappelait un souvenir difficile ou

pénible, puis il reprit d'une voix lente, un peu rêveuse : « Le duc Ellik, lui, a fait le serment que ce serait le premier bâtiment qu'il relèverait et qu'il en ferait le siège de son pouvoir. »

Alaria se mit debout non sans mal. « Chalcède ? » murmura-t-elle à part elle.

Il se tourna vers elle avec un large sourire. « Chez nous ! Ma mère sera contente de faire ta connaissance. Elle attend depuis longtemps que je ramène une femme pour partager les tâches de la maison avec elle et mes sœurs, et pour porter mes enfants.

— Je ne suis pas ta femme !

— Pas encore ; mais si tu montres que tu travailles dur et que tu fais de beaux enfants, je t'épouserai peut-être. Beaucoup de prises de guerre deviennent des épouses, un jour ou l'autre.

— Je ne suis pas une prise de guerre ! » s'exclama-t-elle.

Kerf secoua la tête en levant les yeux au ciel, effaré de tant d'ignorance ; quant à Alaria, on eût dit qu'elle ne savait pas si elle devait hurler, griffer l'homme ou se sauver. Elle ne fit rien de tout cela, mais porta son attention sur les bottes qui émergeaient de la tombe de pierre.

Vindeliar raclait et tapait le sol des pieds. « Je suis coincé ! cria-t-il, terrorisé.

— Dégage le chemin ! » La voix de Dwalia nous parvenait étouffée. « Je t'avais dit de me laisser passer la première !

— Il n'y avait pas la place ! » Il pleurait à présent. « Il fallait que je sorte d'abord pour arrêter de t'écraser. Tu m'as dit "Cesse de m'écraser", et il n'y avait pas d'autre moyen. »

La pierre assourdit le chapelet d'injures dont elle l'agonit. Vindeliar ne paraissait guère progresser dans l'ouverture, et je profitai du bruit ambiant pour reculer davantage, jusque derrière l'arrondi d'une colonne abattue ; de là, je pouvais observer les événements sans être vue.

Vindeliar était bloqué ; il tapait éperdument des talons comme un enfant rageur. Parfait, songeai-je avec une joie mauvaise : ce sera un beau bouchon pour garder Dwalia enfermée pour toujours. Il avait beau se montrer bienveillant

envers moi, c'était lui le vrai danger : si je m'enfuyais, sa maîtresse ne me rattraperait jamais, mais, s'il lançait le Chalcédien à mes trousses, je serais perdue.

« Mon frère ! Mon frère ! Je t'en prie, déplace la pierre pour me libérer ! »

Je me tus et restai accroupie, un œil sur la scène. Kerf s'approcha du trou. « Attention à la poussière ! » lança-t-il à Vindeliar, et il se baissa pour prendre appui de l'épaule contre le bloc ; j'entendis la pierre racler le pavage antique, puis je vis des cailloux et des gravats tomber dans une brèche qui s'ouvrait dans l'amoncellement de maçonnerie. Dwalia se mit à crier, mais elle ne craignait guère que quelques bleus. Le Chalcédien saisit Vindeliar par ses grosses jambes et le tira à lui ; le garçon resta bloqué un instant et hurla, mais l'autre continua de l'extraire avec des grognements d'effort. Enfin il se redressa, gris de poussière et une éraflure sanglante sur la pommette.

« Je suis libre ! annonça-t-il comme si personne ne s'en était aperçu.

— Hors de mon chemin ! » cria Dwalia, et je n'attendis pas qu'elle sortît à son tour ; je m'éloignai à croupetons et me faufilai parmi un dédale de blocs de pierre sans plus de bruit qu'une souris. Le soleil bas de la fin du jour créait des formes d'ombre. Je parvins à un mur qui s'était affaissé sur une colonne abattue, et je me glissai sous l'abri ainsi formé.

Reste cachée. Ils auront plus de mal à fouiller les ruines qu'à repérer tes mouvements et à entendre tes pas.

J'étais seule, et je mourais de faim et de soif dans une cité loin de chez moi dont je ne parlais pas la langue.

Mais j'étais libre. Je m'étais échappée.

LE MARCHÉ

Il y a un serpent dans un récipient en pierre, et il est entouré de soupe. Ça sent mauvais, et je comprends que ce n'est pas de la soupe, mais de l'eau très sale, pleine d'urine de serpent et d'excréments. Une créature s'approche de la soupière, et je me rends compte soudain de la taille du serpent : il est beaucoup plus grand que la créature, et de loin. Celle-ci tend la patte entre des barreaux qui entourent le récipient pour récupérer un peu d'eau sale, elle boit et sourit de sa large gueule affreuse. Je n'aime pas la regarder tant elle est difforme. Le serpent s'enroule dans ses anneaux puis tente de la mordre ; elle éclate de rire et s'éloigne d'une démarche rampante.

Extrait du Journal des rêves d'Abeille Loinvoyant

Les robes Anciennes sont très confortables, mais je ne me sentis convenable pour mon rendez-vous avec les gardiens qu'une fois dans mes propres vêtements. Lorsque je serrai ma ceinture, je remarquai que j'avais gagné deux crans depuis mon départ de Castelcerf. Mon pourpoint de cuir ferait office d'armure légère – non qu'un coup de poignard fût à craindre, mais on ne sait jamais. Les petits objets logés dans mes poches

dissimulées me permettraient d'exécuter toute tâche meurtrière ; je souris en m'apercevant qu'on avait vidé mes cachettes secrètes avant de laver mes vêtements puis qu'on avait tout remis à sa place. Sans rien dire à Braise, j'ajustai mon pourpoint puis tapotai la poche qui renfermait un garrot très fin, et elle réagit d'un mouvement de sourcils ; c'était suffisant.

Je quittai la pièce pour la laisser habiller et coiffer dame Ambre, et je trouvai Lant déjà prêt et Persévérance qui lui tenait compagnie ; le souvenir d'une conversation entre eux me revint vaguement, mais je ne pus le retenir. Ce qui était fait était fait ; Lant ne paraissait plus avoir peur de moi, et, quant à l'ordre qu'Umbre lui avait donné de veiller sur moi, ma foi, il ferait l'objet d'une discussion privée.

« Sommes-nous parés ? » demanda Lant en glissant une petite dague à lame plate dans un fourreau caché sur sa hanche. Je restai étonné : qui était cet homme ? La réponse me vint : c'était le Lant que Crible et Ortie admiraient et appréciaient, et je compris soudain pourquoi Umbre l'avait choisi pour me protéger ; c'était, sinon flatteur, du moins étrangement rassurant.

Un pli soucieux barra le front de Persévérance. « Je dois m'asseoir avec vous au dîner ? Ça me paraît très bizarre. »

En l'espace de quelques mois, l'employé d'écurie qu'il était dans mon domaine était devenu mon valet personnel – et mon compagnon, s'il faut dire la vérité. « Je ne sais pas ; si on t'installe à une autre table avec Braise, fais en sorte de rester près d'elle. »

Il acquiesça d'un air lugubre. « Puis-je vous poser une question, messire ?

— Sur quoi ? » fis-je, circonspect. La réunion avec les gardiens me mettait sur les dents.

Il lança un regard oblique à Lant comme s'il n'osait pas parler. « Sur le mage Gris ; vous l'appellez parfois Fou, mais actuellement c'est dame Ambre.

— En effet. » J'attendis la suite.

Lant se taisait, aussi intrigué que l'adolescent par les divers déguisements du Fou.

« Et Cendre est devenu Braise. »

Je hochai la tête. « C'est aussi exact.

— Et Braise est une fille. »

J'opinai à nouveau.

Il pinça les lèvres comme pour retenir sa question, puis il dit tout à trac : « Est-ce que ça ne vous paraît pas... bizarre ? Ça ne vous met pas mal à l'aise ? »

J'éclatai de rire. « Je le connais depuis de nombreuses années, et sous de nombreux aspects. C'était le bouffon du roi Subtil quand j'étais enfant, d'où le Fou, puis sire Doré, le mage Gris, et aujourd'hui dame Ambre, tous différents et pourtant toujours mon ami. » Je m'efforçai à la franchise. « Mais, à ton âge, ça m'aurait beaucoup gêné. Ça ne m'affecte pas aujourd'hui parce que je le connais, parce que je me connais et parce que je sais qui nous sommes l'un pour l'autre ; ça ne change pas, quel que soit son nom ou sa tenue. Que je sois moi-même le dotaire Tom Blaireau ou le prince FitzChevalerie Loinvoyant, je sais que c'est mon ami. »

Il eut un soupir de soulagement. « Alors ce n'est pas grave si Braise ne me dérange pas ? J'ai vu que ça ne vous gênait pas, et je me suis dit que ça ne devait pas me gêner non plus. » Il secoua la tête, perplexe, et ajouta : « Quand elle est Braise, elle est jolie.

— C'est vrai, murmura Lant, et je réprimai un sourire.

— Alors c'est sa véritable identité ? C'est une fille et elle s'appelle Braise ? »

Question difficile. « Son identité est son identité ; parfois c'est Braise, parfois Cendre. C'est comme être père, fils et peut-être époux : ce sont toutes des facettes d'une même personne. »

Il hochai la tête. « Mais c'était plus facile de parler avec Cendre ; on échangeait de meilleures plaisanteries. »

Des coups à la porte annoncèrent dame Ambre et Braise ; la première avait tout fait pour apparaître éblouissante, et elle

y était parvenue. La longue jupe et le chemiser orné de dentelle et de rubans, avec la taille brodée, étaient datés selon la mode de Castelcerf. Ambre, ou plus vraisemblablement Braise, avait apporté un soin particulier au rouge à lèvres qui modelait sa bouche et à la poudre qui cachait ses cicatrices ; ses yeux aveugles étaient bordés d'un trait noir qui soulignait leur opacité.

Braise était jolie, mais sans plus : elle avait choisi de se présenter sous un aspect qui n'attirerait pas une attention excessive. Ses cheveux, jusque-là retenus par la queue de guerrier de Cendre, tombaient à présent en vagues noires sur ses épaules ; son corsage à haut col était couleur caramel, et le simple sarrau qui le recouvrait niait l'existence d'une poitrine ou d'une taille marquée. Ambre affichait un sourire amusé ; percevait-elle le regard stupéfait de Persévérance et de Lant posé sur elles ?

« Ces vêtements te vont beaucoup mieux qu'à dame Thym, lui dis-je en guise de compliment.

— J'espère qu'ils sentent aussi meilleur, répondit le Fou.

— Qui est dame Thym ? » demanda Lant.

Il y eut un moment de silence, puis le Fou et moi éclatâmes de rire. Je commençais à me reprendre quand le Fou répondit, le souffle court : « Votre père. » Et l'hilarité nous saisit de nouveau. Lant ne savait manifestement pas s'il devait se vexer ou chercher à comprendre de quoi nous parlions.

« Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, intervint Braise. Nous avons pris ces vêtements dans l'armoire d'une vieille femme...

— C'est une très longue histoire, répondit Ambre avec distinction. Un indice : les appartements de dame Thym communiquaient avec la salle de travail d'Umbre par une porte secrète. Jadis, quand parfois il décidait de sortir de sa cachette, c'était sous l'apparence de dame Thym. » Lant était bouche bée. « C'était un des artifices les plus inspirés de votre père. Mais c'est un récit qu'il faudra reporter à plus tard, car nous devons descendre.

— Nous n'attendons pas qu'on nous appelle ? demandai-je.

— Non : les règles de bienséance du désert des Pluies dérivent des coutumes de Terrilville plus que de celles de l'aristocratie jamaillienne ; elles sont plus égalitaires, pragmatiques et directes. Ici, tu es le prince FitzChevalerie, et c'est toi qui as le dernier mot. Mais je connais mieux leurs usages que toi, aussi laisse-moi négociier, je te prie.

— Négociier quoi ?

— Notre traversée de leur territoire, et peut-être le trajet au-delà.

— Nous n'avons rien à leur offrir en échange », fis-je. La majorité de mon argent et plusieurs objets de valeur avaient disparu lors de l'attaque de l'ours.

« Je trouverai bien une idée, répondit Ambre.

— Et ne compte pas sur moi pour proposer de guérir des gens ; je ne peux pas. »

Elle haussa ses sourcils délicatement surlignés. « Qui le saurait mieux que moi ? » dit-elle, et elle me tendit une main gantée. Je m'avançai et la posai sur mon bras.

Je vis un sourire malicieux se dessiner sur les traits de Lant quand Persévérance offrit son bras à Braise ; elle eut l'air surpris mais l'accepta. Je pris une grande inspiration. « Allons-y », dis-je.

Une domestique nous attendait au pied de l'escalier pour nous conduire à une salle somptueuse et élégante. Il n'y avait nulle tapisserie, nul tapis brodé, mais les murs et le sol n'en avaient pas besoin : nous devions apparemment dîner dans un champ, au milieu d'un panorama de collines aux verts et aux ors automnaux. Nous foulions une pelouse piquetée de petites fleurs sauvages, et seule la sensation de la pierre sous nos pieds et de l'air immobile rompait l'illusion. J'entendis Braise décrire tout bas ce qu'elle voyait à Ambre, qui eut un sourire de regret.

Quatre tables formaient un carré ouvert, avec les chaises vers l'intérieur ; nul ne présidait au repas, nul siège ne désignait l'autorité. Certains des gardiens étaient déjà présents, debout ou assis par petits groupes, et ils me rappelèrent de

façon frappante les Anciens de la tapisserie qui ornait ma chambre d'enfant, grands et minces, avec leurs yeux d'or, de cuivre ou d'un bleu scintillant ; tous étaient plus ou moins couverts d'écailles aux motifs fantastiques et aussi précis que ceux d'un oiseau ou d'une aile de papillon. Ils étaient magnifiques et hors de ce monde, extraordinaires à regarder. Je songeai aux enfants que j'avais soignés et aux habitants du désert des Pluies que je voyais depuis mon arrivée : leurs mutations ne répondaient à aucune logique, monstrueuses aussi souvent que ravissantes. Les différences étaient saisissantes, et ceux que leurs contacts avec les dragons affectaient connaissaient un destin épouvantable.

La domestique qui nous escortait avait disparu, et nous restâmes entre nous, un sourire hésitant sur les lèvres. Devais-je congédier Braise et Persévérance ou faisaient-ils partie des « envoyés des Six-Duchés » que mentionnait l'invitation ? À mi-voix, la jeune fille décrivait à Ambre la salle, ses occupants et leurs tenues ; je ne l'interrompis pas.

Malgré la grande taille des Anciens, le général Kanaï les dominait tous, et il avait les épaules plus larges que beaucoup ; il présentait un aspect moins martial ce soir, vêtu d'une tunique bleue, d'un pantalon jaune et de chaussures bleues en matériau moelleux, et il ne portait apparemment pas d'arme – ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il n'était pas armé. Avec lui se trouvaient les deux Anciens auxquels il avait donné des ordres plus tôt ; l'un d'eux devait être Kase. Tous deux avaient les écailles orange, des yeux cuivre qu'ils tournèrent vers nous, et des muscles saillants ; en cas de provocation, ils ne devaient pas hésiter à cogner dur.

L'Ancienne bleue avait laissé ses ailes hors de sa tunique ce soir, proprement repliées sur son dos ; leurs écailles plumeuses exposaient des motifs bleus et argent, avec des touches noires et blanches. Que pesaient-elles sur sa frêle charpente autrefois humaine ? Ses longs cheveux noirs étaient retenus en plusieurs rangées de nattes entrecoupées de perles et de petits talismans d'argent. L'Ancien qui l'accompagnait avait les écailles vertes et les cheveux sombres ; il nous observa, dit quelques mots à

sa voisine, puis se dirigea vers nous d'un pas décidé. Je fis mon possible pour ne pas regarder trop fixement le curieux motif des écailles sur ses joues quand il me salua.

« Prince FitzChevalerie, j'aimerais me présenter : je m'appelle Tatou ; Thymara et moi vous remercions de ce que vous avez fait pour notre fille. Elle a encore mal aux pieds et aux jambes, mais elle marche beaucoup plus facilement.

— Je me réjouis d'avoir pu l'aider. » Il ne m'avait pas tendu la main, et je gardai donc la mienne à mon côté.

Thymara intervint : « Je vous remercie ; pour la première fois depuis bien des semaines, elle peut dormir sans souffrir. » Elle hésita puis ajouta : « Elle dit qu'elle sent un changement dans sa poitrine ; elle ne s'en était jamais plainte, mais, selon elle, elle respire plus commodément maintenant que sa peau est moins tendue. » Elle avait pris une inflexion interrogative.

Je souris et répondis seulement : « Tant mieux si elle se sent plus à l'aise. » Je me souvenais vaguement d'un bréchet semblable à celui d'un oiseau... Était-ce ce qui affectait leur enfant ? Il eût été indélicat d'avouer que je ne me rappelais pas clairement comment l'Art avait agi sur elle par mon truchement.

Thymara posa un regard grave sur moi puis sur Ambre. « J'aimerais qu'on puisse vous récompenser comme vous le méritez », fit-elle à mi-voix.

Un carillon mélodieux résonna, et Thymara me sourit à nouveau. « Ah, il faut nous asseoir. Merci encore et à jamais. » Le couple s'éloigna gracieusement, et je m'aperçus que d'autres Anciens étaient entrés pendant notre entretien. J'étais jadis un assassin toujours en éveil, toujours conscient de ce qui m'entourait ; ce n'était pas le cas ce soir, et cela ne tenait pas seulement à mes murailles d'Art particulièrement étanches : j'avais perdu l'habitude d'entretenir une vigilance extrême. Depuis quand n'étais-je plus l'artisan compétent qu'Umbre avait formé ? Depuis longtemps. Quand je vivais à Flétribois avec Molly, cette découverte m'eût ravi, mais en l'occurrence c'était une grave défaillance.

Je m'adressai à Lant à voix basse : « Ouvrez l'œil. Signalez-moi aussitôt la moindre bizarrerie. » Il prit un air incrédule qui menaça de virer au sourire avant qu'il ne maîtrisât son expression. Tous ensemble, nous nous dirigeâmes sans hâte vers les tables. Je ne repérai nul signe d'aucun protocole de préséance ; le roi Reyn et la reine Malta étaient là mais discutaient sérieusement avec un Ancien dégingandé aux écailles bleues, et Phron les accompagnait, beaucoup plus vif à présent. Ils devaient parler de nous, car à deux reprises le souverain nous désigna de la main. Où devons-nous nous asseoir ? C'était gênant ; qui sait si nous n'allions pas susciter un drame ? Thymara se tourna vers nous, dit quelques mots à son compagnon et revint promptement auprès de nous. « Vous pouvez vous asseoir où vous voulez ; préférez-vous rester ensemble ou vous mêler aux autres ? »

J'eusse tout donné pour échanger un regard avec Ambre, mais je me contentai de tapoter sa main d'un geste affectueux, et elle répondit aussitôt : « Ensemble, si c'est possible.

— Naturellement. » Je ne voyais nulle part cinq places côte à côte, mais elle lança calmement : « Alum ! Sylve ! Jerd ! Harrikin ! Poussez-vous et faites de la place ! »

Les Anciens auxquels elle s'adressait de façon aussi brusque éclatèrent de rire et se décalèrent pour laisser cinq sièges libres. « Là, je vous en prie », nous dit-elle, et nous nous installâmes ; Thymara et son compagnon en firent autant alors que Reyn et Malta nous rejoignaient à table. Il n'y avait pas eu de procession royale, pas de crieur annonçant les arrivées ; les gardiens n'avaient pas de titres et on n'observait aucune marque de hiérarchie – hormis dans le cas du général Kanaï.

Des serviteurs posèrent des plats sur les tables, à charge aux convives de se servir eux-mêmes puis de les faire passer à leurs voisins. La venaison provenait de quadrupèdes ou de volatiles, le pain n'était guère abondant, mais il y avait quatre sortes de poissons et trois espèces de raves ; devant le menu, je compris que Kelsingra pourvoyait à ses propres besoins, mais sans grande variété alimentaire.

Persévérance et Braise avaient engagé la conversation avec un Ancien du nom d'Harrikine, à côté duquel se trouvait une de ses semblables d'apparence très jeune : Sylve était rose et or, les cheveux rares mais la tête couverte de complexes motifs d'écaillés. Ils parlaient de pêche, et Sylve décrivait sans honte la difficulté qu'elle avait eue à nourrir son dragon pendant le trajet qui les avait menés, elle et ses compagnons, de Trehaug à la découverte de Kelsingra. Lant hochait la tête en souriant, mais il parcourait souvent la salle d'un regard vigilant. À ma droite, Ambre était assise à côté de Nortel, qui expliquait que c'était son dragon Tinder que nous avions croisé près des fontaines ; il espérait que la créature ne s'était pas montrée trop agressive, car elles n'ont pas l'habitude d'être prises au dépourvu. Ambre acquiesçait de la tête et manipulait ses couverts comme si elle y voyait.

Nous mangeâmes, nous bûmes et conversâmes en tâchant de parler assez fort pour nous faire entendre au milieu d'une dizaine d'autres discussions, ce qui est toujours gênant. Se trouver au centre d'une telle réunion n'a rien à voir avec l'observer depuis un passage secret : placé en hauteur, j'eusse promptement décrypté les alliances, les rivalités et les inimitiés, alors que, piégé au cœur de la réception, je ne pouvais qu'émettre des hypothèses. J'espérais que Lant, protégé d'un côté par moi et de l'autre par nos deux jeunes compagnons, pourrait poliment éviter tout bavardage et recueillir plus d'informations que moi.

On débarrassa la table et on apporta de l'eau-de-vie et un vin doux ; je choisis la première. Ce n'était pas du Bord-des-Sables mais c'était convenable. Les Anciens quittèrent leurs sièges et se mirent à déambuler en parlant entre eux, et nous les imitâmes. La reine Malta vint s'excuser à nouveau et me dire son souhait que je me fusse bien remis, et Phron me mit dans l'embarras par sa gratitude passionnée et son indignation devant l'attitude du général Kanaï. À deux reprises, je vis celui-ci se diriger vers moi, mais il se fit à chaque fois intercepter par un Ancien. Nous nous rassîmes et Harrikine se